31761 06978777 8

Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/parolesdedieurfl0000hell

PAROLES DE DIEU

DU MÊME AUTEUR

L'Homme. La vie, la science, l'art. Ouvrage précédé d'une introduction par M. Henri Lasserre. 9e édition. 1 volume in-16.

Le Siècle, les hommes et les idées. 6e édition. 1 volume in-16.

Physionomies de Saints. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Paroles de Dieu. Réflexions sur quelques textes sacrés. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Contes extraordinaires. Nouvelle édition refondue. 1 volume in-16.

Rusbrock l'Admirable (œuvres choisies), traduction d'Ernest Hello. 1 volume in-16.

Philosophie et Athéisme. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

Du Néant à Dieu. 2 volumes in-16.

Les Plateaux de la Balance. Nouvelle édition. 1 volume in-16.

ERNEST HELLO

Paroles de Dieu

Réflexions sur quelques textes sacrés

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1923

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

BS
538
H4
1923

LIBRARY
JUN 12 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

845494

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Je déclare ici, comme toujours, que dans ce livre et dans tous mes livres je suis pleinement et absolument soumis à tout ce qu'a décidé et décidera l'Église, la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Et je me fais gloire de cette soumission qui dit l'Alpha et l'Oméga de ma Parole. Soumission pleine et absolue à l'Église, à la sainte Église catholique, apostolique et romaine, et à son Chef infaillible.

ERNEST HELLO.

PRÉFACE

L'Écriture est un abîme. Il est impossible de dire comment elle est profonde, et impossible de dire comment elle est simple. Si l'une de ces deux choses m'étonnait, ce ne serait pas la profondeur, ce serait la simplicité. On peut s'attendre à la profondeur. Mais l'homme est si compliqué, qu'il ne s'attend pas à quelque chose de simple. Les paroles de l'Évangile, répétées à un enfant, à un ouvrier, à un laboureur, ne l'étonnent pas : il n'y trouve pas un mot qui vise à l'effet. Pas une parole n'a l'intention d'être surprenante. Il ne sort guère de la bouche de Jésus-Christ que des paroles familières ; les objets qu'il nomme le plus souvent, ce sont les objets de la vie usuelle. La vie de la campagne, les travaux, les fleurs des champs, jouent un grand rôle dans ces discours, où l'élément, qu'on appellerait en français scien-

tifique, n'a aucune place. Jamais le mot abstrait ne fait son apparition. C'est le contraire du langage que nous attendrions, si, ne connaissant pas l'Évangile, nous nous faisions de lui, d'avance, une certaine idée préconçue et fondée sur nos habitudes intellectuelles.

L'enfant, l'ouvrier, le laboureur, voient l'Évangile sans étonnement.

Mais quand ces mêmes paroles, si simples qu'elles confondent l'esprit, deviennent le pain quotidien des penseurs, des philosophes, des théologiens, des saints, alors ceux-ci ont l'étonnement que les enfants n'ont pas eu. Il se trouve que ces paroles simples sont remplies d'une telle science et d'une telle profondeur que personne n'en voit le fond. Et plus on les médite, plus on s'aperçoit qu'il faut les méditer. Et plus on les comprend, plus on s'aperçoit qu'on ne les comprend pas encore.

L'ignorant croit les comprendre, et il ne se trompe pas absolument, car il peut en comprendre quelque chose. L'homme de génie, qui a passé sa vie devant elles s'aperçoit tous les jours plus clairement qu'elles ne lui ont pas dit tous leurs secrets, et il ne se trompe pas du tout.

Cette simplicité des paroles de Jésus-Christ n'est pas seulement profonde au point de vue de l'intelligence; elle est profonde au point de vue

de l'action. Une vertu sort d'elle ; elle n'est pas seulement simple, elle est simplifiante. Elle distribue la simplicité ; elle la communique. Les hommes de génie, qui ont tant besoin de simplicité, peuvent venir boire ; la source est là.

Les hommes risquent d'être entraînés par le courant du multiple. Le doute est par excellence l'introduction du multiple dans le point central où doit régner l'unité.

La foi est l'acte simple.

Le recueillement est la victoire de l'unité dans le fond de l'âme. Or la foi et le recueillement sont profondément nécessaires en face des paroles de Dieu.

Le génie ne suffirait pas pour donnér à l'homme vis-à-vis d'elles la contenance qu'il faut.

Le génie aurait même en lui ou à côté de lui, dans l'homme qui le possède, de nombreux éléments d'erreur, s'il s'en allait tout seul, à l'aventure, puiser dans l'Écriture sainte, loin de l'Église et de la Foi.

Il faut la foi ; il faut la simplicité.

Il faut se souvenir que l'Église, épouse de Jésus-Christ, est la gardienne, l'interprète et la dépositaire de ses trésors.

Vis-à-vis des choses divines, l'attitude qui donne l'intelligence, c'est l'agenouillement. Quiconque ne commence pas par s'agenouiller, court tous les risques.

Ce livre est sorti de longues et très profondes méditations. Mais l'acte initial, l'acte central, l'acte final qu'il porte en lui, c'est l'adhésion à l'Église, l'adhésion absolue.

Tel est l'état du monde, qu'il semble étrange, bizarre, étonnant, de rappeler les paroles simples de Jésus-Christ :

« Qu'ils soient consommés en un, comme mon Père et moi nous sommes un. »

Dans la Babel où nous vivons, quand la confusion et la division ont fait leur chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre capable de les étonner elles-mêmes ; quand elles ont peut-être dépassé, par leurs actes, leurs espérances.

C'est à nous d'exciter les nôtres.

C'est à nous de parler de foi, d'espérance et de charité.

C'est à nous de serrer sur nos poitrines cette parole dont la lumière brille dans nos ténèbres :

« Qu'ils soient consommés en un, comme mon Père et moi nous sommes un. »

L'excellence de cette parole nous transporte plus haut que l'opportunité qui se rapporte aux choses humaines.

Cependant j'ose ajouter qu'une opportunité

singulière s'ajoute en ce moment à son excellence propre, à son excellence essentielle.

Plus la division est présente, plus la charité est urgente.

Tout homme qui cherche la lumière en dehors de la charité cherche la lumière au fond des ténèbres.

Cela est vrai toujours d'une vérité générale : cela est vrai maintenant d'une vérité générale, et aussi, je le crois, d'une vérité particulière.

Il y a quatre Évangélistes, comme quatre lettres dans le Tétragrammaton. L'histoire du monde, depuis Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles, ne se diviserait-elle pas en quatre parts qui se rapporteraient aux quatre Évangiles?

Il y a quatre animaux dans l'Apocalypse. Leurs caractères, essentiellement différents, reproduisent symboliquement le caractère des quatre Évangélistes. Il y a aussi quatre grands Prophètes dans l'ancienne Loi.

Saint Mathieu est représenté par l'homme, saint Marc par le lion, saint Luc par le veau, saint Jean par l'aigle.

Le premier Évangile, celui de saint Mathieu, qui est représenté par l'homme, n'est-il pas aussi figuré par la première époque de l'Église?

La première des quatre périodes, c'est la recon-

struction de l'homme. Il s'agit de rétablir en lui l'image défigurée du Créateur.

La Rédemption modèle l'homme sur le type du Fils de Dieu. De qui est cette image et cette inscription ? Rendez à Dieu ce qui est à Dieu.

Le sang, le sang, ce véhicule mystérieux, le sang marque cette première époque, qui est l'époque des martyrs. Le sang coule par torrents, confiant à la terre la semence de l'homme, nouveau. La mort du vieil homme, la naissance de l'homme nouveau, la résurrection de la société et de l'individu, telle est l'œuvre de la première période, et le premier Évangile, l'Évangile de saint Mathieu, est marqué par la figure humaine.

Après saint Mathieu, saint Marc qui est représenté par le lion. Constantin est monté sur le trône ; il a vu le Labarum ; il a vaincu par le signe qui lui a été montré. Voici la force : c'est la bataille, mais c'est la bataille gagnée. Le sang des martyrs a germé. L'arbre a de fortes racines : ses rameaux abritent le monde. Les saints ne se cachent plus dans les catacombes ; ils parlent, ils enseignent, ils règnent quelquefois. Ce n'est pas la victoire suprême qui est la paix, c'est la victoire relative qui contient encore la guerre.

C'est la force, image de la terre, et non la force, image du ciel ; mais la force terrestre,

conquise et domptée, traîne le char du Roi des cieux. Ce n'est pas la force qui plane, c'est la force qui défend. La griffe du lion est convertie, mais elle est toujours la griffe du lion. C'est une griffe qui appuie, qui protège, qui, au besoin, déchire et écrase. C'est la griffe d'un quadrupède, ce n'est pas l'aile d'un oiseau.

Saint Marc était particulièrement le disciple de saint Pierre. Dans la seconde époque, l'administration forte de l'Église s'affirme comme la loi sociale, comme la pierre angulaire du monde et de tous les mondes.

La philosophie et la vie entrent dans le temple. Le lion de saint Marc a sous sa griffe redoutable le globe terrestre qu'il abrite.

Saint Louis est le cœur de la seconde époque.

Le Christianisme subit une épreuve épouvantable. La barque de Pierre refait connaissance avec la tempête un peu oubliée. Le vent souffle en foudre, comme disent les matelots. Saint Louis est bien loin.

Voici Luther, Calvin, Henri VIII. Voici Rousseau, voici Voltaire et voici 93. Voici une autre immolation.

La troisième époque est celle de saint Luc.

Saint Luc est représenté par un veau. Le veau

est celui qu'on égorge. La troisième époque est une époque d'immolation. Cette immolation n'a pas le caractère du premier martyre, du martyre qui refit l'homme. Les premiers martyrs chantaient; autour des martyrs de la première époque, une auréole plus visible entourait une tête plus éclairée. Ici c'est la douleur avec l'humiliation. Ce ne sont plus les vierges d'autrefois lançant aux bourreaux un défi hardi et joyeux; ce sont des âmes fatiguées et longtemps souffrantes qui subissent, à la façon du bœuf, un labeur long et pénible. Beaucoup d'hommes donnent leur vie et la donnent lentement.

Il y a dans la troisième époque une somme immense de souffrances inaperçues et longues, qui mugissent plutôt qu'elles ne rugissent. La résignation du bœuf apparaît à chaque instant. Le bœuf travaille et rumine ; il habite les écuries et les prairies, non pas les montagnes.

Saint Vincent de Paul est le cœur de la troisième époque.

La quatrième époque : *O Domine, libera animam meam.* C'est l'aigle, c'est saint Jean.

Apparaissant à sainte Gertrude qui lui reprochait sa discrétion, saint Jean promit à l'extatique de révéler plus tard au monde les secrets qu'il avait lus pendant son sommeil, lus dans

le cœur de Jésus pendant la dernière Cène.

Un mouvement universel, un mouvement catholique, dans tous les sens du mot, précipite le monde chrétien dans le cœur de Jésus. Tous les fleuves se jettent dans cet océan, et voici l'heure de leur immersion.

Ce mouvement général signifie que l'époque de saint Jean est arrivée.

Le disciple qui ne ressemble à aucun autre, le disciple que Jésus aimait, l'homme du cœur de Dieu va dire les secrets réservés.

Voici l'heure, voici le soir ; le monde a vieilli, suivant la menace faite par saint Jean à sainte Gertrude. Un immense besoin de charité travaille et tourmente sa froide décrépitude. Il n'a pas de charité, ce monde ; mais moins il en a, plus il a besoin qu'on en ait pour lui. Il faut qu'un souffle de feu réchauffe les membres de ce vieillard glacé.

Il faut que les tonnerres de l'Apocalypse le réveillent de sa léthargie. Il faut que l'aigle de l'Apocalypse l'emporte dans ses serres puissantes.

Il faut à ce vieillard toutes les choses les plus contraires à son état actuel. Il faut que la puissance de Dieu donne à l'aigle et à la foudre la force d'emporter et la force de réveiller.

Le disciple que Jésus aimait, l'homme de la tendresse, l'homme de l'amour, celui qui fut

donné pour fils à Marie, Jean le Bien-aimé, est appelé aussi le Fils du tonnerre, et ce dernier nom met sur les autres noms qu'il porte un accent et un caractère. C'est au tonnerre qu'il faut demander le nom et le caractère de l'amour, tel que saint Jean le représente.

Il est fils de Marie ; mais il nous dit lui-même, dans son Apocalypse, que deux grandes ailes d'aigle furent données à la femme pour s'envoler dans le désert, et il a contemplé lui-même de son œil d'aigle la femme revêtue du soleil, la femme couronnée d'étoiles, qui a la lune sous ses pieds.

Ainsi la Vierge et le Sacré-Cœur, la mère de Jésus et le cœur de Jésus, sont les deux objets du discours que saint Jean adresse au monde ; or la Vierge et le Sacré-Cœur indiquent précisément les deux caractères que revêt en ce moment la religion universelle.

L'apparition de la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, qui a la lune sous ses pieds, indique, sous quel angle la vierge Marie apparaît au regard de l'aigle.

D'autres la conçoivent tout autrement. Saint Jean l'a vue, comme la voit l'aigle.

La quatrième époque, c'est l'aigle : ce mot-là est plus clair que toutes ses explications.

C'est l'aigle qui vole et c'est l'aigle qui plane.

C'est l'aile de l'aigle dans l'azur, et l'œil de l'aigle dans le soleil.

Et ses serres tiennent la foudre.

Jésus-Christ parlait aux pèlerins d'Emmaüs, et ces pèlerins d'Emmaüs ne le reconnaissaient pas. « Êtes-vous donc si étranger à Jérusalem, disait Cléophas à Jésus, que vous ne sachiez pas ce qui vient de s'y passer ? »

Et ils parlaient à Jésus, de Jésus, sans reconnaître Jésus.

Si l'habitude n'avait pas émoussé pour nous les choses, nous serions frappés des leçons que contient ce récit.

Mais ils arrivèrent au bourg, et dirent à celui qu'ils avaient rencontré : « Restez avec nous, car voici le soir. »

Et Jésus entra avec eux, et vous savez comment ils le reconnurent. La simplicité du récit donne le frisson. Ils le reconnurent à la fraction du pain. Et leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, et il disparut.

Mais alors ils se dirent l'un à l'autre : Est-ce que notre cœur ne brûlait pas en nous, pendant qu'il parlait dans la route et nous découvrait les Écritures ?

Ce récit a quelque chose de mystérieux et de brûlant qui pousse à la prière.

Le mystère est là, ardent comme le feu, et l'âme éprouve le besoin de s'élancer :

« Restez avec nous, car le soir vient. »

Les pages qu'on va lire sont nourries de la substance des siècles. J'ai beaucoup étudié les Pères de l'Église; j'ai beaucoup consulté les grands commentateurs; j'ai beaucoup consulté les Saints.

La profondeur et la magnificence du symbolisme leur ont dit de grands secrets maintenant oubliés ; j'ai essayé de les faire revivre.

O magnifique vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle ! « Le soir vient, restez avec nous. »

Les mots qu'on répète légèrement, les choses des Saintes Lettres près desquelles on passe d'un air distrait, tout cela a nourri l'âme des générations humaines. Les profondeurs que la légèreté croit vides sont pleines de pain et de vin, pleines de sang et de feu.

O magnifique vérité, restez avec nous!

Une grande vision annonça, le soir, à Abraham la terre promise. Un grand Cardinal, ému des splendeurs du soir, entr'ouvre à nos yeux la vision d'Abraham. Voici comment il nous invite à monter sur la hauteur.

Il me semble que son invitation est d'une superbe utilité.

« Avant Complies, dit-il, nous chantons ce verset du Psaume : Convertissez-nous, ô Dieu notre Sauveur, parce que la journée est faite, et voici le moment du repos ; voici le moment de passer des choses du dehors à celles du dedans, et du combat à la paix, et du souci des actions à la suavité des contemplations. »

Le type du repos, c'est le patriarche Abraham, quand, après avoir reçu la promesse d'une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel, il offrit au Seigneur, à l'heure de Complies, le sacrifice du soir. Il figura ce jour-là, non sans un mystère immense, notre conversion, quand l'heure est venue de quitter l'acte extérieur pour l'intérieure sublimité.

Prends, dit le Seigneur, prends pour moi une vache de trois ans, une chèvre, un bélier de trois ans.

Prends aussi une tourterelle et une colombe.

Remarquons d'abord que les oiseaux sont mêlés aux quadrupèdes ; car, dit Richard de Saint-Victor, l'oiseau, c'est la vie intérieure ; le quadrupède, c'est la vie extérieure.

Celui qui veut aller au sommet de la montagne doit se pourvoir à la fois d'oiseaux et de bêtes, d'actes intérieurs et d'actes extérieurs.

Abraham partagea en deux les quadrupèdes ; mais il ne partagea pas les oiseaux qui demeurèrent entiers.

Il ne partagea pas les oiseaux, car l'acte intérieur, qui n'a que Dieu pour témoin, ne peut tendre qu'à Dieu seul ; mais l'acte extérieur, qui va tantôt vers Dieu, tantôt vers le prochain, se divise et se multiplie dans notre intention, laquelle se dirige tantôt vers la volonté de Dieu, tantôt vers l'utilité des hommes.

Tant que nous sommes au milieu des exercices extérieurs, la malice du jour est dans toute sa force : son Été nous brûle, la chaleur de la prudence humaine est fervente autour de nous. C'est pourquoi il faut faire la garde autour de notre sacrifice, de peur de voir descendre sur lui les oiseaux imbéciles, qui sont les pensées d'orgueil. C'est pourquoi Abraham chassa les oiseaux de proie qui s'abattaient sur les animaux immolés.

Et comme le soleil se couchait, le sommeil fondit sur Abraham, et l'horreur l'envahit, immense et ténébreuse.

Le coucher du soleil attire le sommeil, et le sommeil appelle l'horreur. Ce sommeil-là n'était pas le sommeil de la fatigue ; c'était le sommeil du transport, c'était l'extase de l'esprit. Quand le soleil se couche, la vanité s'en va ; le sommeil fond sur l'homme spirituel, l'emporte hors de lui-même, et il commence à voir ce que, sous la chaleur du jour, il n'aurait jamais vu.

Ernest HELLO.

ANCIEN TESTAMENT

Immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam.

(Genèse, ch. II, v. 21.)

Et le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam.

Parmi les choses que nous comprenons peu, une de celles que nous comprenons le moins, c'est le bonheur. Dans quel état devait être Adam sortant des mains du Créateur ? Et ce sommeil ? Combien de mystères devaient être accumulés au fond de lui ! C'est pendant son sommeil qu'Adam subit cette opération de laquelle doit résulter le don magnifique qui l'attend au réveil. Pendant le sommeil d'Adam, Ève est préparée. Et, au réveil d'Adam, Dieu la lui présenta. De quelle splendeur devait-elle être revêtue ? Maîtres de la terre et des animaux, ignorants de la souffrance et de la mort, merveilleusement rapprochés de Dieu !

Et c'est Ève qui va devenir l'occasion de la chute. Qu'est-ce donc que le sommeil qu'Homère appelle le Dompteur universel ? Je n'en sais rien. Je ne crois pas que ce soit l'inaction, mais enfin c'est un genre d'oubli.

L'oubli est un des besoins de l'homme, et souvent c'est pendant l'oubli que le bonheur ou le malheur vient à nous. La chose qui nous cherche, nous trouve quelquefois pendant l'oubli.

L'oubli a bien des formes, et en voici trois principales qui se présentent à moi : le sommeil, le rire et l'ivresse.

Il semble que le sommeil soit dans je ne sais quel rapport particulier avec la Personne du Père.

Le sommeil est réparateur. Il est doux, et, en élargissant le sens de ce mot, producteur. Il est la base de la vie. C'est de lui que tout vient. Il est le principe des principes. Dieu l'envoie à Adam, dans la jeunesse du monde. Plus tard, il fait irruption sur Abraham, au coucher du soleil. Abraham est le père d'Isaac et le grand-père d'Israël, et son nom veut dire Père sublime.

Joseph, l'homme du pain, l'homme de la puissance, voit dans le sommeil sa destinée future, et saint Joseph, l'ombre du Père, est, avec le sommeil, dans des relations fréquentes et mystérieuses. C'est pendant son sommeil que l'Ange le rassure, au sujet de Marie; pendant le sommeil que l'Ange lui dit: Prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte ; pendant le sommeil encore que l'Ange dit aussi : Prends l'enfant et sa mère et reviens dans la terre d'Israël.

Le sommeil est une certaine ombre du sabbat qui tombe sur la terre.

Aussi le désordre nocturne, l'agitation nocturne, la profanation de la nuit est un certain attentat particulier, et quand le désordre est involontaire, comme dans l'insomnie, il est une certaine souffrance particulière à laquelle la nuit ajoute un cachet spécial.

Il y a sommeil et sommeil; il y a un sommeil qui semble avoir conscience de sa profondeur et qui dispose l'âme à quelque chose. Peut-être que, dans ces nuits-là qui ont un air spécial de bénédiction, l'ombre du sabbat tombe sur l'homme plus épaisse et plus serrée.

Abraham et Sara étaient vieux et avancés en âge. Et il fut annoncé à Sara qu'elle aurait un fils. Et Sara se cacha et se mit à rire.

— Pourquoi Sara a-t-elle ri? dit le Seigneur.

— Je n'ai pas ri, dit Sara.

— Vous avez ri, dit le Seigneur.

Et le fils qui vint au monde s'appela Isaac, et Isaac, en hébreu, signifie *rire*.

Or, Isaac est l'image du Fils, comme Abraham est l'image du Père.

Cette forme d'oubli qui est le rire serait donc dans une certaine relation avec la personne du Fils, comme le sommeil avec la personne du Père.

Le rire, dont il est si peu question dans l'Écriture, est continuellement nommé, à propos d'Isaac.

La promesse de sa naissance est accueillie par le rire, et le rire pénètre jusqu'à son nom.

Le rire prodigieux de Sara indique mieux que toutes les paroles à quel degré d'invraisemblance la chose annoncée était parvenue pour elle.

Probablement, après de longs désirs et de longues espérances, elle avait renoncé si complètement que l'antique objet de cette espérance était devenu pour elle une pensée ridicule. Le ridicule est le dernier degré, quand il s'agit des choses impossibles. Quand une chose impossible est devenue impossible à ce point que son idée fait rire, malgré d'antiques désirs, c'est que l'impossible a atteint les dernières limites de sa nature. Or, Sara en était venue à rire. Les promesses de Dieu portent, généralement, sur les choses les plus invraisemblables, et quand elles ont poussé l'invraisemblance jusqu'à certaines apparences de folie, quand on ne daigne plus les discuter sérieusement, alors elles se réalisent.

Sara avait ri ; le berceau d'Isaac est entouré de rires, et, plus tard, l'Écriture, si sobre de détails, dit qu'il plaisantait avec Rébecca. Leur gaieté est écrite dans les Livres saints.

Les traditions antiques parlent d'un rire inextinguible qu'elles attribuent à la Divinité.

L'ivresse est aussi une des formes de l'oubli. Or, l'ivresse est un mot rempli de significations. Tout homme, peut-être, cherche à s'enivrer. Mais la nature de l'ivresse varie.

Ne vous enivrez pas, dit saint Paul, avec le vin qui contient la débauche ; mais remplissez-vous du Saint-Esprit.

L'ivresse du vin et l'ivresse du Saint-Esprit occupent le bas et le haut de l'échelle des ivresses; mais il y a beaucoup de degrés intermédiaires.

L'ivresse du vin est désirée par l'homme animal.

Un peu plus loin, il y a celle de l'opium; du hachich: ici l'oubli prend la forme du rêve, de l'hallucination. L'esprit joue un certain rôle affreux, mais réel. Il cherche le délire, car l'homme veut s'échapper. Le jeu, l'ambition, le sang sont d'autres formes d'ivresse, ce sont des portes par lesquelles l'homme se précipite pour se fuir. Il s'agit d'échapper à l'ennui dont Bossuet parle solennellement, à l'ennui inexorable. L'homme se précipite, les hommes se précipitent pêle-mêle, pour échapper à l'ennui: c'est un sauve-qui-peut. Les passions humaines sont les accidents de cette précipitation, de cette fuite confuse et tumultueuse, où les uns écrasent et les autres sont écrasés, comme il arrive dans les foules. On piétine sur ceux qui sont tombés; on perd pied soi-même, on va tomber, on tombe ou l'on ne tombe pas; on est soulevé par la foule ou écrasé par elle.

Et que cherche cette foule qui se livre haletante à cette mêlée laborieuse?

Elle cherche le repos, tantôt le rire, tantôt l'ivresse. Chacun cherche à se fuir et appelle tous les autres à son secours contre lui-même.

Or, ce que les autres promettent sans le donner,

et ce que l'homme cherche jusqu'à la fureur jusqu'au sang, jusqu'au délire, le Saint-Esprit le donne ; il donne l'ivresse, l'ivresse sans repentir, l'ivresse qui remplit au lieu de vider ; l'ivresse qui enrichit, au lieu de ruiner ; qui nourrit, au lieu de tuer ; qui embrase, au lieu de refroidir ; qui guérit, au lieu de détruire ; qui éclaire, au lieu de mentir ; l'ivresse qui attendrit, au lieu d'endurcir. Elle est l'activité suprême de l'âme, la plus intense, la plus ardente. Cette ivresse, au lieu d'apporter le mensonge, enseigne la vérité supérieure aux vérités ordinaires. Au lieu de traîner derrière elle la folie, elle apporte la sagesse, non pas la petite, mais la grande. Elle est transcendante et superbe. Elle écarte l'ennui. Elle peut s'appeler la victorieuse. Au lieu de laisser derrière elle le vide et l'amertume, elle laisse la saveur, la saveur qui illumine et qui échauffe, celle qui convient à l'âme. Elle est l'eau qui rafraîchit ; elle est le sang qui vivifie, elle est le feu qui réchauffe, et la fraîcheur est dans ce brasier.

Dilatet Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus.

(Genèse, ch. IX, v. 27.)

Que Dieu dilate Japhet, qu'il habite sous les tabernacles de Sem, et que Chanaan soit son esclave.

Il faut traverser les siècles, sans s'arrêter à eux, sans regarder en arrière, et contempler le dénoûment du drame. C'est la question d'Orient dénouée. L'Europe dilatée va prendre possession des tabernacles de l'Asie, et l'Afrique est à leur service.

Les tentes de Sem sont désignées par le mot de tabernacles : car rien n'est profane dans le repos, et le repos est désigné par l'habitation. Japhet, chez lui, travaille et ne se repose pas. Il ne peut se reposer que sous les tabernacles de Sem. L'Orient et l'Occident séparés languissent tous deux : l'Orient dans l'oisiveté, l'Occident dans le labeur. Il faut que l'Orient entre dans son action, pour que l'Occident entre dans son repos. Le sabbat de l'Orient sera de participer aux activités, aux mouvements, aux productions occidentales. Le sabbat de l'Occident sera de participer au repos de l'Orient, sur le théâtre même où le repos est né. L'Occident et l'Orient ont besoin de sortir d'eux-mêmes. Leur repos sera de se transporter l'un dans l'autre. Japhet, visitant les taber-

nacles de Sem, y trouvera les souvenirs de Noé, rajeunis par les siècles. Les premiers jours du monde n'apparaîtront plus si lointains. Les mauvais temps écoulés s'envoleront comme un mauvais rêve. Les fils de Noé se retrouveront en présence, à genoux sous la même bénédiction. Et Cham? Cham sera sans doute relevé de son antique anathème, et cependant la parole s'accomplira. *Servus* signifie à la fois esclave et serviteur.

Tant que Japhet et Sem n'ont pas accompli leur destinée dans la paix, l'anathème de Cham a pesé de tout son poids.

Mais quand Japhet aura connu les profondeurs du repos et Sem celles de l'action, ne semble-t-il pas vraisemblable que Cham trouvera dans leur délivrance les germes de la sienne? La délivrance de Japhet, c'est le repos; celle de Sem, c'est l'action; celle de Cham ne serait-elle pas une activité à la fois dévorante et joyeuse, une activité glorieuse de servir?

L'esclave travaille et déteste; le serviteur travaille et aime. L'esclave Cham détestait Japhet et Sem, pour lesquels il travaillait malgré lui. Le serviteur Cham aimera Japhet et Sem, pour lesquels il travaillera parce qu'il le voudra. Il détestait Japhet sans repos et Sem sans action. Il aimera Japhet reposé et Sem actif, et passera de la haine de l'esclave à la liberté du serviteur

Dans un autre sens, Japhet ne figurerait-il pas la terre et Sem le ciel? Il est temps que la terre, fatiguée de son exil, se repose sous les taber-

nacles du ciel. Et n'est-ce pas là une figure orientale qui exprime admirablement une participation sublime aux choses divines ? C'est bien la terre, c'est bien Japhet. Mais elle se repose, mais il se repose sous les tabernacles de Sem. Sem, l'homme de l'Asie, l'homme des premiers jours, l'homme des premières lumières ; Sem, qui a veillé sur le berceau du monde ; Sem, l'homme de la contemplation, ne prêtera-t-il pas le repos de ses tabernacles à son frère fatigué ? Le ciel ne s'inclinera-t-il pas et n'entr'ouvrira-t-il pas ses tentes pour bénir la pauvre terre ?

Noé et Loth présentent de singulières analogies. Sodome ressemblait probablement au monde antédiluvien. Noé est excepté et choisi ; Loth est excepté et choisi. Tous deux représentent, par conséquent, la réserve du Seigneur, l'anathème. Chacun d'eux était seul dans son pays, isolé par le crime commun. Noé donne dans son arche l'hospitalité aux animaux ; Loth, dans sa demeure, l'hospitalité aux anges. Le premier sauve ses hôtes ; le second est sauvé par les siens. Le premier est sauvé d'un déluge d'eau, le second d'une pluie de feu. Le déluge d'eau ne commence que quand Noé est entré dans l'arche. La pluie de feu ne commence que quand Loth est entré dans Ségor. Il est probable que l'un et l'autre ont plus ou moins hésité devant l'ordre de fuir et résisté à leur salut. Cependant Noé paraît plus ferme, Loth plus tremblant. Loth semble représenter l'hospitalité. Il la donne d'abord ; plus tard, il la

reçoit. Enfin, Noé et Loth sont enivrés après leur délivrance. Cette singulière intervention du vin, après l'eau et après le feu, doit cacher quelque mystère. Ils s'enivrent sans le savoir, et, d'un côté comme de l'autre, leurs enfants se trouvent, vis-à-vis de cette ivresse, dans les relations les plus étranges. Quant à Noé, deux de ses fils sont innocents, le troisième coupable ; les filles de Loth laissent dans l'incertitude sur leur acte. Saint Augustin les accuse ; saint Jean Chrysostome les croit justifiées. Il semble en tout cas que l'étrangeté même des actes sur lesquels porte le récit de l'Écriture épaississe le mystère qui entoure ces deux figures, et que leur sommeil singulier, après les fatigues singulières de leur fuite et de leur ascension, représente d'une certaine façon l'extase de la délivrance, extase incomprise des témoins qui la jugent à leur taille.

Erat autem Abraham senex dierumque multorum, et Dominus in cunctis benedixerat ei.

(Genèse, ch. XXIV, v. 1 et sequ.)

Or Abraham était vieux et plein de jours, et le Seigneur l'avait béni en toutes choses.

Et il dit à son plus ancien serviteur, à l'intendant de la maison : — Place ta main sur ma cuisse, afin que je t'abjure, par le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, de ne pas choisir la femme de mon fils parmi les femmes de Chanaan.

Mais de partir pour le lieu où je suis né et de choisir, dans ma famille, l'Épouse d'Isaac.

— Et si elle ne veut pas me suivre, conduirai-je votre fils dans votre pays ?

— Jamais. Le Seigneur, Dieu du ciel qui m'a enlevé de ma famille et de mon pays et qui m'a parlé, et qui a juré de me donner cette terre, enverra son ange devant toi et tu choisiras l'Épouse de mon fils.

Si elle refuse, tu es délié de ton serment ; mais jamais tu ne conduiras mon fils dans mon pays.

Et Eliézer posa la main sur la cuisse d'Abraham et jura.

Puis il partit avec des chameaux et de grands trésors, pour la Mésopotamie et la ville de Nachor.

Il était près de la ville, le soir tombait ; il s'ar-

rêta pour reposer ses chameaux près du puits où les jeunes filles de la ville venaient puiser de l'eau et il dit:

Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, je vous en conjure, venez au-devant de moi aujourd'hui et faites miséricorde à mon maître Abraham.

Je suis debout près du puits où les filles de la ville vont venir puiser de l'eau.

Faites, Seigneur, faites que celle à qui je dirai: Inclinez votre urne pour que je boive, et qui répondra:

Non seulement vous, mais vos chameaux aussi, que celle-là soit celle que vous avez préparée à votre serviteur Isaac et que ce signe me soit donné de votre miséricorde sur nous.

Il n'avait pas fini de parler, et voici que Rebecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, épouse de Nachor, frère d'Abraham, parut tenant l'urne sur son épaule.

Jeune et belle admirablement, incomparable vierge, absolument inconnue à l'homme. Elle descendait, remplissait l'urne et allait s'en retourner. Eliézer se présentant: Voudriez-vous me donner un peu de votre eau, car j'ai soif.

Buvez, Seigneur. Et la jeune fille inclina l'urne avec une grande rapidité et lui donna à boire.

Et quand il eut fini: Laissez-moi, dit-elle, puiser de l'eau pour toutes vos bêtes; que vos chameaux boivent jusqu'au dernier.

Elle recommença à puiser, et les chameaux s'abreuvèrent.

Eliézer la contemplait en silence, attentif à l'arrêt qu'allait rendre le Seigneur. Cependant il tirait de ses sacs des boucles d'oreilles et de superbes ornements.

Et quand les chameaux eurent bu : De qui êtes-vous fille ?

Je suis fille de Bathuel, fils de Melcha : mon grand-père est Nachor. Et elle ajouta spontanément : Nous avons un vaste grenier à foin où les étrangers peuvent se reposer.

Eliézer s'inclina et adora le Seigneur et s'écria : Béni soit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham qui n'a enlevé à mon maître ni la vérité ni la miséricorde et qui m'a conduit à la maison de son frère.

La jeune fille prit sa course et retourna chez elle raconter ce qui arrivait. Or, elle avait un frère nommé Laban qui courut au puits, au-devant d'Eliézer. Il avait écouté sa sœur et s'adressant à Eliézer : Venez, dit-il, ô le béni de Dieu. Pourquoi rester à la porte ? Entrez, tout est prêt pour vos chameaux.

Et l'ayant introduit, il donna aux hommes et aux chameaux tout ce qu'il fallait : le foin, l'eau, le pain et le reste.

Et l'on servit le pain à Eliézer qui dit : Non, je ne mangerai pas avant d'avoir parlé.

Parlez, dit Laban.

Je suis, dit Eliézer, le serviteur d'Abraham. Mon maître est le béni de Dieu : le Seigneur l'a rendu magnifique. C'est lui qui a tout, brebis et

bœufs, or et argent, serviteurs, servantes, ânes et chameaux.

Et Sara, épouse de mon maître, lui a donné un fils dans sa vieillesse, et à ce fils tout appartient.

Et mon maître m'a dit: Tu ne choisiras pas à mon fils une épouse parmi les filles de Chanaan.

Mais tu iras là où fut mon père, et tu choisiras une jeune fille de sa famille.

J'ai répondu à mon maître: Et si elle refuse?

Mais mon maître a repris: Le Seigneur en présence de qui je marche, enverra devant toi son ange pour diriger tes pas, et tu feras ce que j'ai dit. Si tu essuyais un refus, ma malédiction ne tomberait pas sur toi.

Et je suis venu près du puits et j'ai dit: Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, si c'est vous qui tracez la route où je marche, me voici debout près du puits: faites paraître ici une vierge et je vais lui dire: Donnez-moi à boire un peu d'eau de votre urne. Si elle répond: Non seulement toi, mais tes chameaux, je reconnaîtrai celle que vous avez préparée pour le fils de mon Seigneur.

Je priais tout bas, et Rebecca m'est apparue et j'ai dit: Donne-moi à boire, et elle s'est hâtée et elle a incliné l'urne avec rapidité et elle a dit: Non seulement toi, mais tes chameaux.

J'ai dit: De qui es-tu fille? Elle a répondu:

. . . . . .

J'ai offert mes présents. Et je suis tombé la face

contre terre et j'ai adoré le Seigneur, le Dieu de mon maître Abraham qui m'a conduit par la main vers l'épouse destinée à Isaac.

Dites si vous choisissez la vérité et la miséricorde, l'alliance de mon maître, ou si vous les repoussez. J'attends votre réponse, pour aller à droite ou à gauche.

La famille répondit : Laissez-nous-la dix jours encore. Nous ne la retiendrons pas plus longtemps.

Pas un instant, dit Eliézer, car c'est le Seigneur qui dirige mon voyage. Ne me retenez pas : mon maître m'attend. Les parents répondirent : Nous allons appeler l'enfant. Elle choisira elle-même. On appela Rebecca, et ils lui dirent : Est-ce que tu veux t'en aller loin de nous avec cet homme?

Et la vierge dit : Oui.

Et sa famille lui dit adieu, et elle partit avec sa nourrice, Eliézer et les compagnons d'Eliézer.

O ma sœur, sois heureuse, disaient ses frères ! Que ta postérité remplisse le monde et triomphe de tes ennemis !

Rebecca, avec ses suivantes, monta sur les chameaux, et suivit Eliézer qui se hâtait vers son maître.

Cependant, un soir Isaac se promenait sur une grand'route, près d'un puits, le puits de Celui qui vit et qui voit : il habitait vers le sud.

Il était sorti seul et se promenait dans la campagne pour méditer. Le soir tombait. Levant les yeux, il vit venir de loin des chameaux.

Rebecca, qui regardait aussi de loin, descendit de son chameau,

Et dit au serviteur: Quel est cet homme qui vient au-devant de nous dans la campagne?

C'est mon maître lui-même, dit le serviteur.

Et la vierge, par un mouvement rapide, saisit son manteau et se couvrit tout entière.

Voilà, dit Eliézer à Isaac, ce qui s'est passé. Et il raconta tout.

Isaac introduisit Rebecca sous la tente de Sara sa mère, qui venait de mourir.

Et il épousa la vierge, et tel fut son amour, que la mort de sa mère s'adoucit au fond de son âme.

Le récit du mariage d'Isaac est un des passages de l'Écriture qui demandent le silence. Sa beauté est au-dessus des paroles qu'elle pourrait inspirer, tellement au-dessus que la parole éprouve devant lui le besoin de mourir. Il est tellement humain et tellement divin, que le respect et l'émotion se pénètrent d'une façon singulière dans l'âme du lecteur. Le mariage touche à tous les côtés de la vie humaine, et le récit de ce mariage émeut l'homme tout entier. Il semble en le lisant qu'on entre dans une église, qu'on y assiste à l'office divin: en même temps le pathétique humain remplit l'âme, et les larmes de l'émotion humaine demandent à couler au milieu d'un silence qui est le silence du sanctuaire. Ces larmes, au lieu de troubler le silence, le rendent

plus profond, et la beauté de Rebecca semble à la fois attendrissante et sainte.

La simplicité et la magnificence sont si abondantes et si merveilleusement fondues, qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre, et la splendeur fastueuse des couchers de soleil nous enivre doucement d'une ivresse qui calme et repose autant que la figure solennelle et tranquille d'Abraham qui attend sous sa tente sa nouvelle fille, pour la bénir.

Et prætereuntibus Madianitis negotiatoribus, extrahentes eum de cisterna, vendiderunt eum Ismaelitis, viginti argenteis, qui duxerunt eum in Ægyptum.

(Genèse, ch. XXXVII, v. 28.)

Et comme des marchands madianites passaient par là, ils l'enlevèrent de la citerne, et le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaélites, qui le conduisirent en Égypte.

Figurons-nous, s'il se peut, ces grandes familles patriarcales où le père enseignait la sagesse et où ses enfants dans une humble docilité écoutaient ses enseignements ; il faut aller bien loin, bien loin de nous, de nos habitudes, de nos plaisirs et de nos travaux. La terre était encore toute chaude des mains de Dieu. Les souvenirs du Paradis terrestre, transmis de pères en fils étaient encore jeunes dans l'humanité. La conversation de Dieu et de l'homme était intime et fréquente, et nul ne songeait à s'en étonner. Le ciel et la terre, encore voisins, avaient des entretiens miséricordieux ou terribles. Abraham héroïquement soumis avait monté récemment la montagne de Moria, en compagnie d'Isaac qu'il croyait immoler : il était monté triste ; il était redescendu joyeux, ramenant avec lui l'enfant.

Les alliances des patriarches entourées de grâces et de gloire avaient fécondé la terre sainte et bénie où le Seigneur avait posé, depuis le commencement, ses complaisances.

La bénédiction d'Isaac était descendue sur la tête de Jacob ; et Jacob avait eu douze fils ;

Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin. Ne voyez-vous pas d'ici la majesté qui couvrait le front de Jacob? Un reflet de Dieu qu'il avait vu en vision devait être sur ce front, dans ces yeux, sur ces cheveux blancs. Car Jacob avait vu la face de Dieu et cependant il n'était pas mort ; il avait combattu victorieusement contre l'ange de Dieu, et l'ange de Dieu, en souvenir de sa victoire, avait changé son nom de Jacob contre le nom d'Israël, fort contre Dieu. Quels souvenirs devait avoir Jacob Israël ! Quels récits devaient être ses récits, quand, au milieu de ses enfants assemblés le soir autour de lui, il leur parlait des grandeurs de son Dieu, car Dieu était son Dieu ; il avait voulu s'appeler le Dieu d'Abraham et d'Isaac et d'Israël. Ne devait-il pas y avoir dans cet enseignement plus que paternel une magnificence auguste et primitive? Celui qui parlait à ses douze enfants était le témoin des grandes choses qu'il racontait. Il était l'historien des premières avances de Dieu à l'homme. Il tenait directement de son père et de ses pères le souvenir et la teneur des premiers discours de Dieu à l'homme, des premières réponses de l'homme à Dieu. Rien n'était usé, rien n'était flétri. Tout était jeune encore dans la mémoire, dans l'intelligence, et dans le cœur de l'homme. Les forêts et les roses, l'Océan et le tonnerre disaient de leurs voix diverses le nom du même Dieu, et les oreilles de l'homme savaient encore entendre.

Tout était jeune ; et il importe d'arrêter sur le spectacle de la jeunesse du monde non un regard curieux, mais un regard attendri. Et qui sait ? Qui sait quels enseignements sont cachés dans ce spectacle ? Qui sait quelles leçons sont cachées dans ces souvenirs ?

Tout était jeune ; nous serions tentés d'ajouter : tout était innocent. Mais non, il faut résister à l'attrait de le dire ; car la vérité passe avant tout. L'antique serpent qui avait parlé à Ève, parlait à ses descendants, le monde si jeune et si beau était déjà criminel.

Les douze enfants de Jacob pouvaient, au regard distrait d'un étranger, mener l'existence à peu près de la même manière. Les exercices du corps, la prière et les occupations de la vie pastorale devaient donner à leur condition extérieure une apparence à peu près semblable. Mais Dieu, qui voit les cœurs, savait combien ces douze jeunes gens différaient les uns des autres.

L'un d'entre eux, Joseph, était agréable au Seigneur, Joseph veut dire, le fils qui grandit. En effet celui-là devait grandir et couvrir la terre de son ombre. Et déjà ses frères, dans le secret de leurs cœurs, n'aiment pas leur frère Joseph. Et pourquoi donc ?

N'écartez pas la tristesse qui veut entrer en vous à cette parole : ils n'aimaient pas leur frère Joseph. Car votre tristesse est utile, peut-être faudrait-il dire qu'elle est sainte. Soyez étonnés, et gardez longtemps votre étonnement. Ne le

perdez pas, en avançant dans la vie. Qu'il soit votre compagnon pendant le grand voyage. Car le jour où vous le perdriez, il tomberait de votre front une couronne très précieuse qui ne se relève jamais, quand elle est une fois tombée. Les enfants de Jacob n'aimaient pas leur frère Joseph.

Pourquoi donc ? L'antique serpent était jadis le plus beau des anges. Mais il porta envie au Seigneur Dieu et tomba de toute sa hauteur. Ensuite Dieu ayant fait les hommes pour remplacer les anges déchus, il porta envie aux hommes et voulut les perdre comme lui-même s'était perdu. Et leur ayant porté envie, il leur enseigna l'envie, et les hommes devinrent envieux. C'est pourquoi les enfants de Jacob n'aimaient pas leur frère Joseph.

Ils détestaient Joseph comme Caïn avait détesté Abel, parce que Joseph valait mieux qu'ils ne valaient, et que ses dons étaient plus agréables que leurs dons au Seigneur Dieu. Jacob aimait Joseph d'un amour de prédilection, et la jalousie des frères s'accroissait encore de la tendresse ardente du père. Quand les choses vont ainsi, elles sont bien près d'aller plus mal. Quand un feu mauvais couve sous la cendre, il ne faut pour le faire éclater qu'une occasion qui certainement se présentera, car l'ennemi du genre humain qui rôde autour de nous, cherchant qui dévorer, ne laisse perdre aucun des germes mauvais qu'il aperçoit en nous. Il n'a pas nos négligences, nos incuries, nos sommeils. Il veille avec un soin

jaloux sur ses chances qui sont nos risques, sur ses espérances qui sont nos maux. Les frères de Joseph en étaient venus à ne plus pouvoir lui adresser la parole sans colère.

Soyez certains alors que les actes vont venir, car les actes sont contenus dans les paroles, comme le fruit dans la fleur.

Il arriva qu'une nuit Joseph eut un songe. Tous les songes ne viennent pas du Seigneur, et il faut se garder de lui attribuer les jeux de notre imagination à la fois vagabonde et enchaînée. Mais quelquefois aussi il est arrivé que Dieu, qui veille quand nous dormons, a profité du moment où son serviteur, appesanti par le sommeil, était livré tout entier à ce recueillement profond que nous fait la nuit, pour lui parler de plus près et plus secrètement, et c'était là précisément ce qui était arrivé à Joseph.

Quand le matin fut venu et que le frère retrouva ses frères réunis pour les occupations et les labeurs de la journée, Joseph, avec la simplicité et la confiance de celui qui ne fait ni ne pense le mal, leur dit :

Écoutez la vision que j'ai vue.

Nous étions réunis dans un champ, liant nos gerbes. Tout à coup la mienne s'est dressée au milieu des vôtres, et les vôtres, autour d'elle, s'inclinaient profondément devant elle.

Et Joseph, dans la simplicité de son cœur, ne savait pas qu'il attisait la haine déjà allumée dans le cœur de ses frères. Il ne savait pas que

son bonheur, même futur et d'ailleurs incertain, était comme un fer rouge qui leur brûlait la chair et le sang.

Est-ce que par hasard, lui répondirent-ils tu seras notre roi? Est-ce que nous serons tes esclaves? . . . . . .

. . . . . ,

Joseph, toujours obéissant et toujours confiant. part de la vallée d'Hébron et se dirige vers le pays de Sichem. Ses frères ne sont pas là. Il cherche, il cherche en vain. Il rencontre un personnage dont l'Écriture ne dit pas le nom, et ce passant dit à Joseph: Qui cherches-tu?

Et Joseph: Je cherche mes frères. Où font-ils paître leurs troupeaux?

Ils ne sont plus ici. Je les ai entendus dire entre eux: Allons au pays de Dothain.

Et Joseph alla au pays de Dothain, où il chercha et trouva ses frères.

Mais eux, le voyant venir de loin, tinrent conseil contre lui. L'occasion était propice, et l'occasion était rare, Joseph était loin de la maison, loin de Jacob, livré à eux, et ils étaient onze contre un. Le meurtre se présenta à leur esprit, et son ivresse troubla leur sang.

Et ils se disaient les uns aux autres: Voici le songeur qui vient.

Voyez quelle haine dans ce mot: le songeur!

Joseph n'est plus leur frère, ni le fils de leur père: il est seulement le songeur, celui qui a rêvé qu'il devenait plus grand qu'eux et leur

haine ne voit plus en lui que cela. Les liens du sang, ceux de l'amitié, tout a disparu. L'envie a tout tué, pour ne laisser vivre en eux qu'un souvenir, celui d'un songe.

Joseph arrivait, leste et joyeux. Figurez-vous ce qu'il dut éprouver à la réception qui lui fut faite. Sans doute on parla peu ; car on était pressé d'agir. Cependant quelques insultes ironiques, adressées au songeur, durent trouver le temps de se faire entendre. Car il est très rare que plusieurs hommes s'entendent pour un grand crime, sans que l'ironie trouve place entre eux. On dépouilla le jeune homme de ses vêtements.

Puis ils le jetèrent dans une citerne qui n'avait pas d'eau.

Et, à côté de la citerne, ils s'assirent pour manger. Le récit biblique est terrible ; quand il dit une chose, il en sous-entend dix mille.

Ils s'assirent pour manger. Manger, c'est communier aux biens naturels, et le calme de l'âme est nécessaire à la communion. Celui qui mange a besoin de paix. Ils venaient de commettre un crime exécrable, et ils mangeaient. Leur conscience, probablement endurcie par les crimes préparatoires et quelquefois insensibles dont je parlais tout à l'heure, leur conscience ne les empêchait pas de manger. Ils ne disaient pas : Pauvre Joseph ! quel mal nous a-t-il fait ? Ils n'avaient devant les yeux ni le supplice de leur frère, mourant dans la citerne, ni le désespoir de

leur père, ni les souvenirs de leur enfance : ils mangeaient tranquillement.

Mais voici tout à coup des marchands ismaélites qui arrivent de Jalaad avec leurs chameaux, portant des parfums, de la résine, et allant en Égypte vendre leurs marchandises.

Les Ismaélites, attirés à un rendez-vous mystérieux et infaillible par la puissance qui calcule tout, arrivèrent juste au moment où les frères de Joseph, fatigués peut-être de leur crime, cherchaient un moyen de l'atténuer. Ils mangeaient ; leur fureur se relâchait probablement. Judas ouvrit la bouche pour proposer un marché qui calmait peut-être ce qui lui restait de conscience ; les autres dirent : Oui ; les marchands achetèrent l'esclave. Ils ne demandaient pas mieux que de profiter de cette occasion facile et du bon marché que leur offrait la circonstance. Il fallait que Joseph fût trahi, il fallait que Joseph fût conduit en Égypte ; celui qui aurait combiné les chances de cette triple condition eût probablement manqué son coup ; mais des marchands, qui n'avaient rien calculé, qui allaient à l'aventure, et qui passaient par hasard, firent juste ce qu'il fallait et au moment qu'il le fallait. Si le pas de leurs chameaux avait été un peu trop lent ou un peu trop rapide, tout était manqué, mais les chameaux obéirent au plan que les hommes ignoraient et tout arriva au moment voulu.

Alors Judas, l'un des onze, dit à ses frères :

Est-il bien nécessaire que notre frère périsse,

et que nos mains portent le crime de sa mort.

Après tout, il est notre frère, notre chair et notre sang. Si nous le vendions aux Ismaélites?

Les autres consentirent.

On tira Joseph de la citerne, et on le vendit vingt pièces d'argent. Les acheteurs le conduisirent en Égypte.

Il parait que Ruben n'assista pas au marché: Car un instant après il courut à la citerne, cherchant son frère, pour le délivrer. Joseph n'était plus là.

Ruben déchira ses vêtements, et courant vers ses frères: Je ne trouve plus l'enfant, et alors, moi, où aller?

Il est probable que le désespoir lui donna le courage d'affronter les dix criminels. Peut-être la figure de Jacob, au moment où il apprendrait la mort de Joseph passa-t-elle devant ses yeux.

Cependant les enfants de Jacob prirent la tunique de Joseph, tuèrent un bouc, et trempèrent la tunique dans le sang de l'animal.

Puis ils envoyèrent des étrangers porter à Jacob la tunique teinte de sang, et lui dire:

Voici ce que nous avons trouvé: Voyez si c'est là, oui ou non, la tunique de votre fils:

C'est elle! c'est elle! cria Jacob; je la reconnais; une bête féroce a dévoré Joseph, une bête féroce l'a dévoré.

Le sang-froid des coupables ne s'était pas démenti. Ceux qui s'étaient assis pour manger auprès de la citerne ou Joseph allait mourir len-

tement, sans le passage des Ismaélites, ceux-là choisirent le moyen de persuader Jacob et délibérèrent sans doute ensemble sur la façon de lui porter le coup.

Et ce furent eux aussi qui assistèrent au long désespoir du vieillard sans espérance. Jacob déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et mangeant sa douleur comme du pain, il vivra d'elle désormais.

Cependant les hommes qui avaient vendu leur frère assistèrent tranquillement au désespoir de leur père, et pas un ne se trahit par une parole imprudente. Ils osèrent même apporter à Jacob leurs horribles consolations. Mais le vieillard, averti peut-être par un instinct secret, refusa de les recevoir. Non, non, dit-il; je descendrai en pleurant là où l'on va quand on est mort, et il pleurait encore, et il pleurait toujours, et il vivait de ses larmes.

Cependant les Ismaélites, ayant conduit Joseph en Égypte, le vendirent à Putiphar, eunuque de Pharaon, et ministre de la guerre.

Arrêtons-nous un moment et jetons un coup d'œil sur une circonstance qui n'a peut-être jamais obtenu l'attention qu'elle mérite.

Au moment où Joseph venait d'être jeté par ses frères dans la citerne, il était probable que personne n'allait passer par ce désert. Le lieu avait été choisi par les scélérats qui ne voulaient pas être dérangés dans leur crime. N'admirez-vous pas cette puissance, que les hommes dans leur

distraction appellent le hasard, et qui jette tout à coup, entre la victime et les assassins, des marchands étrangers, qui arrivent là sans dessein, mais tout juste à temps pour sauver la vie du jeune homme qu'on assassinait et le conduire en Égypte ? Quelques instants plus tôt, et Joseph n'était pas là, ou bien on se fût hâté de l'égorger avant l'arrivée des témoins, ou bien quelque combinaison nouvelle eût surgi. Quelques instants plus tard, il n'était plus temps, Joseph était mort, ou mourant : car l'angoisse de sa situation devait abréger son agonie, au fond de la citerne. Tuons-le, se dirent-ils, et jetons-le dans la citerne : nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré, et on verra à quoi lui servent ses songes.

Voyez et entendez : ils n'ont que le mot songes sur les lèvres, les griefs leur manquent. Ils n'ont d'autres armes contre lui que ses songes.

Cependant Ruben s'efforçait d'obtenir la vie de Joseph, et disait : Pourquoi du sang ? Jetez-le vivant dans une citerne, au milieu de ce désert. Ne souillez pas vos mains de sang.

L'intention de Ruben était de sauver son frère et de le rendre à Jacob.

Pendant ces pourparlers Joseph approchait. Il approchait dans toute sa jeunesse, dans toute sa candeur. Il ne soupçonnait pas les complots qui se faisaient autour de lui, près de lui, à propos de lui. Il arrivait, content de revoir ses frères, content d'avoir fait la commission de son Père, tout près sans doute à lui rapporter avec l'entrain

de son âge et l'ardeur de son caractère les nouvelles que le vieillard attendait, qu'il attendait peut-être avec l'inquiétude de son âge et l'agitation de son caractère. Car Jacob, dans l'Écriture, apparaît souvent dans le trouble, et les vieillards savent que les bonnes nouvelles sont plus rares dans la vie que les nouvelles fâcheuses.

Moyses autem pascebat oves Jethro, soceri sui, sacerdotis Madian ; cumque minâsset gregem ad interiora deserti, venit ad montem Dei Horeb.

(Exode, ch. III, v. 1.)

Moïse conduisait son troupeau aux intérieurs du désert et arriva à la montagne de Dieu, à la montagne d'Horeb.

L'âme conduit son troupeau dans le désert quand, prenant avec elle tous les animaux qu'elle garde, — et plus elle est élevée, plus les animaux sont spirituels, — elle s'en va loin des hommes.

Les animaux sont en ce cas les types des créatures. C'est le multiple considéré dans l'unité. Les animaux forment un seul troupeau. Quand le multiple est pris en mauvaise part, il s'appelle *légion;* en bonne part, il s'appelle *troupeau.*

L'âme va non seulement au Désert, mais à l'*intérieur* du Désert. Le Désert a ses degrés qui sont ses profondeurs. Le Désert, par son extérieur, touche aux pays habités par les hommes. Il a encore là avec eux des relations; mais quand l'âme quitte les abords des lieux habités, elle va dans les profondeurs du Désert, et le Désert est très profond.

Mais Moïse ne va pas seulement à l'intérieur du Désert, il va *aux extérieurs,* aux lieux intérieurs : INTERIORA, le pluriel, et, de plus, le pluriel neutre.

Les lieux où il va sont profonds : l'âme creuse;

elle ne se contente pas de regarder l'intérieur du Désert, elle l'explore. Dans l'intérieur, elle découvre des intérieurs : les abîmes s'ouvrent sous les abîmes. On dirait des effrondements. Le Désert s'ouvre plus vaste qu'elle ne le savait, plus profond, plus caché, plus lointain. Des perspectives non soupçonnées se découvrent au fond de lui; et, derrière ces perspectives, voici d'autres perspectives. Le Désert se multiplie par lui-même; ce qui était son intérieur n'est plus que son enveloppe. Vous vous êtes cru arrivé au cœur, vous ne faisiez que toucher la peau. Quand vous arriverez au cœur, le frisson vous prendra, et quand vous croirez avoir exploré le cœur, le cœur s'effondrera, et le cœur du cœur apparaîtra.

Vous vous êtes cru encore une fois au terme de voyage, vous n'étiez pas encore parti. Et plus vous vous abîmerez dans le cœur de l'abîme, plus vous vous apercevrez que vous êtes encore à la surface.

Tout à l'heure vous avez pris l'extérieur pour l'intérieur ; maintenant vous prenez l'intérieur pour l'extérieur ; mais cette seconde illusion n'en est pas une. C'est le commencement de la lumière. Plus vous collerez votre oreille sur le cœur du Désert, plus vous le sentirez palpiter loin de vous. Plus vous le serrerez, plus il vous échappera, et la rapidité de sa fuite n'aura pour mesure que la violence de votre attrait.

Celui qu'il s'agit de trouver est immense; il faut être délivré de tout, pour faire vers lui les

premiers pas, et son approche est indiquée par l'horreur des ténèbres qu'il a prises pour retraite. Entendez-vous siffler les ténèbres comme le vent dans la tempête ? — Pas encore. — Allez plus loin, plus loin. — Je suis plus loin, plus loin et je n'entends pas encore le sifflement des ténèbres. — Allez plus loin, plus loin et ne regardez pas en arrière : derrière vous brûle Sodome. Souvenez-vous de la femme de Loth. — Je ne me retourne pas et cependant je n'entends pas le sifflement des ténèbres. — Oubliez la fumée qui sortait, vers le soir, de la demeure où vous avez dormi enfant.

J'ai oublié la fumée qui sortait, vers le soir, de la demeure où j'ai dormi enfant.

Oubliez l'Égypte et même la fille de Pharaon.

J'ai oublié l'Egypte et la fille de Pharaon.

Oubliez le Nil et les rivages et les roseaux et les couchers du soleil.

Que faut-il donc oublier ?

Il faut oublier le nom de ceux que vous avez servis dans la terre de l'Erreur, car la Vérité est jalouse.

J'ai oublié le nom de ceux que j'ai servis dans la terre de l'Erreur et la jalousie de la Vérité n'a pas encore dit à mon oreille insensible : Ephpheta, ouvre-toi.

Alors, je ne sais plus ce qu'il faut faire.

Va devant toi, sans rien comprendre. Oublie mes paroles dès que tu les auras entendues, et va devant toi, au hasard, sans boussole. Si tu vois

une marque faite sur le sable, prends la fuite et dis au sable du Désert : je te veux intact : dis-moi où nul pied ne t'a touché. Regarde le sable tout seul ; que le sable soit ton Océan : Ne demande pas à l'horizon quelle est, au juste, la ligne qui sépare le sable du ciel : laisse le sable jaune et le ciel bleu s'arranger ensemble comme ils l'entendent. Ne t'inquiète de rien, ne cherche plus, marche : si tu entends craquer le sable, et rugir les lions, ne te détourne pas : marche. Si les grands oiseaux du Désert fendent de leur vol silencieux le ciel énorme, ne les regarde pas, marche. Si leur ombre noire tache le sable jaune, ne t'arrête pas pour la regarder, marche. Laisse l'ombre et laisse le ciel ; oublie le noir, oublie le bleu. Ne regarde que le sable jaune, enfonce-toi dans son cœur.

Je me suis enfoncé dans son cœur, et cependant je n'entends pas le sifflement des ténèbres.

Oublie maintenant la couleur du sable.

J'ai oublié la couleur du sable.

Maintenant, écoute le silence.

J'écoute le silence, le silence fils du Désert.

Je lui dis : Qui es-tu ? Il répond dans son langage : Je suis le Verbe du Désert.

Maintenant enfonce-toi dans le silence des silences, comme tu t'es enfoncé dans le Désert des déserts.

Plonge le glaive sacré dans la poitrine du silence. Ouvre-lui le cœur et, au fond du cœur, cherche le cœur du cœur.

Plonge dans l'Océan du silence jusqu'à ce que tu ne sois arrêté par le fond de l'abîme, par la Pierre qui supporte l'Océan, la Pierre que nul n'a vue, éternellement garantie par la profondeur contre l'attentat des regards, et quand tu auras heurté la pierre, colle ton oreille contre celle que rien n'a jamais touchée.

Tire ta chaussure, car la terre sur laquelle tu marches est sacrée.

La chaussure isole l'homme de la terre.

Elle leur dissimule leur parenté. Celui qui va pieds nus, se sent frère de l'humus d'où Adam est sorti.

La terre dit au pied nu : Souviens-toi que tu es poussière.

Et quand il s'agit d'entendre le nom de Dieu, la poussière est toujours là. Quand l'Écriture nous parle d'une prière exaucée, elle nous montre souvent le suppliant se couvrant de cendre, avant d'aborder Dieu.

Judith et Esther se couvrent la tête de cendre. Et Abraham : Je parlerai à mon Seigneur, quoique poussière et cendre.

On dirait que la Poussière et la Cendre sont les ministres de la Prière, et les esprits qui la présentent, tremblante et nue, au pied du trône.

La Poussière et la Cendre, créatures matérielles, jouent le rôle d'esprits vis-à-vis de la prière, la plus spirituelle des choses connues.

La prière qui veut monter se sert de la poussière et de la cendre qui sont en bas, sous les pieds.

J'ai déjà remarqué quelque part que le nom du Pauvre, dans l'Écriture, attire après lui le nom de Dieu comme le fer attire l'aimant[1]. J'en dirai autant de la poussière et de la cendre. Leur nom est une vertu.

La prière est une fumée. La poussière et la fumée sont nommées à côté l'une de l'autre.

Ces deux créatures sont sœurs. La poussière est la plus grossière, la fumée est la plus subtile. Mais on dirait que Celui vers qui elles montent toutes deux se trompe exprès, comme Israël entre Éphraïm et Manassès et pose sa main droite sur la poussière et la cendre.

Moïse a désiré : son pied nu a touché la terre nue.

Voici Dieu que dit son nom : *Je suis Celui qui suis.*

Voilà peut-être la chose la plus évidente et la plus secrète qui soit. Voilà la vérité que tout proclame, la vérité que tous ignorent.

Celui qui croit l'ignorer la sait en quelque façon.

Celui qui croit la savoir l'ignore en quelque manière.

C'est l'affirmation solennelle de l'Être par lui-même.

C'est la lumière des lumières, et c'est le mystère des mystères.

Et on dirait que la lumière et le mystère, triomphant chacun ici des dernières limites que

1. *Le Jour du Seigneur*, chez Victor Palmé.

notre esprit leur impose, veulent apparaître ici-bas tels qu'ils sont chez eux.

On dirait que la lumière veut laver les taches noires de sa robe blanche, le mystère les taches blanches de sa robe noire.

Les mots sont des termes ; habituellement mot et terme sont synonymes. On dit en français : je me sers de ce terme-là. Je me sers de ce mot-là. Mais voici un nom qui n'est pas un terme.

Voici l'Incirconscrit qui parle en langue humaine, et la langue humaine ne le circonscrit pas. Il vient chez nous, et cependant il reste chez lui.

La chose se passe en Orient, dans le pays de l'hospitalité. Le nom de Dieu est ici l'hôte de la langue humaine.

Les lois de l'hospitalité semblent courir ici des dangers étranges.

Comment fera la langue humaine, elle qui se compose de termes, pour résister à la tentation de terminer, à la tentation de circonscrire ?

La voilà qui triomphe des faiblesses de sa nature ; elle laisse dans l'inviolable l'Inconnu qui vient chez elle : bégayante comme un enfant et forte comme un héros, elle articule :

JEHOVAH

Et maintenant que tu sais le secret, va, Moïse ; devant toi s'ouvrira la mer Rouge ; tu conduiras les hommes, comme tu conduisais les troupeaux.

La mer Rouge s'ouvrira : les créatures en tant que chair et sang s'écarteront et tu passeras l'abîme à pieds secs.

Tu les étonneras par ton passage, puis tu les retrouveras au delà de la mer Rouge, dans leur type, dans la lumière de feu, et tu offriras dans le désert, comme Noé après le déluge, sur le mont Ararat, le sacrifice de la délivrance.

5. Apparuit autem Dominus Salomoni per somnium nocte dicens : Postula quod vis ut dem tibi ?

6. Et ait Salomon : Tu fecisti cum servo tuo David patre meo misericordiam magnam, sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate, et justitia, et recto corde tecum : custodisti ei misericordiam tuam grandem et dedisti ei filium sedentem super thronum ejus, sicut est hodie.

7. Et nunc, Domine Deus, tu regnare fecisti servum tuum pro David patre meo : ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum.

Etc.

(Liber tertius Regum, ch. III, v. 5-13.)

Or, le Seigneur apparut à Salomon pendant la nuit, disant : demande : que veux-tu que je te donne ?

Salomon répondit : Seigneur, vous avez fait avec mon père David un pacte de grande miséricorde, qu'il a gardé, marchant en votre présence, dans sa vertu, dans sa justice et sa rectitude du cœur : vous lui avez conservé vos grandes faveurs ; vous avez établi son fils sur son trône, et il y est aujourd'hui.

Et maintenant, Seigneur mon Dieu, voici votre serviteur sur le trône de son père David ; mais je suis

un petit enfant ; j'ignore le secret de mon entrée au monde et le secret de ma sortie.

Et votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez choisi, peuple innombrable. Donnez donc, Seigneur, à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il soit capable de justice, afin qu'il distingue le bien du mal. Car quel est l'homme qui, par ses propres forces, peut rendre un jugement sur ce peuple innombrable ?

Or, cette demande plut au Seigneur Dieu et il répondit : Puisque tu ne m'as demandé ni les années, ni les richesses, ni la mort de tes ennemis, mais la sagesse en vue de la justice, voici que je te fais présent d'un cœur intelligent et sage, comme personne ne l'a eu dans le passé, ou ne l'aura dans l'avenir. Et voici que je te fais présent de tout ce que tu ne m'as pas demandé : voici la richesse, voici la gloire, et aucun des rois du passé ne sera ton égal.

Si tu marches dans mes commandements, si tu gardes mes préceptes, comme ton père, je te comblerai de jours nombreux.

Dès que Salomon s'éveilla, il comprit son rêve. Étant venu à Jérusalem, il se tint debout devant l'arche de l'Alliance du Seigneur ; il offrit des holocaustes et des victimes de paix, et donna à tous ses serviteurs un grand festin de réjouissance.

Parmi les choses mystérieuses, une des plus mystérieuses est la Prière très certainement, et parmi les indications relatives à ce mystère, une des plus profondes est celle que nous donne la Prière de Salomon. L'Écriture est remplie de significations, et derrière le sens historique elle cache et découvre à la fois les autres. Or remarquons cette parole, cette réponse de Dieu à Salomon :

Parce que tu as demandé cette chose, et que tu n'as pas demandé cette autre, je te donnerai celle que tu as demandée, et j'ajouterai l'autre.

Et puisque Dieu parle ainsi à Salomon, et puisqu'il nous raconte son discours, ce n'est pas seulement pour que nous sachions le fait comme un fait historique, mais pour que nous le comprenions comme un enseignement vaste et profond.

Salomon demande la chose que Dieu désire lui donner, et Dieu lui donne des choses qu'il a désirées, sans les demander.

Salomon s'adresse à Dieu selon le désir de

Dieu, et Dieu répond à Salomon selon le désir de Salomon.

Est-ce que ce ne serait pas là une fenêtre ouverte sur un horizon immense ?

Est-ce qu'il n'y aurait pas là quelque indication profonde et mystérieuse sur ce qu'on pourrait appeler le caractère de Dieu ?

Est-ce qu'une des magnificences de la générosité ne soulève pas là un des voiles qui la recouvrent ?

Rappelons-nous ces paroles de l'Évangile : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.

Ces paroles du Verbe incarné, ces paroles de la sagesse elle-même ne ressemblent-elles pas parfaitement à la réponse qui fut faite à Salomon demandant la sagesse ? Quelle parole et quel écho !

Le récit de Salomon, c'est la magnificence divine qui s'affirme en pratique, et la Parole de l'Évangile, c'est la magnificence divine qui s'affirme en principe.

La magnificence est portée par sa nature à donner plus qu'on ne lui demande. Elle va au delà : elle est au delà : son nom peut-être est celui-ci : Au delà.

En présence d'une prière à la fois audacieuse et timide : audacieuse, car elle demande à Dieu ce qui est à lui, la sagesse ; timide, car dans l'ordre humain, elle ne demande rien, que fera la magnificence ? La magnificence donnera la

chose demandée ; puis, elle donnera le reste comme un accessoire. Salomon a demandé le principal et négligé l'accessoire. Dieu donne le principal et ajoute l'accessoire. Salomon, en ne demandant que la sagesse, a rendu témoignage à la sagesse comme au principal entre les biens, Dieu en lui donnant la Sagesse et le reste par surcroît, rend témoignage aussi à la sagesse comme au principal entre ses dons, et lui rend ce second témoignage qu'étant le principal entre ses dons, il emporte le reste par-dessus le marché. S'il n'eût donné que la sagesse, la sagesse eût été moins glorifiée. Elle eût été donnée, non pas glorifiée. Sa glorification, la voici ; elle a pour accessoires tous les dons auxquels elle a été préférée. Le fait de l'avoir préférée entraîne tout le reste. Si Salomon eût demandé les richesses, il eût eu les richesses, et non pas peut-être la sagesse : la sagesse n'eût pas été donnée par surcroît.

Dieu a donné la sagesse qui lui remplissait la main. Quelque chose lui reste entre les doigts, quelque chose d'oublié. Il secoue cette poussière, et la richesse inonde Salomon.

Toutes les fois que dans l'Écriture la prière de l'homme éclate d'une certaine manière, une certaine lutte s'ouvre dans cette arène invisible, et, contrairement à la loi des combats ordinaires, les deux combattants sont vainqueurs.

Dieu cède à un désir exprimé ou sous-entendu. Quand il cède, il déclare sa souveraineté par un

exercice mille fois plus haut que la résistance. Quand il cède à un désir exprimé, comme par exemple, vis-à-vis de Moïse, il montre l'estime qu'il fait de l'acte humain et son respect pour la parole qui lui est adressée. Quand il cède à un désir sous-entendu, il fait tout cela, et en même temps quelque chose de plus : il s'affirme comme sondeur des reins, il apprécie la délicatesse des silences, il met à sa place la chose qui est demandée, celle qui est sous-entendue, et donne à la magnificence l'ordre de couronner la justice.

La sagesse est trop grande pour être surajoutée.

Elle ne peut être que l'objet de la demande, car elle est le principe même de la prière dont elle est l'objet.

Mais, quand elle a été l'objet de la demande, alors le reste peut venir.

Entre Salomon et Dieu il y a un certain combat de générosité où Dieu ne veut pas être vaincu.

Dieu lui apparaissant, Salomon n'a osé demander que la sagesse ; le nom de la richesse n'est pas venu sur ses lèvres inspirées dans le sommeil ; la majesté de l'inspiration et le majesté du sommeil ont écarté le nom de la richesse, comme indigne de l'interlocuteur qui apparaissait.

Salomon ayant rendu gloire à Dieu, en ne nommant pas la richesse, Dieu qui sonde les reins et les cœurs, pénètre les désirs secrets, ceux qu'il n'ose pas formuler, devant la majesté divine,

il ajoute la richesse, non pas avec dédain, mais sans lui faire la place trop grande, car il la donne par surcroît.

Il y a dans ce : *par surcroît* une certaine beauté tout à fait singulière.

Et missus est angelus Domini sanctus Raphael, ut curaret eos ambos, quorum uno tempore sunt orationes in conspectu Domini recitatæ.

(Tobie, ch. III, v. 25.)

Et l'ange du Seigneur saint Raphaël fut envoyé pour les guérir tous les deux ; leurs prières à tous deux avaient été répandues ensemble en la présence du Seigneur.

L'ange Raphaël est ici le délégué de la Providence.

Tobie et Sara ne se connaissaient pas. Le vieillard a perdu la vue. La jeune femme a vu mourir ses sept maris. Le vieillard est insulté par sa femme; Sara, par sa servante. A tous deux sont reprochés leurs malheurs. Tous deux, au même moment, se sentent défaillir sous le poids et demandent la délivrance ou la mort. Je remarque que, dans presque toutes les prières suprêmes de l'Écriture, le mot *ou* trouve sa place. *Ou* tuez-moi enfin, *ou* sauvez-moi. Il y a un moment où l'homme écrasé laisse le choix entre deux choses et ne refuse que de continuer celle qu'il ne peut plus porter. Tobie et Sara qui ne se connaissaient pas, priaient ensemble. Le temps réunit ceux que l'espace séparait. Vaincu par cette prière simultanée, le Seigneur envoie Raphaël pour les guérir tous les deux.

Les hommes sont obligés à des remèdes nombreux pour des maux différents. Mais Dieu n'a qu'à vouloir. Le remède qui surgit de ses mains

s'applique à tout à la fois. Raphaël s'appelle *le remède de Dieu.* Il paraît, et tous les maux qu'il touche sont guéris les uns par les autres et, entre ses mains, le danger suprême va donner le salut. Il réalise la parole de Zacharie : « Le salut vient de l'ennemi. » Le monstre qui veut dévorer le fils va guérir les yeux du père.

Il ne guérit pas seulement les yeux de Tobie. Il délivra Sara de la tyrannie infernale. Il donne la fortune, la santé, la femme, la lumière, la vue, la joie. Il ajoute à tous ces biens immenses le bien suprême. Il montre que Dieu est là, présent et secourable. Non seulement il donne tous ces biens, mais il les donne de la part de Dieu. Non seulement il ouvre la main pour répandre les bienfaits de toute espèce, mais, de plus, il montre que cette main est envoyée directement de Dieu même pour secourir. Il complète, il couronne, il multiplie tous les bonheurs qu'il donne par la présence visible de l'Ange et par l'évidence du secours de Dieu. Non seulement les prières sont exaucées, mais l'Ange chargé de les exaucer le montre clairement. Non seulement les secours sont donnés, mais ils sont donnés avec l'évidence du secours divin. L'Évidence ! quel mot ! Non seulement la lumière du corps est rendue à Tobie ; mais Dieu, lumière de lumière, lui dit : C'est moi qui te la rends.

Aussi la chose se passe avec des procédés d'une simplicité singulière. Les affaires en question sont par elles-mêmes très compliquées. Mais elles

se simplifient merveilleusement les unes par les autres.

Je suis, dit l'Ange, Azarias, fils d'Ananias; je suis le secours du Seigneur, sortant de la Nuée. Il dissimule sa qualité sous les espèces du nom d'un homme; comme tout à l'heure, il va dissimuler son action angélique sous les espèces de mille aventures humaines.

Il est, en effet, le secours du Seigneur sortant de la Nuée. En effet, le secours qu'il apporte, sort de la Nuée où dort la Gloire. Ce secours est essentiellement mystérieux, il sort de la Nuée, tout à l'heure il y rentrera. Entre ces deux instants-là, il n'y a de place que pour l'instant de son apparition, et cette apparition même est aussi mystérieuse que la Nuée d'où il sort et que la Nuée où il rentre.

Cette apparition est pleine de joie. Le chien de Tobie remue la queue et annonce au père l'arrivée du fils. Ce rapprochement du chien et de l'Ange est d'une beauté merveilleuse. Tobie était accompagné par un Ange et par un chien. C'est le chien qui annonce le retour; c'est le chien qui paraît le premier, au moment de la désolation suprême, quand la mère se repent d'avoir envoyé son fils chercher un parent inconnu, au milieu des aventures d'un voyage dangereux. C'est le chien qui est le premier messager de la bonne nouvelle; c'est sa queue qui dit: Consolez-vous. Le voilà. Nous arrivons. C'est le chien qui arrive avant l'homme et avant l'Ange; et si l'Ange

arrivait le premier, la chose serait moins divine. Et elle serait moins belle et moins pathétique, parce qu'elle serait moins divine.

Cette humble réalité de la queue du chien contient plus de larmes que les paroles et les réflexions. Cette joie du chien, racontée par l'Écriture Sainte, est particulièrement touchante et superbe. Elle qui est si sobre de détails, elle qui dit si peu de choses, elle dit la joie du chien. La queue du chien remue et le Saint-Esprit veut que cela soit raconté aux siècles futurs. Partout où sera racontée cette histoire qui sera racontée par toute la terre, le chien y aura sa place, et la joie de sa première caresse, à l'heure où il revoit son maître, son vieux maître aveugle, mais qui bientôt ne le sera plus, cette joie sera livrée au souvenir immortel des nations.

L'âne de Balaam a vu l'Ange. Qui sait si le chien de Tobie ne devine pas quelque chose? Qui sait s'il a *seulement* la joie naturelle du chien qui retrouve son maître? Et le vieux Tobie qui se lève et se met à courir encore aveugle; cette joie universelle qui remplace la désolation de tout à l'heure! Cette vieille Anna qui devient unanime avec le vieux Tobie, parce que la joie les met d'accord, et que leurs dissentiments sont noyés dans leurs larmes!

Qu'arriverait-il donc, Seigneur, si les hommes étaient heureux, et quelles sublimes unanimités naîtraient en un instant de leurs larmes confondues!

Et pourtant Tobie est encore aveugle. Que sera-ce tout à l'heure ? Tout à l'heure il prophétisera, et les joies humaines iront se baigner dans les joies divines, et la vision de la lumière naturelle rendue sera inondée par une autre vision.

Les siècles s'ouvriront devant ces yeux qui viennent de s'ouvrir, et les extases fondront les unes sur les autres. Car celui qui a donné la joie, ce n'est pas l'homme qui fait à grande peine une chose à la fois, quand il arrive à la faire. Et cette chose, si elle offre un avantage, a peut-être mille inconvénients. Celui qui a donné la joie, c'est l'Ange du Seigneur, qui fait mille choses à la fois, pour qui le monde est un instrument, qui peut, d'un seul attouchement, faire vibrer mille cordes et faire répondre mille harmonies. Et les harmonies se couronnent les unes les autres, car l'abîme appelle l'abîme. Le mal produit mille maux. Mais le secours du Seigneur sortant de la Nue produit des biens féconds qui en produisent d'autres, et ainsi de suite, et la caresse du chien et l'extase de l'homme qui voit Jérusalem ne veulent pas rester l'une à l'autre étrangères.

Les choses qui nous sont impossibles nous paraissent impossibles absolument. Mais si Dieu les fait, comme elles paraissent simples ! Aucun effort n'a passé par là, et quand la Toute-Puissance parle, il n'y a plus de place que pour la simplicité. On sent qu'elle joue, et le souffle qui passe nous effraye autant par la facilité que par la puissance de son action. Tout ce qui était im-

possible absolument est maintenant une chose aussi simple que de respirer, et beaucoup plus simple même. Il n'y a pas de forme de comparaison pour faire entendre cette simplicité. Elle n'est pas de ce monde, et cette Étrangère, en prenant nos costumes, nous attendrit par sa complaisance, sans nous tromper sur sa nature.

L'opération humaine a pour caractère la densité : Même favorable, elle fait sentir en nous et sur nous la pesante main de la nature qui nous travaille toujours plus moins grossièrement et qui déplaît en nous à la sublimité de l'Esprit. L'opération absolument divine se fait sentir, je crois, par l'absence totale de dureté.

La Puissance finie se manifeste en appuyant. La Puissance infinie se manifeste en n'appuyant pas. La première fait un effort. La seconde fait une grâce. La première monte jusqu'à son acte. La seconde descend jusqu'au sien. La toute-puissance se déclare par la légèreté absolue. La facilité complète et l'impossibilité complète de l'acte qu'elle accomplit apparaissent aussi grandes l'une que l'autre.

Un souffle a passé, sans qu'on l'ait vu. La Montagne a été transportée si légèrement, si rapidement, si fortement et si facilement qu'on n'a pas vu le transport.

Un vide s'est fait qui manifeste la plénitude. La paix a remplacé le trouble. La crainte a remplacé la peur. Aucun bruit n'a été entendu. Si quelqu'un a passé, il a passé avec une rapidité

inouïe, et la marque immortelle de son pied sur la terre n'indique aucun effort.

Et la profondeur de l'impression faire, au lieu de diminuer, suivant la loi du temps, augmente incessamment suivant l'usage de l'Éternité.

Numquid ingressus es thesauros nivis, aut thesauros grandinus aspexisti ?

(Job, ch. XXXVIII, v. 22.)

Es-tu entré dans les trésors de la neige, ou as-tu inspecté ceux de la grêle?

Paroles de Dieu à Job.

Les trésors de la Neige ne sont pas ses manifestations, mais ses secrets ; ce n'est pas la neige qui tombe, c'est la neige en réserve, le lieu où elle est amassée, gardée. C'est le grenier de ce pain blanc. Ce sont les masses énormes et inconnues qui ne sont pas encore tombées et qui peut-être ne tomberont pas. Encore plus haut : ce sont les causes secrètes de la neige, son essence et, au-dessus, son type. Ce sont les raisons d'être de la pureté et, au-dessus, ce qui échappe aux pensées, la pureté elle-même, dans sa prédestination essentielle : le blanc.

Ainsi de la grêle. Ses trésors doivent être les trésors de la fureur, ses causes extérieures et intérieures. Ces deux paroles ne contiendraient-elles pas quelque allusion à la chute des anges rebelles tombant comme la grêle et ouvrant les trésors de la fureur ; puis à l'Immaculée Conception, contenant les trésors de la blancheur.

La neige éblouit, la grêle écrase. Le bien et le mal seraient-ils indiqués par ces deux mots ? Connais-tu le bien et le mal dans leur source,

dans leur cause, dans leur sens, dans leur profondeur? As-tu sondé le mystère de la prédestination?

Car un peu auparavant la même voix vient de demander: Connais-tu la route de la lumière et la demeure des ténèbres? N'est-ce pas l'arbre de la science du bien et du mal qui est indiqué mystérieusement?

PAROLES D'ÉLIU

35. Job autem stulte locutus est, et verba illius non sonant disciplinam.

36. Pater mi, probetur Job usque ad finem : ne desinas ab homine iniquitatis.

37. Quia addit super peccata sua blasphemiam, inter nos interim constringatur : et tunc ad judicium provocet sermonibus tuis Deum.

(Job, ch. XXXIV, v. 35, 36, 37.

PAROLES D'ÉLIU

Pour Job, il a parlé follement, et ses paroles n'annoncent pas la science.

Mon Père, que Job soit éprouvé jusqu'à la fin : ne cessez point de frapper un homme d'iniquité.

Parce qu'il ajoute à ses péchés le blasphème, qu'il soit cependant pressé par nos raisons, et qu'alors il appelle Dieu en jugement par ses discours.

Les amis de Job sont des types immortels et vraiment merveilleux. Ils ne manquent pas d'intelligence ; ils manquent seulement de cœur, et comme ils manquent de cœur, ils ne comprennent pas, et leur intelligence, qui pourtant est vive, lucide, exercée, directe et ouverte, les trompe parfaitement et absolument. Un peu de cœur leur ouvrirait les yeux. Leurs pensées paraissent pieuses, raisonnables, probables ; la probabilité, la vraisemblance sont au milieu de tous leurs discours. Le mot *probable* est peut-être avec le mot *rigoureux* celui qui s'adapte le mieux à eux. Ils ont réponse à tout. Ils sont souvent embarrassants ; ils ne sont jamais embarrassés. Une piété apparente préside à leur parole. Et tout leur est caché.

Un éclair partant du cœur leur ouvrirait l'horizon absolument fermé pour eux.

Ils disent tant de choses vraisemblables, rigoureuses, concordantes et graves, qu'il n'y a rien à leur répondre. Rien ! Excepté un mot peut-être : J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à

manger ; j'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire.

Cependant ce mot suprême ne s'applique pas à eux dans toute sa rigueur. Ils ont visité le malade, et leur premier mouvement a été bon. Ils ont pleuré d'abord.

Aveuglés par leurs raisonnements, ils ont perdu de vue la lumière du cœur. Mais ils avaient pleuré d'abord, et Dieu n'oublie rien. Ils avaient pleuré au commencement du livre, et à la fin du même livre, Dieu, qui compte tout, mais surtout et pardessus tout les larmes, Dieu qui peut-être pourrait s'appeler le Dieu des larmes demande à Job ses prières, voulant pardonner aux discours de ces hommes, qui, d'abord, avaient pleuré.

Terra, ne operias sanguinem meum, neque inveniat in te locum latenti clamor meus.

(Job, ch. XVI, v. 19.)

Terre, ne couvre pas mon sang, et que mon cri ne trouve pas en toi où se cacher.

Job parle sans cesse à Dieu ; même quand il semble parler aux créatures, c'est encore à Dieu qu'il parle.

Aussi sa parole va de tous les côtés. On dirait qu'elle s'adresse aux quatre vents du ciel ; elle va partout où Dieu est, et, la présence universelle de Dieu semble la raison première et dernière de l'universalité des discours de Job.

Dans le ciel, dit-il, est mon témoin, et celui qui a conscience de moi-même avec moi-même habite les lieux élevés.

Du haut de ce ciel où réside son témoin, le regard de Job, comme celui de l'aigle, plonge dans les profondeurs. Il appelle toutes choses en témoignagne, parce que son véritable, son unique Témoin est partout. Il crie vers la terre ; mais c'est uniquement pour lui dire de ne pas intercepter son cri. Ce n'est qu'à Dieu qu'il parle, et il en avertit la terre.

Ne crois pas, ô terre, que j'adresse à toi ma plainte. Tu n'es que le théâtre, tu n'es pas le but de mes cris, et je ne te permets pas de les garder

un seul instant dans tes entrailles. Ils vont à Dieu, à Dieu seul. Ne les retarde pas ; ils sont pressés. Ils parlent de toi ; ils ne vont pas à toi. Mes cris sont mes trésors. Ils sont ma richesse immortelle. Si je te les confie un moment, c'est pour qu'ils te frappent un instant du pied, et que prenant sur toi leur élan ils s'élancent plus haut dans le ciel. Mais ne dérobe pas le plus petit d'entre eux. Ne dérobe rien. Ne cache rien. Que le moindre de mes gémissements ne s'attarde pas dans l'un des replis de ton sol. Que pas une goutte de mon sang ne soit perdue ! Je suis avare ; sois fidèle ; j'ai compté mes gouttes de sang ; j'ai compté les rugissements de mon cœur. Je te demanderai compte de tout, jusqu'à un atome. Lance à l'instant vers le ciel tout ce que je laisse tomber sur toi ; les secondes sont comptées.

CAPUT III

1. Post hæc aperuit Job os suum, et maledixit diei suo,

2. Et locutus est.

3. Pereat dies in quâ natus sum, et nox in quâ dictum est : Conceptus est homo.

4. Dies illa vertatur in tenebras ; non requirat eum Deus desuper, et non illustretur lumine.

5. Obscurent eum tenebræ, et umbra mortis ; occupet eum caligo, et involvatur amaritudine.

6. Noctem illam tenebrosus turbo possideat, non computetur in diebus anni, nec numeretur in mensibus.

7. Sit nox illa solitaria, nec lauze dignâ.

8. Maledicant ei qui maledicunt diei, qui parati sunt suscitare Leviathan.

9. Obtenebrentur stellæ caligine ejus : expectet lucem et non videat, nec ortum surgentis auroræ.

10. Quia non conclusit ostia ventris, qui portavit me, nec abstulit mala ab oculis meis.

11. Quare non in vulva mortuus sum, egressus ex utero non statim perii ?

12. Quare exceptus genibus ? cur lactutus uberibus ?

13. Nunc enim dormiens silerem, et somno meo requiescerem,

14. Cum regibus et consulibus terræ, qui ædificant sibi solitudines.

15. Aut cum principibus, qui possident aurum, et replent domos suas argento ;

16. Aut sicut abortivum absconditum non subsisterem, vel qui concepti non viderunt lucem.

17. Ibi impii cessaverunt a tumultu, et ibi requieverunt fessi robore.

18. Et quondam vincti pariter sine molestiâ, non audierunt vocem exactoris.

19. Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a domino suo.

20. Quare misero data est lux, et vita his qui in amaritudine animæ sunt ?

21. Qui exspectant mortem, et non venit, quasi effodientes thesaurum ;

22. Gaudentque vehementer cum invenerint sepulchrum ?

23. Viro cujus abscondita est via, et circumdedit eum Deus tenebris ?

24. Antequam comedam suspiro, et tanquam inundantes aquæ, sic rugitus meus.

25. Quia timor, quem timebam, evenit mihi, et quod verebar accidit.

26. Nonne dissimulavi ? nonne silui ? nonne quievi ? et venit super me indignatio.

(Job, ch. III, v. 1-26.)

Job ouvrit la bouche, maudit la vie et s'écria :

Que maudit soit le jour où je suis né, et la nuit où il a été dit : un homme a été conçu.

Que ce jour soit changé en ténèbres ! Que Dieu ne le regarde plus, et que la lumière l'abandonne !

Que les ténèbres l'obscurcissent ! Ombre de la mort, couvre-le ! Que l'obscurité l'occupe, et que l'amertume l'enveloppe !

Et la nuit de ma conception, que le tourbillon, des ténèbres la dévore ! qu'elle ne compte pas parmi les heures que le soleil mesure ! qu'elle soit rayée du cours du temps !

Qu'elle s'en aille solitaire et qu'elle s'en aille maudit.

Qu'elle soit maudite par ceux qui maudissent le jour, par ceux-ci qui se préparent à réveiller Léviatham.

Que les étoiles soient obscurcies par son ombre ! qu'elle attende le jour et ne le voie pas ! Que l'aurore trompe son attente !

Qu'elle soit maudite parce qu'elle n'a pas fermé les entrailles qui m'ont porté, parce qu'elle n'a pas fermé mes yeux aux douleurs !

Pourquoi ne suis-je pas mort en sortant du ventre de ma mère, à l'instant même, avant d'avoir quitté le canal par où je sortais !

Pourquoi ai-je trouvé des genoux pour me recevoir ? des mamelles pour me nourrir ?

Car j'aurais maintenant le silence et le sommeil.

Et je me tairais et je dormirais avec les rois et les grands de la terre, qui ont bâti d'avance des monuments pour leur sommeil !

Avec les princes, possesseurs de l'or, qui remplissent de richesses leur palais,

Et aussi avec l'avorton qui n'a pas vu le jour, avec tous ceux qui sont morts entre la conception et la naissance !

C'est là que l'impie cesse son tumulte. Il s'arrête fatigué de son effort.

Les enchaînés ne subirent plus de torture, ils n'entendent plus la voix du créancier.

Là dorment les petits et les grands, et l'esclave n'a plus de maître.

Pourquoi la vie au misérable, pourquoi la vie avec l'amertume ?

Pourquoi ne pas dispenser de la vie ceux qui doivent un jour attendre la mort, l'attendre, sans qu'elle vienne, avec l'ardeur d'un avare qui cherche un trésor, et se réjouir quand ils ont trouvé la place du cercueil ?

Pourquoi marcher quand la voie est entourée de ténèbres ? quand Dieu nous a fait un manteau d'ombre ?

Quand il faut manger, je soupire d'avance. Mes rugissements sont semblables aux torrents qui ont brisé leurs digues.

L'objet de ma terreur est venu à moi. J'ai vu de mes yeux ce que je tremblais de voir. Cependant j'avais été prudent. J'avais gardé le silence. Je m'étais caché. Pourquoi donc la fureur est-elle tombée sur moi?

(Job, ch. III, v. 1-26.)

Job représente Jésus-Christ, Job représente aussi l'Église et particulièrement l'Église des derniers temps. Peut-être Job représente-t-il aussi le peuple juif.

Et en même temps que la race d'Isaac, ne représenterait-il pas la race d'Ismaël, le fils d'Agar, solitaire, libre et redoutable, l'homme du désert, celui qui lève sa main contre tous et qui voit la main de tous levée contre lui.

Job pourrait bien être quelque chose comme le patriarche des Arabes. Arabe veut dire : homme du soir.

Mahomet est probablement la corruption absolue de l'Arabie. Un reste oriental de magnificence, visible encore dans Abd-el-Kader, plane sur la race iduméenne. Mahomet a parodié la jouissance et la puissance, qui constituent probablement le type arabe. La question d'Orient est peut-être la secousse produite par les mouvements du géant couché sous terre, et la solution serait la délivrance de Job.

Les paroles de Job contiennent un mystère profond, et ses amis sont pris au piège.

Les paroles de Job contiennent une adoration désolée qui prend une forme étrange et qui adopte par moment la ressemblance du blasphème.

L'esprit de Job, c'est la louange, et cette louange, contrariée, dans le sens étymologique et terrible de ce mot, se renverse sur elle-même, comme une pyramide qui tiendrait sur la pointe.

Moïse avait un voile sur la tête, en parlant aux hommes, un voile de gloire. Après ce qu'il avait vu, il ne pouvait être vu des hommes à découvert.

C'est lui probablement qui a écrit l'histoire de Job.

Est-ce que ce Job, dont il a écrit l'histoire, aurait eu, lui aussi, un voile sur la tête ?

Est-ce qu'il serait lui-même un voile ?

Avant ses malheurs, il ne parle pas.

Pendant ses malheurs il parle, et ses paroles montrent son âme renversée, montrent, dans un sens précis et rigoureux, son âme à l'envers, montrent l'envers de son âme, et on croit qu'il blasphème, parce que son adoration parle en langue étrangère. Étrangère en latin veut dire ennemi : *hostis*. Son adoration, écrasée d'ennemis, parle leur langue, une langue ennemie.

Après ses malheurs, il rentre dans le silence. Moïse ne dit pas comment il s'est exprimé plus tard. Il regrette d'avoir parlé. Mais on ne nous dit pas comment il parle après son regret. L'éclatante justification qu'il reçoit du Dieu accusé par

lui semble une consécration divine du mystère dont il est la figure.

Dieu dit à ses défenseurs : vous n'avez pas parlé droitement, comme Job.

Or ce Job, offert par lui en modèle, ce Job est son accusateur.

Ce Job qui a proclamé son innocence, sa propre innocence, à lui Job, contre les hommes et contre les choses, qui a rendu témoignage à la vérité de son innocence, malgré ses amis, malgré ses malheurs, malgré les apparences de toute nature, malgré les probabilités de la terre, malgré les efforts de l'Enfer ; ce Job qui a paru orgueilleux, parce qu'il était sincère, qui a eu l'air de blasphémer parce qu'il représentait l'adoration paralysée ; ce Job est glorifié par les lèvres de Dieu, et Dieu, chose peut-être unique dans l'Écriture, vient lui demander ses prières. Dieu lui dit : prie-moi, prie-moi pour mes défenseurs qui ont pris contre toi ma défense. Et les prières de celui qui a maudit sa naissance obtiennent la grâce des défenseurs de Dieu.

Qu'aurait dit Job s'il avait parlé plus tard ? Qui sait s'il ne serait pas un monstre, dans l'ordre du sublime ?

Vous êtes-vous quelquefois représenté cette scène magnifique qui se passa entre Moïse et Dieu sur le Sinaï.

Montrez-moi votre gloire, dit Moïse. L'aigle est avide de voir : c'est sa nature.

Tu ne pourras voir ma face, répond Jéhovah, car l'homme ne peut me voir et vivre.

Mais il ajoute : voici un lieu près de moi, tu te tiendras sur la pierre.

Et lorsque passera ma gloire, je te placerai à l'ouverture de la pierre, et je te couvrirai de ma droite, jusqu'au moment qui suivra mon passage.

J'ôterai alors ma main, et tu me verras par derrière. Mais, ma face, tu ne la verras. (*Exode,* XXXIII.)

On dirait que Job dit aux hommes quelque chose de semblable, ou plutôt c'est l'adoration qui parle ainsi du fond de son cœur. Sur les lèvres de Job, l'adoration est voilée ; sa face est couverte d'un voile ; elle ne se montre que par derrière. Peut-être que les hommes n'étaient pas capables de la voir en face. Elle prend un langage détourné. Elle dit aux créatures : j'ôterai ma main ; tu me verras par derrière ; mais, ma face, tu ne la verras pas.

Ainsi, du fond du cœur de Job, parle aux hommes l'Adoration. Mais les hommes, qui ne sont pas capables de la voir face à face, ne sont pas capables non plus de la comprendre ; voilà cependant, que de temps en temps, des lèvres de Job, fermées par la douleur, s'échappe, comme malgré lui, un mot arraché aux horreurs de sa situation par l'énergie de sa nature.

Tout à coup, au fort de la plainte, et parmi les aridités de la parole de ses amis, Job, surpris peut-être lui-même par les souvenirs de l'adoration future qui bouillonnent en lui, Job balbutie quelques-unes des paroles que plus tard il chan-

tera. Ce sont comme des éclairs qui déchirent la nuit et qui éclairent l'horizon. On dirait qu'il oublie un instant son accident, qui est son malheur, pour se souvenir de son type, qui est la louange, et du fond de la nuit où il tâtonne, il laisse rayonner, presque malgré lui, des lueurs fulgurantes.

Voilà que gémissent sous les eaux les géants et ceux qui habitent avec eux ; l'Enfer est nu devant lui (Dieu) et l'abîme est sans voile.

C'est lui qui suspend l'aquilon sur le vide, et qui étend la Terre sur le néant.

C'est lui qui lie les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne tombent pas toutes ensemble.

C'est lui qui tient cachée la face de son trône, et qui étend sur lui son image.

Il a posé des limites autour des eaux pour les retenir jusqu'à la fin de la lumière et jusqu'à la fin des ténèbres. Les colonnes des cieux frémissent, et elles tremblent, s'il regarde.

Par sa puissance, soudain les mers se sont rassemblées, et sa prudence a frappé le superbe.

Son esprit a orné les cieux et sa main a fabriqué les nœuds de la couleuvre.

Voilà quelques-unes de ces voies indiquées ; mais si nous pouvons à peine entendre une petite goutte de ses paroles, qui pourra regarder en face la grandeur de son tonnerre ?

S'il vient à moi, je ne le verrai pas, et s'il s'éloigne, je ne le comprendrai pas non plus.

Job a conscience du mystère qu'il est. Il sent

en lui la vérité vivante de cette parole de la sagesse : Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

L'approche de Dieu, son éloignement lui apparaissent comme des énigmes dont l'homme n'a pas le mot, et sa lumière, à force d'être profonde, ressemble à de l'obscurité.

Et comme du fond de sa lumière sort l'obscurité, ainsi du fond de son obscurité sort sa lumière.

Comme une chaudière qui fait explosion, tout à coup l'enthousiasme de Job fait éclater l'enveloppe de sa douleur. Comme Samson, Job emporte sur la montagne les portes de sa prison, et de là-haut il regarde, le ciel et la terre et l'enfer sont devant lui. Et tout à coup, parlant de Dieu, il s'écrie :

C'est lui qui verse le mépris sur les puissants et qui relève les opprimés : c'est lui qui révèle les secrets des ténèbres, et qui produit à la lumière les ombres de la mort.

Il multiplie les nations et les perd : il rétablit celles qu'ils a renversées.

Et un instant après, il nous montre les maîtres de la terre livrés à leurs égarements, marchant où il n'y a pas de route, et tâtonnant comme des hommes ivres.

N'est-il pas fort remarquable de voir Job sur son fumier parler comme la vierge Marie, au moment où elle annonce à Élisabeth que toutes les nations la proclameront bienheureuse :

Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes.

Il a déposé les puissants de leur siège, et il a exalté les humbles.

Il a comblé de biens les affamés, et les riches, il les a renvoyés vides.

Et ici apparaît un des caractères les plus frappants des cantiques de l'Écriture. D'un bout à l'autre de l'Écriture, écoutez tous ceux qui chantent. Que chantent-ils ?

Ils chantent les changements subits qui sont le triomphe de la droite de Dieu. Toujours, toujours, c'est la femme stérile qui enfante. Toujours, toujours, c'est le puissant qui est renversé. C'est le pauvre qui est exalté ; c'est le perdu qui est sauvé ; c'est le sauvé qui est perdu ; c'est l'aveugle qui voit, c'est le clairvoyant qui ne voit pas ; c'est la main d'une femme et non pas la main des géants qui tranche la tête d'Holopherne. Toujours et partout, c'est la faiblesse de l'instrument qui fait et qui chante la gloire extérieure de Dieu. Job, quand il nous parle, n'a pas encore subi l'action victorieuse de ce changement à vue : cependant il la célèbre d'avance, et montant d'avance sur la montagne de sa délivrance, il rejoint, sur les hauteurs de la louange, le magnificat de la vierge Marie et son calme triomphant.

Job, à l'étroit dans sa misère, s'échappe par moments loin d'elle : il s'envole loin de lui-

même, et d'un coup d'aile il fait le tour du ciel. Il se promène du côté d'Arcturus et d'Orion, puis retombe sur lui-même et recommence à se regarder.

Job dit le pour et le contre. Il se justifie et s'indigne contre les malheurs qui le frappent. Puis, tout à coup, comme s'il était emporté loin d'eux par l'enthousiasme de l'adoration, on dirait qu'il s'absente un instant de sa douleur, pour sentir de nouveau, dans les splendeurs de la foudre et de l'azur, la majesté brûlante et dévorante de l'adoration ; ce sont des nuages qui s'ouvrent et se ferment, ouverts par le tonnerre, et par la nuit. Nous assistons, de loin, à travers le voile des paroles, aux combats de la foudre et de l'obscurité. Ce cœur de sang verse du feu ; les larmes, le sang et le feu se confondent en tombant de lui comme se confondent sur ses lèvres désolées et ravies les apparences du blasphème et les réalités de l'adoration.

Épouvantable drame tombé sur la terre comme une énigme dont Dieu seul a le mot ! Drame mystérieux dont Dieu se réserve le dénouement !

On dirait que le livre de Job est jeté à travers l'Écriture, comme le zigzag de la foudre à travers le ciel visible, suspendu au-dessus de nos têtes.

Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.

(Ps. XVII, v. 4.)

Les douleurs de la mort m'ont environné, et les torrents de l'iniquité ont jeté le trouble en moi.

Il y a un âge où les choses n'apparaissent pas ; elles sont voilées par les mots.

Il y un âge où elles apparaissent : elles sont dévoilées par les silences.

L'Écriture apparaît d'autant plus réelle, plus profonde, plus intime, que la vie nous dit plus de choses, plus de choses évidentes et plus de choses mystérieuses.

Les secrets de la vie, à mesure qu'ils se découvrent, jettent sur l'Écriture des lueurs qui la font resplendir.

Il y a un âge où ce mot : *les torrents de l'iniquité* n'est pas senti. Il y a un autre âge où il est senti.

Les torrents !

Il y a dans l'injustice des violences, des fureurs, des excès, des invraisemblances qui ne se révèlent que petit à petit, à mesure que la vie a parlé. L'injustice a une amertume particulière, une saveur singulièrement âcre et corrosive qui produit sur l'âme des effets particuliers et particulièrement funèbres. La première fois que l'enfant

éprouve une injustice, la première fois qu'il la commet, ou qu'il la subit, la première fois qu'il en sent le goût, il vieillit de plusieurs années. L'injustice et la jeunesse sont deux choses merveilleusement contradictoires, et la première fois que l'injustice souille la jeunesse, elle commet un attentat particulier, et quelquefois elle tue pour toujours la chose qu'elle attaque. Quelquefois le mal ne se guérit jamais, et la plaie ouverte ne se ferme plus. L'injustice est une flétrissure qui diminue les puissances de l'âme, et qui les brûle à des profondeurs inconnues. L'injustice a, entre les crimes, je ne sais quoi de particulier, qui a fait de son nom le synonyme du mot : Péché.

Toute iniquité est péché, dit saint Jean (1). Devant certaines injustices, la parole se récuse et l'âme se réfugie, incapable d'expression, dans un silence indigné. L'injustice donne à l'âme une commotion particulière. Elle l'attaque dans son centre, et le silence où l'âme se réfugie est un silence inconnu avant l'expérience de l'injustice. C'est un silence nouveau qui naît d'une expérience faite, et d'où l'âme ne sort pas telle qu'elle y était entrée. Elle en sort meilleure ou plus mauvaise. Elle a traversé le trouble. Mais il arrive un moment où l'injustice, qui est tombée d'abord par gouttes, tombe par torrents. C'est alors qu'il se passe dans l'homme des choses inexprimables. L'abîme appelle l'abîme. Quel abîme appelle-t-il?

(1) *Epître*, chap. III, v. 17

L'homme a le choix. L'iniquité peut, s'il le veut, appeler une autre iniquité. Et, s'il le veut, elle peut appeler la justice ; l'homme qui a subi l'iniquité peut vouloir, à son tour, la faire subir, et alors l'abîme appelle l'abîme. Ou bien l'homme, qui a subi l'Iniquité, peut exciter en lui par le souvenir de l'Iniquité subie, la faim et la soif de la Justice ; de cette manière encore l'abîme appelle l'abîme.

Et même le mot iniquité est pris à chaque instant pour synonyme de péché. Ainsi le mot justice est pris pour signifier tout bien.

Et saint Joseph, l'homme du mystère, le saint du silence, celui sur qui le voile est jeté, saint Joseph, que nous dit-on de lui ?

On nous dit qu'il était juste : *cum esset justus* (1).

On dirait que l'amour de Dieu pour la justice s'exprime par cette synonymie de la justice et du bien ; par cette synonymie de l'inquité et du mal. Les torrents de l'injustice ! Il y a dans le crime d'être injuste un attentat spécial qui soulève l'âme humaine d'un soulèvement particulier, comme si elle était attaquée dans son centre, méprisée dans son trésor, et violée dans sa substance. Qui pourra dire jusqu'où va l'attentat de l'injustice ? Il faudrait avoir pris la mesure de l'incommensurable ! Est-ce que Dieu ne s'appelle par le Dieu juste ?

L'injustice déprime l'âme ; elle porte atteinte à la jeunesse. Elle étonne la candeur Commise,

(1) Math., chap. I, v. 19.

elle flétrit. Supportée, souvent elle flétrit encore. L'innocent qui supporte l'injustice, perd quelquefois par elle quelque chose de son innocence. Il ne jette plus autour de lui le même regard. Ayant subi l'injustice, il perd très souvent quelque chose de sa candeur. L'attentat qui vient d'une autre cause ne produit pas exactement les mêmes ravages. L'injustice est horrible même pour ses victimes, horrible pour son voisinage, horrible pour l'air qu'on respire dans les environs. Les torrents pestilentiels empoisonnent les sources de la vie.

Et voici quelque chose de bien extraordinaire.

Celui qui subit cet attentat le sent d'un sentiment unique, spécial, destructeur, dévorateur, qui va quelquefois jusqu'à faire le vide dans son âme. Et il n'est plus l'homme qu'il était parce qu'il a subi l'injustice. L'homme croit à la justice, et quand il subit l'injustice, quelque chose d'inénarrable est violé en lui, quelque chose qui n'a pas de nom, et le cri qu'il pousse ne peut pas se traduire dans les langues humaines ; car ce n'est pas seulement la pensée qui crie, c'est le cœur. C'est le cœur, dans le sens terrible de ce mot terrible. Ce cri est un hurlement qui perce les nuages, et qui rugit vers Celui qui est au delà des nuages.

Pendant qu'il en est ainsi, quant à la victime de l'injustice, très souvent celui qui l'a commise sent à peine ce qu'il a fait. L'injustice est peut-

être un des crimes dont l'auteur peut le plus facilement tromper les autres et lui-même.

Pendant que le sang d'Abel crie du fond de la terre vers le Seigneur, Caïn n'écoute pas toujours.

9. Afflictus sum et humiliatus sum nimis. Rugiebam a gemitu cordis mei.

10. Domine, ante te omne desiderium meum ; et gemitus meus a te non est absconditus.

(Ps. XXXVII, v. 9, 10.)

J'ai été affligé et humilié à l'excès ; je rugissais du gémissement de mon cœur.

Seigneur, mon désir est devant vous tout entier, et mon gémissement n'est pas caché à vos regards.

Le psalmiste se tourne vers le passé, et appelle ses prières d'autrefois au secours de sa prière d'aujourd'hui. Il prie par sa prière. Il invoque les cris qu'il a poussés au secours des cris qu'il pousse. Quels cris ! Il les appelle à la fois gémissements et rugissements. Ce sont des fils de son cœur, de son cœur, lieu de son désir. Il donne au cri qu'il pousse un point d'appui dans le passé, pour le lancer plus haut et plus profond dans l'avenir. Il entasse par le souvenir les choses d'autrefois ; il appelle une à une les prières passées, comme un avare qui compte ses trésors. Et les rugissements auxquels il va mettre le feu viennent comme des forêts qui vont servir de bûcher s'entasser devant lui, et il monte sur cette montagne, pour crier de plus près vers le ciel, armé de tous les abîmes qui ont répondu à sa voix : *afflictus sum et humiliatus sum nimis*. J'ai été trop loin dans la douleur et dans l'humiliation. Il se reproche ces excès. On dirait que les gémissements, et les rugissements qu'il a tirés les uns après les autres du fond de ses blessures se présentent tous

à la fois devant ses yeux éblouis de ténèbres, et se présentent avec la même violence que s'ils se présentaient pour la première fois. Ils se sont condensés en un afin de multiplier la force de chacun par la force de tous; et lui, comme le guerrier qui sent le moment venu de la bataille décisive, se revêt d'une armure de fer et d'airain. Car elle est faite avec la substance de sa faiblesse et de sa misère contemplée, sentie, avouée par lui-même; armé de ses défaillances, il appelle à lui la force. Il puise dans son arsenal des boucliers et des glaives. Il fait sonner son armure, pour s'assurer du poids et de la qualité des armes. Il monte alors sur la montagne de son Esprit, celle qui a enfanté les rugissements, et pousse le cri suprême, le cri fait de tous les cris.

Job avait déjà dit devant lui : « *Terra, sanguinem meum ne operias, et latendi locum ne inveniat in te clamor meus.* »

Terre, ne couvre pas mon sang, et que mon cri ne trouve pas en toi une retraite pour se cacher.

Il veut traîner tout cela au grand jour. Sang et cri, il est temps que le Seigneur voie ce qui a été versé.

Le sang crie; le cri saigne; il faut arracher tout cela aux cavernes de la terre, aux cavernes de l'oubli. Que les trous de rocher les rendent, si ce sont eux qui cachent l'écho de mes cris, et que la terre s'ouvre, si c'est elle qui a bu mon sang. Tous les éléments cachent au fond d'eux-mêmes les traces de mes fureurs et celles de mes

blessures, comme s'ils avaient peur de dire ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Ils voudraient rapetisser à leur taille mes angoisses surhumaines, pour n'être pas épouvantés de leur souvenir monstrueux. Mais voici l'heure de rendre leurs trésors cachés. Que mes gouttes de sang et que mes cris de douleur apparaissent au grand complet.

Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus.

Seigneur, tout mon désir est devant vous, et mon gémissement ne vous est pas caché.

Le Prophète-Roi célèbre ici la mort de sa parole il n'essaye pas de raconter. Il montre.

Voilà. Regardez! Mon désir ! Cela se dit en un mot, et ce mot est vite prononcé. Mais qu'est-ce que ce mot représente? Parole et silence, qu'êtes-vous devant lui ? Le désir ? Mon désir ! entassement d'abîmes et de montagnes ! abîmes sous abîmes ! montagnes sur montagnes ! accumulation gigantesque, démesurée des gouffres creusés par le désir, des hauteurs grandies par lui ! multitude inouïe de paroles, de silences, de supplications, de gémissements, de rugissements, et d'obsécrations, où la mémoire se perd dans le temps et dans l'espace ! Unité effroyable et victorieuse où l'esprit contemple tous les désirs condensés en un désir ! triomphe de la multitude sur elle-même

et de l'unité sur elle-même ! Je cherche la parole ; elle est morte. Je cherche le silence ; il est mort, et le désir, le bras étendu, montre le champ de bataille, où plus rien ne respire. Il contemple ses victimes ; il les montre ; il les expose ; il les étale, nues et glacées, devant le regard qui voit tout. Il perd de vue chacune d'elles ; il ne les distingue plus. La parole a revêtu l'armure du silence, le silence l'armure de la parole ; les abîmes ont pris la robe des montagnes ; les montagnes, la robe des abîmes ; la neige ne se distingue plus du feu, ni le feu de la neige. On dirait que des ennemis mortels, endormis les uns près des autres, et subitement réveillés par l'éclat du tonnerre, saisissent l'habit ou le linceul de leur voisin, le prenant pour leur robe. Ce sont les constructeurs de la tour de Babel, et c'est une armée rangée en bataille, dans l'ordre le plus parfait. C'est la victoire du cri sur lui-même, et il meurt de ses excès.

Seigneur mon désir est devant vous.

C'est le Champ de Mars, vu par Ézéchiel. Pensez-vous, ô prophète, que tous ces ossements vivent ? Seigneur, vous le savez.

Vous le savez ; la vie de mes cris, c'est leur *Amen*. Que leur *Amen* tombe sur eux, et en moins de temps qu'il n'en faut ouvrir ou fermer les yeux, nous verrons, vous et moi, ressusciter ces morts ! O esprit inconnu, arrive des quatre vents du ciel, et souffle sur ces ossements, et ils revivront. Les nerfs rejoindront les nerfs, les os s'emboîteront dans les os. Ce sera la fête des os, quand la force

tombera sur mes cris, ce sera la fête des nerfs quand le tressaillement de leur *Amen* et le bondissement de leur *Alleluia* diront au ciel et à la terre, consternés de leur petitesse : vous n'aviez pas vu, vous n'aviez pas entendu, et vous n'aviez pas deviné ?

Cœli enarrant glorium Dei.

(Ps. XVIII, v. 2.)

Les cieux racontent la gloire de Dieu.

Stellas quæ tu fundasti.

(Ps. VIII, v. 4.)

Les étoiles que vous avez créées.

Quoniam omnes dii gentium dœmonia ; Dominus autem cœlos fecit.

(Ps. XCV, v. 5.)

Tous les dieux des nations sont des démons ; mais le Seigneur est le créateur des cieux.

D'un bout à l'autre de l'Écriture, d'un bout à l'autre du monde, du commencement à la fin, les hommes ont levé les yeux vers le ciel, quand ils ont voulu célébrer quelque chose à la gloire de Dieu.

L'espace, quoique dans une langue incomplète et tronquée, nous balbutie quelques mots de l'immensité divine, et les poëtes ont écouté ces balbutiements pour les répéter aux hommes. Il semble que le Dieu jaloux soit jaloux particulièrement des cieux, des cieux créés par lui ; à cause de leur grandeur, ils parlent de lui, et le Seigneur accepte leur hommage muet que l'homme est chargé de comprendre et de traduire.

Les dieux des nations sont des idoles, mais le Seigneur est le créateur des cieux.

Vous le voyez bien, Dieu revendique son œuvre. Il revendique les étoiles.

Or quels noms les hommes ont-ils donné à ces étoiles ? Quels noms portent, après dix-huit cents ans de christianisme, ces étoiles que David revendiquait, si longtemps avant Jésus-Christ,

revendiquait pour le Dieu qui les a tirées du néant?

Elles portent précisément les noms de ces idoles que le même David déclare être les démons. Elles s'appellent..... Souvenez-vous du vieil Olympe. Je ne veux pas même les écrire ici, ces noms ridicules et détestés. Je ne leur permets pas de toucher ces pages. Vous les connaissez tous; vous savez comment on appelle en français les astres.

Un enfant intelligent, qui apprendrait les noms dont les modernes ont peuplé les cieux, n'en conclurait-il pas que ce sont là des dieux qu'on adore sur cette terre ?

Donner un nom, c'est faire un acte. Donner à une créature quelconque le nom d'une autre créature, c'est faire à celle-ci un honneur considérable. C'est, jusqu'à un certain point, faire à celle-ci l'hommage de celle-là. Où est l'homme qui, ayant un ennemi, donnerait à une chose qu'il aime, à une chose belle et admirée de lui le nom de son ennemi? Où est l'homme qui, voyant éclater quelque part quelque lueur de magnificence, donnerait à la créature revêtue de cet éclat, le nom de son ennemi, surtout si cet ennemi était extraordinaire de laideur et de méchanceté?

Or nous avons des ennemis d'une laideur et d'une méchanceté que je n'esseyerai pas de décrire ici. Leur séjour, c'est l'enfer, et leur vue est pour les damnés un des supplices de l'enfer.

Leur laideur n'a pas de nom, et ils nous veulent un mal éternel. Or quels noms ont donné les hommes aux astres du ciel, à ces astres dont la splendeur excite l'âme aux heures d'adoration ?

Les hommes ont donné aux astres les noms des idoles, les noms de ces idoles qui sont les ennemis hideux et ténébreux du ciel et de la terre.

Respice in me, et miserere mei, quia unicus et pauper sum ego.

(Ps. XXIV, v. 16.)

Jetez les yeux sur moi, et ayez pitié de moi, parce que je suis unique et pauvre.

Unique et pauvre !

Il y a des moments où l'homme s'aperçoit pour la première fois de sa misère. Je devrais dire, ce semble, il y a un moment, puisque j'ajoute : pour la première fois ! Et cependant non ! Il y a des moments, il y a plusieurs moments où il s'aperçoit pour la première fois.

Il s'en est aperçu il y a quelque temps, il s'en est aperçu il y a quelques jours ; il s'en aperçoit aujourd'hui, et c'est encore pour la première fois. Tel est l'abîme de sa misère qu'il peut s'en apercevoir plusieurs fois pour la première fois. Le regard d'il y a dix ans n'a pas compté près du regard de l'an dernier, et le regard de l'an dernier n'était rien près du regard de cette année, et le regard de cette année n'était rien près du regard d'aujourd'hui.

Mon regard porte le Nom d'aujourd'hui : je pourrais lui appliquer ce mot profond : *Hodie cognominatur* [1].

1. Saint Paul: *Ad habreos,* cap. III, v. 13.

Tel est l'abîme de la misère humaine qu'il offre toujours prise à un premier regard. Toujours inexploré, il attend de minute en minute une investigation nouvelle à laquelle jamais ne fera défaut la profondeur.

Quand l'homme se présente devant Dieu, armé de sa pauvreté, je ne sais pas quand il pourrait dire : j'ai tout montré.

Mais il peut dire : Regardez ! Regardez ce que je montre. Regardez ce que je ne montre pas, ce que je ne sais pas montrer. Vous devant qui l'Enfer est nu, suivant la parole de Job, regardez ma misère, telle que je la connais, regardez-la aussi telle que je l'ignore.

Il y a certes entre ces deux mots : *Ego sum*, et *sum ego* une différence incommensurable. *Ego sum* finit par : *sum*, je suis. L'Etre finit la phrase, l'esprit s'arrête sur l'être. C'est l'être qui couronne, qui détermine, qui soutient, qui consomme. C'est l'être qui retentit le dernier dans l'oreille et dans l'intelligence. C'est l'être qui a le dernier mot.

A la plus forte raison, si le mot *sum* allait se répéter et appuyer sur lui-même dans une affirmation superbe et victorieuse, *Ego sum qui sum*, ici l'être s'étale, s'affirme, se dit lui-même et dit son nom. Et il semble que le premier mot de la phrase, *ego* soit une concession faite à la langue humaine, concession qui, au lieu d'affaiblir l'affirmation suivante, la fait resplendir par la vertu du contraste. *Ego* met *sum* en lumière, et les deux

sum qui se suivent sans se répéter augmentent leur propre force par le voisinage de l'*Ego* qui les précède. Cet *Ego* semble emprunter à eux quelque chose de leur substance.

Il est touché et chargé par leur voisinage. L'impression de la phrase est essentiellement substantielle, et rien de faible ne se fait sentir, tout est force, plénitude et surabondance.

Quelle différence dans cette phrase : *unicus et pauper sum ego*. Le *Ego* qui termine indique la misère, et le *sum* qui précède n'a rien de fort ni d'exalté. C'est le dernier mot qui laisse sa marque dans l'esprit.

L'homme, dit Aristote, est un animal raisonnable. L'esprit se repose sur le mot : raisonnable, et la raison apparaît comme l'apanage de l'homme. Si Aristote avait dit : l'homme est une raison animale ou animalisée, la phrase eût été odieuse, parce que l'esprit se fût arrêté dans l'affirmation de l'animal.

Ainsi *Ego sum* arrête l'esprit dans l'affirmation de la force.

Sum Ego arrête l'esprit dans l'affirmation de la faiblesse. Il y a bien une substance. L'être humain n'est pas nié. Il est gardé ; il est affirmé ; ses droits sont indiqués et présents : car toute vérité est dans l'Ecriture, mais la faiblesse, représentée par le mot *Ego*, devient, en finissant la phrase, la note qui reste dans l'esprit.

Le mot *moi Ego* plonge, quand on y réfléchit,

dans de singulières pensées. Il est le mot de l'orgueil.

Moi.

Moi, dis-je, et c'est assez.

Le *moi* signifie l'orgueil.

Et cependant !

Quel est le sens du mot *Ego*, moi ?

Ego est un mot latin, contracté suivant les lois de la langue grecque.

Ego, Egeo.

Ego, indicatif présent du verbe *egere.*

Avoir besoin.

Ego est la contraction de : *Egeo*, comme φέλω en grec est la contraction de φιλεω.

Ego signifie : *ego*, j'ai besoin ;

Celui qui dit : *moi*, dit malgré lui, j'ai besoin.

Plus haut que les tours de Notre-Dame, notre langue, la langue humaine, quand elle dit : *Moi, Ego* ;

La langue humaine porte jusqu'au ciel le *magnifique témoignage de Notre Néant.*

Quand le Grand Prêtre entrait dans le Saint des Saints, une fois par an, il prononçait le Nom de Jéhovah, le Nom terrible, le Nom de Celui qui est Celui qui Est, et qui n'a besoin de personne.

Les hommes naissent, vivent et meurent sans prononcer une seule fois leur nom terrible. Je suis celui qui a besoin.

Le nom de leur misère, les hommes l'ignorent étrangement.

Oubliant le sens des mots, l'homme se drape dans son *moi*.

Il oublie que pour lui le mot *Je* veut dire : j'ai besoin.

Il ne peut pas dire son Nom, sans demander l'aumône.

Et que dit le Verbe incarné, dans le jugement solennel :

J'ai eu faim, j'ai eu soif.

Dans la plénitude de sa gloire, il parle de misère.

L'homme au contraire, dans sa misère extrême, et surchargeant d'orgueil le reste de ses misères, l'homme se drape dans son *moi*, dans son *Ego*, comme s'il n'avait besoin de rien. Il oublie, il retourne le sens du mot, qu'il prononce.

Comme, après un tremblement de terre, les choses de la nature ont perdu la place qui leur appartient, ainsi de la langue humaine, après l'écroulement de la réalité, écroulement qu'elle constate sans le connaître.

Quand l'homme dit *moi*, il se redresse. Il se rengorge. A le voir, on dirait qu'il est le principe de l'être. Il se drape dans son *moi*, comme dans un manteau.

On dirait que ce mot-là, *Ego*, signifie la propriété de la gloire.

Quelqu'un qui ne saurait pas de quoi il s'agit pourrait s'y tromper.

Cependant *Ego*, moi, signifie : J'ai besoin.

Respice in me, et miserere mei, qui unicus et pauper sum Ego.

Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos.

Altaria tua, Domine virtutum: Rex meus et Deus meus.

(Ps. LXXXIII, v. 4.)

Car le moineau se trouve une demeure et la tourterelle un nid pour y poser ses petits.

Vos autels, Dieu des miracles, mon Roi et mon Dieu!

Toute créature vient au monde avec un besoin qui est sa prière et qui veut être satisfait. Toute bouche qui s'ouvre rencontre sous le ciel l'aliment qui lui convient. Les petits oiseaux n'attendent ni leur nourriture, ni leur abri ; les petits poussins ont les deux ailes de leur mère qui se fait grosse et large pour leur donner l'abri et la chaleur. Elle étend ses ailes et dilate sa petite corpulence jusqu'à perdre sa forme de poule, pour prendre celle d'une demeure, d'un couvert, d'un abri et d'un abri où il fait chaud.

Cet abri emplumé sent la tendresse et sent la force. Celui qui l'a préparé peut préparer tout ce qu'il veut. Les plus petits et les plus grands animaux ont leur refuge, leur repaire, leur tanière, leur nourriture et leur repos.

On n'en voit aucun qui ne sache où dormir. Le sommeil est l'acte de la confiance et la base de la vie, et tous les vivants, grands et petits, ont leur sommeil assuré, et sur cette assurance, ils osent vivre.

Mais moi ! moi, l'homme racheté, moi qui

suis, dit l'Évangile, bien plus qu'un moineau, moi qui suis plus précieux que le lis des champs, lequel cependant a un magnifique vêtement, sans l'avoir demandé ; moi qui suis le prix du sang et la parole de la louange universelle, moi en qui les levers et les couchers de soleil, armés de leurs douceurs et de leurs fulgurations ont eu confiance ; moi à qui ils ont remis le soin de célébrer leurs splendeurs, moi qui ai besoin, moi qui suis pauvre, et qui sens ma pauvreté, moi qui m'appelle *Ego* (*Ego*, j'ai besoin), moi, moi, ce serait moi qui n'aurais pas de refuge !

Vos autels, Dieu des miracles ! C'est là que mon repos m'attend. Si vous avez tout donné à ceux qui ne vous demandent rien, et qui n'auraient pas senti l'horreur d'un refus, que donnerez-vous à celui qui demande tout et qui, dans l'excès de sa misère, ne peut pas se passer de recevoir ? Vos autels ! Cette créature si petite, si faible, si nécessiteuse, si misérable, est cependant si grande que, pour être enveloppée, protégée, réjouie, réchauffée, garantie, abritée comme les petits poulets sous l'aile de leur mère, il lui faut vos autels, vos autels, Dieu des miracles ! vos autels, Dieu tout-puissant, vos autels gardent son pain ! Vos autels gardent son vin ! Vos autels gardent son repos ! Son repos est dans vos tabernacles ; sans lui et sans vous, elle ne peut pas vivre ! Vos ailes seules sont assez grandes pour lui donner un refuge, et le refuge est si doux qu'on ne peut pas vivre sans lui ! Puisque les cris

des animaux trouvent leur réponse dans la nourriture et dans l'abri, puisque la laine des moutons est plus chaude, quand il fait froid, puisque la pourpre et l'émeraude des soleils levants et couchants a trouvé dans mon âme, si mon âme est délivrée, le refuge que cherche la louange, l'abri que cherche l'adoration.

Moi-même, *Ego*, celui qui a besoin, Seigneur Dieu des vertus, Seigneur, Dieu des miracles, Dieu éternel et tout-puissant, moi qui suis le plus pauvre de tous, et qui suis cependant l'espérance des autres, à cause des aptitudes de mon âme, si elle est délivrée ; moi qui serais le refuge des autres, si j'avais un refuge moi-même ; est-ce que je n'aurais pas de refuge ! Vos autels, Dieu des miracles, ils gardent ce qu'il me faut ! Ils contiennent mon pain, mon vin et mon sommeil ! L'ombre de vos ailes, Dieu des miracles, et que, sous leur protection, s'endorme l'enfant qui a besoin de dormir !

Qui fecit mirabilia magna solus.

(Ps. CXXXV, v. 4.)

Celui qui fait seul les grandes merveilles.

Deus fortis super omnes, exaudi vocem eorum qui nullam aliam spem habent, et libera nos de manu iniquorum, et erue me a timore meo.

(Esther, ch. XIV, v. 19.)

Dieu fort par-dessus tous, exaucez le cri de ceux qui n'ont pas d'autre espoir que vous, délivrez-nous de la main de nos ennemis, et arrachez-moi à ma terreur.

Neminem amplius viderunt nisi Jesum tantum secum.

(Saint Marc, ch. IX, v. 7.)

Ils ne virent plus avec eux que Jésus seul.

Ces textes ne paraissent pas se suivre. Ils se tiennent par un mot, *seul*.

Le psaume ne dit pas qu'il fasse seul toutes choses, mais seulement qu'il fasse seul les choses merveilleuses.

Esther, et c'est là un des caractères que l'Écriture indique dans les prières exaucées, Esther n'a aucun secours humain. Il n'y a que Dieu seul.

L'armée de Gédéon est trop nombreuse pour vraincre. L'ange la réduit à l'impuissance qui vient du petit nombre, afin que Dieu apparaisse seul.

Et Josaphat : nous n'avons pas une telle force que nous puissions résister à cette multitude immense qui se précipite ; mais ne sachant plus que faire, il ne nous reste plus qu'à regarder vers vous.

On dirait qu'en lui montrant qu'il est son seul secours, l'homme excite Dieu. On dirait qu'il réveille en lui le souvenir d'une antique gloire depuis longtemps endormie. Dans l'éternité

d'avant les siècles, le Seigneur était seul, et sa majesté se déployait sans limite, sans contrainte, sans atténuation. Quand il s'agit de créer la Lumière, Dieu agit *seul* encore, et l'œuvre fut approuvée de lui. Il vit qu'elle était bonne. Mais voici le mélange des volontés créées, et la chute arrive. La volonté de Dieu n'est plus seule. On dirait qu'à présent l'homme, quand il l'invoque, non seulement lui, mais lui seul, réveille la force qui dort dans le lieu qui est la solitude. Et que sont les solitudes auprès de cette solitude? On dirait que l'homme, quand il fait appel à Dieu en tant que seul, excite en lui quelque chose de trop divin pour être caractérisé, mais enfin quelque chose dont il est jaloux, la gloire d'agir sans partage et sans altération.

Peut-être les secours humains sont-ils pour la toute-puissance comme les bandelettes qui enveloppaient Lazare. Ce sont peut-être des gênes, des contraintes, des apparences de diminution. La gloire ne se déploie que dans la liberté, et la liberté pour elle est peut-être la solitude. Parlant de choses si parfaitement ignorées, parlant des effets produits par l'homme sur Dieu, nous en sommes réduits aux conjectures, et les conjectures ici, ce sont les faits. Quand on veut réveiller un homme, l'émouvoir, le frapper, l'ébranler, l'attendrir, on lui parle de ce qu'il aime, de ce dont il est jaloux. Quand l'Écriture veut réveiller Dieu, elle lui parle d'agir seul, comme si c'était là le prendre par ce qu'il a de plus sensible,

comme si c'était l'appeler par son nom. Son nom? Serait-ce en effet son nom? Son nom incommunicable, son nom qui est lui-même. Serait-ce Celui qui est seul? Serait-ce là le synonyme de Jéhovah? Être Celui qui est c'est être seul, puisqu'il s'agit d'appuyer sur la chose incommunicable. Et serait-ce pour cela qu'il a livré ce nom à Moïse, quand il s'agissait de délivrer le peuple? L'idolâtrie parle de plusieurs, l'adoration ne parle que d'un seul. Le premier mot qu'entendit le tonnerre au haut du Sinaï, ce fut le mot *seul*, un seul Dieu. La jalousie de la gloire porte sur la solitude. Et qui sait combien il y a d'idolâtries, et si l'une d'elles s'appelle l'avarice, n'est-ce pas précisément parce que celle-ci adore le nombre?

Les apôtres voient d'abord Moïse et Elie, près de Jésus, sur le Thabor. Mais, quand la voix a parlé du fond de la nue, ils ne voient plus que Jésus *seul*. La vision diminue, à mesure qu'elle augmente. Elle diminue, quant à ses objets, au moment où elle grandit, quant à son objet. Elle périt, quant au nombre, en grandissant quant à l'unité. Elle s'évanouit seule, dans le face à face de Celui qui est seul. Quand elle s'approche de Lui, elle reçoit comme une ressemblance de lui-même, l'impression de l'unité. Quand la vision aborde Dieu de plus près ou si vous voulez, de moins loin, elle aborde aussi de plus près sa solitude; plus le rayon qui tombe sur elle est petit, plus la solitude se fait transparente.

Et au bas de la montagne où Jésus vien

d'apparaître seul, le démon sourd et muet qui n'avait pu être chassé par les apôtres, est chassé par Jésus seul. Jésus seul, est-ce le nom de Dieu tout-puissant ?

Les solitaires du temps sont des solitaires relatifs ; la Thébaïde n'a rien de complet. Les siècles qui sont nombreux et pleins ne peuvent contenir que des solitaires relatifs, puisque ces solitaires sont nombreux. Les siècles, quand ils parlent de solitaires, mettent ce mot-là au pluriel, et quelle atténuation qu'un tel pluriel ! Il n'y a de solitaire absolu que le solitaire de l'éternité ; Celui-là est singulier en toute chose. Et si déjà les hommes vont demander aux solitaires nombreux des déserts créés, de leur montrer quelques étincelles de puissance, parce qu'ils ont quelques-uns des attributs de la solitude, que faut-il demander au solitaire absolu, au solitaire éternel ? Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, dit Jésus-Christ aux apôtres, et à ce moment-là il s'apprête à quitter ceux dont il a dit en descendant du Thabor : Jusqu'à quand serai-je au milieu de vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ? Demander en son nom, serait-ce demander au nom du Dieu qui est seul, et qui agit comme il est, dans les moments dignes de lui ? On dirait que les moyens gênent Dieu, parce qu'ils ont l'air d'être quelque chose. Les obstacles au contraire provoquent la toute-puissance qui avant d'agir élève la main devant elle comme pour l'assurer de la solitude.

La prière de Judith et celle d'Esther sont absolument analogues : leur titre à toutes deux à Judith et à Esther est l'absolu de leur impuissance. Toutes deux sont condamnées à mort ; toutes deux veulent triompher d'un maître absolu, pour délivrer non seulement leur personne, mais le peuple tout entier. Gédéon avait trop de soldats, et il n'arrive à la victoire que quand son armée est presque réduite à rien. Mais le rien de Judith et d'Esther est plus parfait que celui de Gédéon. Judith n'a pour exterminer le général et mettre en déroute ses soldats, Judith n'a que sa beauté, qui a plutôt l'air d'un attrait que d'une épouvante. Esther déjà condamnée à mort comme juive n'a pour sauver sa vie et son peuple d'autre chance que d'affronter une seconde condamnation à mort ; elle va se présenter malgré la loi dans la chambre du souverain.

Aussi dit-elle :

« Regardez-moi, Seigneur, puisque je n'ai pas d'autre secours que vous. »

Et Judith après sa victoire :

« Le Seigneur a livré mon ennemi aux mains d'une femme et l'a détruit. »

Le puissant n'a pas été écrasé par la main des jeunes héros rassemblés ; les fils des titans ne se sont pas précipités sur lui, les géants antédiluviens ne se sont pas dressés devant lui comme une muraille, mais il a trouvé la mort dans la beauté de Judith, fille de Mérari.

« Seigneur Adonaï, vous êtes grand, vous êtes

splendide dans votre puissance ; les efforts des puissants sont inutiles contre nous.

» Que toute créature tombe à genoux ; car vous avez parlé, et les choses ont été faites, vous avez envoyé votre esprit et elles ont été créées, et celui qui vous résisterait n'existe pas. »

Ainsi la création tirée du néant reparaît dans le cantique de Judith célébrant la victoire que Dieu a remportée par elle, c'est-à-dire par le néant.

Judith se regarde comme ce rien primitif qui a précédé la création, et la mort d'Holopherne comme une création, et l'acte divin par lequel elle a mis en déroute les Mèdes et les Perses, les peuples de Nabuchodonosor, c'est-à-dire les envoyés de la force humaine, et les représentants de l'orgueil humain, cet acte lui apparaît comme l'écho de l'Amen qui a donné naissance à la lumière le premier jour, et le lendemain aux eaux supérieures. Aussi avait-elle dit :

« Dieu des cieux, créateur des eaux, et Seigneur de toute créature, regarde cette misérable, qui est à genoux devant toi, et qui tire sa présomption des profondeurs de ta miséricorde. »

Le souvenir de la création plane sur sa prière, parce que l'Amen qui tire les mondes de rien excite en elle le sentiment de la puissance qu'elle invoque.

En général, dans l'Écriture, quand on fait appel à la puissance, on évoque le souvenir du

néant, comme pour réveiller quelque part un écho, l'écho du premier Amen, et rappeler à la toute-puissance sa première habitude, l'habitude d'agir seule, et l'antique destitution de secours étrangers, qui est son état propre.

Credidi, propter quod locutus sum.

(Ps. CXV, v. 10.)

J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.

(Ps. CXV, v. 10.)

Je m'arrête au premier mot qui contient tout. Un jour le grand-prêtre Zacharie entra dans le temple pour offrir l'encens.

Et toute la multitude était dehors priant. Or, au côté droit de l'autel, un ange lui apparut, se tenant debout.

Zacharie fut troublé, et la terreur l'envahit. Et l'ange lui dit : Ne crains pas, Zacharie, parce que ta prière a été exaucée. Ton épouse Élisabeth enfantera un fils, et tu l'appelleras Jean.

Et il sera ta joie, et ton exaltation, et beaucoup se réjouiront de sa naissance.

Et l'ange continua, prédisant les grandeurs de celui qu'il annonçait. L'esprit et la vertu d'Élie se poseront sur l'enfant.

Et Zacharie dit à l'ange : Comment croirais-je cela ? Je suis vieux et ma femme est avancée en âge.

Et l'ange répondant dit: Je suis Gabriel, un des assistants de Dieu, et je suis venu te parler et évangéliser. Et maintenant tu seras muet, et tu ne pourras parler, jusqu'au jour de l'accomplis-

sement, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps.

Et le peuple était là, au dehors, attendant. On s'étonnait de son retard.

Il sortit, ne pouvant parler. Il faisait des signes. On comprit qu'il avait vu une vision.

Zacharie représente ici l'homme.

L'homme, pour parler, a besoin de croire. Il parle, dans la mesure où il croit, ni plus ni moins. La foi est le principe, le centre et la fin de la parole. La croyance humaine est nécessaire à la parole humaine, la foi divine à la parole divine. La croyance donne le besoin de parler, la parole satisfait le besoin de la croyance. Celui qui croit a faim et soif de parler. Parler est chose sainte. Parler n'est pas remuer les lèvres et faire du bruit. Parler c'est se manifester; dans le siècle où nous vivons, beaucoup remuent les lèvres et même avec fracas; presque personne ne parle. Presque personne ne se manifeste. Peu d'hommes parlent, et même celui qui parle, parle rarement. L'homme, rentrant en lui-même, et interrogeant son âme, s'il sent baisser en lui la foi, cet homme dit: je parlais, j'ai parlé. Je ne parle plus. Affirmer est l'acte initial de la parole. Tout verbe contient le verbe être. Toute parole a Dieu pour support. Celui qui Est est le fondement du discours. Donc croire est l'essence de parler. Croire est la

source, parler est le fleuve, croire est l'océan où le fleuve se précipite.

Les mots prononcés en dehors de l'affirmation et contre elle ressemblent à la parole comme les bruits d'un charivari ressemblent aux accords de la musique.

Les mots prononcés sans croyance et contre la croyance sont les suicides de la parole, tournant ses armes contre elle-même.

Ces mots-là sont excommuniés de l'harmonie universelle.

Ils sont en dehors de la bénédiction (bénir, bien dire).

Ils rentrent non dans les domaines du silence, mais dans les domaines du mutisme. Car le silence est sacré, trois fois plus sacré que la parole dont il est l'excès même, l'ivresse et le sacrifice.

Mais le mutisme est profane comme une chose amputée, et non pas sacrifiée. Le silence est un transport, le mutisme une défaillance.

Et Zacharie était muet, au lieu d'être silencieux. Peut-être s'il eût accepté l'esprit de la vision, au lieu de sortir muet, il fût sorti silencieux.

Et le peuple l'attendait au dehors.

Il y a un peuple, qui est l'humanité, et qui attend au dehors que les hommes de l'intérieur lui apportent des nouvelles, des nouvelles du temple.

Et quand les hommes de l'intérieur sont muets, le peuple n'a pas de pain. Quand ils parlent, le

peuple a du pain. Et quand ils arrivent aux montagnes du silence, le peuple a la manne, et dit : Qu'est-ce que cela?

L'homme qui ne vit pas seulement de pain, mais de parole, attend toujours, qu'il le sache ou non, à la porte du temple. Il attend qu'on lui parle.

Le mutisme est un fardeau trop lourd pour ses épaules. Aussi le Roi-Prophète, qui a parlé parce qu'il a cru, demande à Dieu de ne pas se taire. *Domine, ne sileas.* Seigneur ne vous taisez pas.

La parole qu'il donne, écho de la parole qu'il entend, supplie celle-ci de ne pas faillir à l'attente du roi et du peuple, à l'attente directe de celui-là, à l'attente indirecte de celui-ci. Le peuple attend que le roi lui parle au nom de Dieu. Et quand le roi se tait, le peuple murmure.

Se taire, pour le roi, c'est ne pas régner au nom de Dieu.

A tout mutisme du roi correspond le murmure du peuple. Car le murmure n'est autre chose que le mutisme de la multitude. Le murmure est aussi le mutisme des multitudes intérieures que chaque homme porte en lui-même. Il faut qu'elles parlent, qu'elles chantent, qu'elles fassent silence, ou qu'elles murmurent ou qu'elles blasphèment. Si elles croient, elles parlent ; si leur croyance vit plus abondamment, plus largement, plus magnifiquement, elles chantent. Si leur croyance atteint les sommets de la montagne du sabbat, elles font

silence. Si elles ne croient plus, elles se taisent, mais le mutisme ne reste pas toujours physique et pur, comme celui de Zacharie. Le mutisme du non-croyant produit le murmure et le désespoir. Le mutisme n'est pas toujours, n'est pas longtemps tranquille, comme fut celui de Zacharie qui convertit son mutisme en silence et retrouva la parole, au jour marqué. Son mutisme fut marqué du sceau divin et devint silence. Mais le mutisme des multitudes est un bruit fait de menaces et de crimes. La multitude est une forêt humaine, et les fruits de mort pendent aux arbres.

1. De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam.

2. Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.

3. Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?

4. Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine.

5. Sustinuit anima mea in verbo ejus : speravit anima mea in Domino.

6. A custodiâ matutinâ usque ad noctem speret Israel in Domino.

7. Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.

8. Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.

(Ps. CXXIX.)

1. Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix.

2. Que vos oreilles soient attentives à la voix de ma prière.

3 Si vous exigez, Seigneur, un compte sévère de uos iniquités, qui pourra subsister devant vous, ô mon Dieu?

4. Mais vous aimez à pardonner ; appuyé sur votre loi, j'attends, Seigneur votre secours.

5. Mon âme l'attend, fondée sur vos promesses ; mon âme se confie dans le Seigneur.

6. Depuis le matin jusqu'au soir, qu'Israël espère dans le Seigneur.

7. Car le Seigneur est plein de miséricorde, et l'on trouve en lui une abondante rédemption.

8. C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités.

J'ai crié des lieux profonds. J'ai crié vers vous des lieux profonds. Seigneur exaucez ma prière.

Si elle était partie de la plaine, elle eût pu s'arrêter avant le sommet de la montagne et ne pas percer la nue tout entière. Mais vous qui savez tout, vous savez d'où elle est partie. Elle est partie du fond de l'abîme, elle doit aller plus haut que la hauteur. Il faut partir de bas pour aller haut. Il faut prendre son élan du fond de la profondeur. Il faut que le nuage ait pied pour que l'orage éclate. Il faut avoir mis à nu le fond de la profondeur pour que le haut de la hauteur apparaisse. L'abîme appelle l'abîme par la voix de ses cataractes. L'abîme d'en haut ne répond que quand l'abîme d'en bas lui parle à découvert. Il faut que le premier s'étale, pour que le second cesse de se cacher. Il faut que l'abîme d'en bas montre, au fond de lui, la mort, pour que l'abîme d'en haut montre au haut de lui la vie. Ouvre donc tes entrailles, abîme d'en bas, et dans leur profondeur béante montre la mort, pour que la puissance te soit donnée ! La mort, à qui rien

ne résiste, appellera du fond de l'abîme, et celui qui est Très-Haut sentira l'attrait du vertige.

Le vertige est celui qui appelle du fond des abîmes. Et la puissance s'ébranle sur la hauteur et elle sent que la tête lui tourne et la voilà qui se précipite. Le vertige est à la puissance ce que le cri de l'amour est à la pureté. Car la pureté est l'essence même du désir.

Or, cela, je l'ai fait. J'ai crié des lieux profonds.

Fiant aures tuæ intendentes, in vocem deprecationis meæ.

Que vos oreilles deviennent donc appliquees à la voix de ma supplication. Qu'elles auscultent ma poitrine pour sonder mon rugissement.

Ah ! j'ai fait la chose, j'ai creusé l'abîme. Non content de sa profondeur, je l'ai approfondie. Je suis allé plus loin qu'on n'était allé avant moi, j'ai sondé l'insondable, j'ai inventé au-dessous de lui, j'ai fait des découvertes. Mes yeux, s'habituant à l'obscurité, ont vu dans l'abîme des abîmes, et au-dessous des abîmes et au-dessus des abîmes, et les abîmes s'ouvraient les uns sous les autres, et je suis descendu sans lumière, et je me suis tenu debout au fond et j'ai crié de là-bas vers le ciel pour la terre : ce qui ne s'était jamais vu.

Comment donc la hauteur ne s'est-elle pas ébranlée ? Qui est-ce qui retient fermées les mains

de la puissance, et comment ne suis-je pas écrasé sous ses dons!

Si iniquitates observaveris, Domine, Domne, quis sustinebit?

Si vous observez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui résistera?

Si les anges, intacts et sans douleur, ne sont pas purs devant vos yeux, comment le fils de l'abîme conçu dans le péché, et roulé dans son empire, à travers toutes ses horreurs multipliées par elles-mêmes, comme le vase d'argile, roulé comme un caillou de rochers en rochers, à travers les torrents débordés de l'iniquité universelle, comment aurait-il fait pour supporter tous les chocs sans accident, et faut-il le briser, parce qu'il est très fragile?

Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine. Sustinuit anima mea in verbo ejus, speravit anima mea in Domino.

J'ai crié, parce que vous avez la volonté d'être propice; je vous ai soutenu, Seigneur, à cause de votre loi.

Mon âme a soutenu dans le verbe de Dieu, ce qu'elle a soutenu. Mon âme a espéré dans le Seigneur.

Nos pères nous ont dit que vous étiez miséricordieux; nous l'avons cru. La voix de l'abîme a

dit que vous étiez miséricordieux, nous l'avons cru. Nous avons supporté, nous avons espéré, nous avons dit : Si déjà l'homme qui est faible est capable de miséricorde, que sera-ce du Dieu tout-puissant? Lui plein de bonheur et sans faiblesse, il doit être capable de tout, excepté d'être impitoyable! Où prendrait-il la dureté, puisque la bonté est le triomphe de la gloire? Les lèvres humaines l'appellent le BON Dieu ; et, s'il était capable d'orgueil, il s'enorgueillait d'être bon.

A custodia matutina usque ad noctem, speret Israel in Domino. Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio. Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.

De l'heure matinale jusqu'à la nuit, qu'Israël espère dans le Seigneur!

Parce que la miséricorde est en Dieu et que la rédemption est abondante en lui.

C'est lui qui délivrera Israël de toutes ses iniquités.

Comment! nous aurions espéré, nous, misérables, nous à qui l'espérance est si difficile, qu'il faut nous l'ordonner comme une vertu et que ce n'est pas trop de Dieu pour nous la proposer! Nous aurions espéré, nous, misérables, et le Dieu de gloire, à qui tout est facile, excepté de refuser, ne comblerait pas et n'écraserait pas nos faibles désirs sous la magnificence de ses rémunérations!

Lève la tête et compte, si tu peux, les étoiles. Il les a tirées du néant, et le néant ne priait pas, et le néant n'avait pas besoin.

Le néant n'ouvrait pas la bouche, il ne réclamait pas son pain, et les milliards de soleils pouvaient dormir leur néant éternel, sans préjudice de la miséricorde !

Et maintenant, maintenant que nous voici, maintenant que les misérables ont perdu la faculté du sommeil éternel, maintenant qu'il n'est plus temps de n'être pas, maintenant que la chose immortelle s'impose à chacun de nous,

Maintenant que j'ai crié du fond de l'abîme,

Maintenant que j'ai dit au néant :

Tais-toi, tu ne savais rien de la misère, toi qui te bornais à n'être pas,

Maintenant que j'ai inventé l'abîme des abîmes, déchirant ses entrailles pour lui arracher ses secrets,

Maintenant que le gouffre a jeté son cri, et que la profondeur a levé ses deux mains,

Maintenant que la misère et la gloire contemplent toutes deux le face-à-face de leurs abîmes,

Maintenant, maintenant que je demande mon pain, celui-là même qui m'a fait ayant besoin de pain et qui, de plus, m'a ordonné de le lui demander, celui-là, celui-là, celui-là qui est Dieu, sans impuissance, sans faiblesse, sans amertume et sans défaillance, celui-là le refuserait, quand Israël fort contre Dieu, quand Israël est à deux genoux !

J'ai approfondi la terre, j'ai mis la mer à nu et j'ai sondé ses précipices; je suis descendu aux enfers, pour supplier de plus bas; j'ai scruté les abîmes; j'ai levé les yeux vers les montagnes; j'ai usé mes genoux et j'ai usé ma poitrine; j'ai fatigué les échos de l'abîme; j'ai fatigué ceux de la montagne; j'ai embrassé, de mes lèvres brûlantes; j'ai embrassé les genoux du ciel et de la terre; j'ai exténué de mes cris leurs horizons sans profondeur qui, incapables de contenir mes rugissements, éclatent comme des prisons trop étroites pour leurs prisonniers.

Et le ciel des cieux est fatigué de moi, car je ressemble à un torrent desséché dans un abîme, et qui a oublié le bruit que faisait jadis son eau courante sur ses pierres et ses rochers.

Et le torrent crie par la voix du silence, demandant l'eau qu'il me faut pour ne pas mourir, quand on a soif comme un torrent, et il crie du fond de l'abîme:

De profundis clamavi ad te, Domine: Domine, exaudi orationem meam.

Ecoutez en vérité et exaucez réellement suivant la vertu du mot Amen.

Vous voyez ma poussière, mes désirs et votre gloire! Faites, suivant ma poussière, mes désirs et votre gloire.

De profundis! De profundis!

Et s'il est quelque part un abîme que j'ignore, d'où le cri souterrain puisse émouvoir plus terriblement la montagne, où est-il? S'il faut faire autrement, pour être exaucé, comment faut-il faire? Terre et ciel, vous ne pouvez pas mépriser celui qui vous parle, car il est faible en vérité! Répondez, répondez! dites ce qu'il faut faire. S'il est des lieux inconnus qui dorment sur le ciel des cieux, je leur demande, du fond de l'abîme, un conseil d'ami.

Secrets de la hauteur, savez-vous quelque chose?

Si vous savez, dites, dites. Ne soyez pas avares: ouvrez les mains, donnez le mystère. Écoutez, ombre noire qui dormez sur les nébuleuses. Écoutez, vous aussi, qui dormez sur l'ombre noire. Écoutez, profondeurs invisibles, que la crainte de la peur n'a jamais abordées. Écoutez, vous qui contenez, au-dessous des terreurs entrevues, les terreurs non entrevues; dites-moi la route qui mène au lieu d'où la prière est entendue!

Vous qui planez sur l'esprit et dont j'ignore les noms, habitants de l'espace inconnu et de l'immensité non transparente, répondez, répondez. Répondez, précipices; répondez, terre et cendre.

Où donc faut-il aller?

Mais il me semble que le désir porte en lui sa réponse. C'est l'abîme qui appelle l'abîme.

De profundis! De profundis!.....

Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo; me expectant justi, donec retribuas mihi.

(Ps. CXLI, v. 8.)

Tirez mon âme de prison pour qu'elle rende gloire à votre nom. Les justes attendent ma récompense.

Les âmes n'étaient pas ; elles pouvaient continuer à ne pas être, et Job a maudit l'heure de sa naissance. Mais vous les avez créées, créées pour rendre gloire à votre nom. Parmi les âmes créées pour cette fin, il en est qui ont refusé, qui refusent, qui refuseront, et, parmi celles-là, beaucoup sont dans la pleine et entière activité de leur refus. Elles ne sont pas captives; elles font le mal qu'elles veulent; elles le font quelquefois plus qu'elles ne le veulent.

Or, voici une âme qui, au contraire, veut rendre gloire. Elle veut faire la chose pour laquelle elle a été tirée du néant. Son désir est l'écho terrestre de la volonté divine qui lui a ordonné d'être. Et cette âme se plaint d'être en prison. La joie est absente ; elle est en prison. Quoi de plus affreux qu'un aigle en cage ? Ses pauvres ailes se blessent aux barreaux trop serrés. Son pauvre regard, plein de douleur et de reproche, redemande les espaces dont il a faim et soif. Et pourtant ce n'est là que le symbole.

L'âme du Prophète-Roi est en prison. Qui pourrait supporter ce spectacle, s'il le voyait des yeux du corps? Une âme en prison, elle qui est faite pour l'immensité? et une âme choisie, et une âme exceptionnelle, et elle crie au ciel et à la terre : Vous avez confié à l'âme humaine le soin de rendre gloire. Les âmes humaines aussi m'ont confié, à moi qui suis leur représentante, le soin de rendre gloire : la nature et l'humanité m'ont remis un mandat. Je suis née pour cela; je ne le refuse pas ; je veux le faire. Mon désir est l'écho de la volonté qui m'a ordonné d'être, et moi, moi qui ne peux pas supporter le spectacle d'un aigle en cage, je suis la réalité dont je ne peux pas supporter l'ombre, et mes pauvres ailes et mes pauvres yeux supportent la réalité dont je ne peux pas supporter l'ombre sur les ailes et sur les yeux de l'aigle ! Et les justes m'attendent. Ils attendent ma délivrance ! Ils risquent d'être scandalisés par la vue de ma captivité. Ma délivrance, urgente pour moi, est urgente pour tous. Les yeux créés ne peuvent plus supporter le spectacle de l'aigle en cage, parce qu'ils sont créés pour le voir libre et volant. Souvenez-vous que l'homme est faible. Souvenez-vous que Jérémie a maudit sa naissance.

La miséricorde, la justice et la gloire poussent le même cri : grâce pour ceux qui sont nés et qui ne peuvent pas faire la chose pour laquelle ils sont nés.

Si mon âme ne rend pas gloire, elle risque

de faire le contraire. Toute créature pousse le même cri :

Délivrez ! Délivrez !

Et, depuis le Psalmiste, le Verbe fait chair nous a appris à dire : Et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.

Une tradition bretonne nous parle d'un mendiant, presque idiot, nommé Salomon, qui ne savait dire que deux mots : *Ave Maria;* puis : *Salomon mangerait bien du pain !* C'était là sa façon de demander l'aumône : Salomon mangerait bien du pain, s'il en avait.

Le pain de l'âme humaine est de rendre grâces et gloire : c'est là sa faim et sa soif. Elle est à genoux, à la porte de l'Église, comme Salomon le mendiant à la porte du riche, et elle dit dans son langage : Salomon mangerait bien du pain !

Je suis faite pour la lumière et pour l'immensité.

Délivrez, délivrez; que ma parole sorte enfin de moi, joyeuse, libre et puissante ! Oh ! je chanterais bien, si je pouvais !

Salomon mangerait bien du pain.

Nescivi.

(Canticum Canticorum, ch. IV, v. 11.)

J'ai ignoré.

Nescivi, j'ai ignoré. Car il faut bien un refuge à l'âme. Le renard a sa tanière, et la tourterelle a son nid. Il faut bien un refuge à l'âme. La science a pour objet ce qui se détermine. Mais c'est là le travail ; c'est la fatigue ; ce sont les six jours. Il faut bien un sabbat. Le sabbat de l'âme, c'est une certaine ignorance, supérieure à toute notion, qui est l'acte suprême. L'ignorance d'en bas est une inaction de l'esprit. La science est une action, la série des actions multiples de l'esprit. L'ignorance d'en haut, c'est l'acte suprême, et, auprès de son activité, toute action est une paresse.

L'ignorance est le feu central qui brûle et qui consume, et, auprès de ce feu-là, les sciences sont des pailles. L'ignorance est une adhésion brûlante à l'indéterminé. C'est l'haleine qui n'ose pas sortir de la bouche, parce qu'elle sent le voisinage de la gloire ; c'est la flamme qui brûle sur place, dont le mouvement trop rapide se déguise sous les espèces de l'immobilité.

C'est la parole dans laquelle les paroles sont

noyées. C'est l'océan dans lequel les mondes n'apparaissent plus que comme des nageurs perdus dans l'immensité. C'est la chose que la langue humaine ne sait comment indiquer, et, ne pouvant plus parler sur la montagne où elle étouffe, parce qu'il y a trop d'air, elle emploie le mot le plus contraire à ce qu'elle veut dire. Elle renonce, et prend le mot d'en bas, comme pour se rassurer contre la chose d'en haut.

Les sciences ressemblent à des morceaux de bois nombreux et distincts qu'on apporterait pour un bûcher. Tout à coup le feu prend. Les morceaux de bois fondent et se confondent dans les embrassements de la flamme, et la flamme, mécontente de ses insuffisantes victimes, se brûle elle-même dans sa fureur ; elle brûle sur place, sans air sur la montagne. La foudre tonne sans bruit, et voilà l'ignorance. C'est la nuit qui donne son gage. C'est la main des ténèbres qui se pose comme un manteau devant la tête, et l'âme a soif d'ombre, comme le cerf poursuivi a soif de la source vive.

Elle a soif de l'eau qui roule de la hauteur, et qui se précipite au fond de l'abîme, de l'abîme où il fait nuit. Il y a un hôte dans le nuage, hôte qu'on peut sentir et qu'on ne peut pas voir. Les ténèbres extérieures sont vides. Les ténèbres intérieures sont habitées. Les ténèbres extérieures pèsent. Les ténèbres intérieures soulèvent. L'esprit ne les comprend pas, mais il les sent. Et la poussière d'encens monte sans forme, ignorant

sa route et son but. C'est le nuage très sacré de la fumée odorante. Job dit que le Seigneur lui répond du fond du tourbillon. Les ténèbres tourbillonnantes produisent la paix, pourvu que ce soient les ténèbres intérieures. La tempête des ténèbres sur l'océan, pluie d'ombre, est l'excès même du calme, son transport, sa fureur ; c'est la paix qui s'exalte jusqu'à l'aliénation. Mais c'est la paix toujours. C'est la paix qui fait comme le solitaire, qui monte au-dessus d'elle-même et qui trouve son sabbat dans le dernier des abîmes où le vertige la conduit.

Il me semble que l'esprit se représente une créature qui, inondée magnifiquement et au delà du désir, par toutes les magnificences du jour et de la nuit, de l'orient et de l'occident, du ciel et de la terre, souverain des hommes et des choses, foule aux pieds son empire et s'abîme dans le désespoir essentiel. Dans le désespoir typique et primordial de ne pouvoir embrasser Dieu tout entier, et plus il s'abîme en lui, plus il sent l'insuffisance des précipices qu'il creuse. Voilà l'homme de l'ignorance. Magnifiquement dévoré par l'adoration nocturne, il est à jamais penché sur l'abîme de la gloire interdite, sur l'abîme du Dieu inconnu, et son désespoir se nourrit de lui-même. Il est à lui-même son pain, son vin et sa garantie. Il sent qu'il est à jamais. Voilà peut-être le type du dernier élu. Le secret de Dieu est pour les autres. A lui appartient le secret du roi. Dieu, pour les autres peut s'appeler la lumière.

Pour celui-ci, Dieu est ténèbres. L'abîme situé au delà de l'horizon visuel des créatures est le centre de son attraction, et c'est là que le vertige l'appelle, sans paroles, du fond de l'ombre.

Et nunc hæc dicit Dominus creans te, Jacob, et formans te, Israel : Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo, meus es tu.

(Isaïe, ch. XLIII, v. 1.)

Et maintenant voici ce que dit le Seigneur, créant Jacob et formant Israël : Ne crains pas, car je t'ai racheté et je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi !

O Israël, je t'ai appelé par ton nom!

Les paroles de Dieu sont des actes. Le nom que porte en lui la créature est plus substantiel qu'elle-même.

Quand il l'appelle par son nom, il la crée, c'est-à-dire il rend témoignage au nom qu'elle porte en lui.

Quand il a appelé par son nom la lumière, la lumière a dit: Me voici.

Quand il a appelé par son nom Abraham, Abraham a dit: Me voici.

L'Ancien Testament est la parole de Dieu qui appelle par son nom Israël, et Israël répond: Me voici.

C'est pourquoi l'Alliance s'appelle Testament, c'est-à-dire témoignage.

L'appel de Dieu, c'est le témoignage qu'il rend au nom que porte en lui la créature.

Autre chose est *appeler*, autre chose *appeler* par son nom. Appeler, c'est l'acte général; appeler par son nom, c'est séparer des autres, c'est individualiser, c'est mettre à part, et si la chose

est portée au comble, c'est déclarer anathème, c'est-à-dire se réserver à soi-même celui qu'on appelle.

Un homme peut en appeler un autre de plusieurs noms. Il y a le nom public, il y a le nom intime. Le nom intime est le témoignage du regard intime.

Ce qu'on entend en français par la fête d'un homme, c'est le jour où son nom se représente dans le calendrier, sonnant par son retour une année révolue et appelant un témoignage que l'on souhaite, quand on souhaite la fête.

Israël est le Bien-Aimé. Celui qui le bénit est béni ; c'est qui le maudit est maudit; ô Israël, je t'ai appelé par ton nom.

Tu étais parti, enfant protigue : tu as dévoré ta substance dans les régions lointaines avec des courtisanes. Les courtisanes représentent les idoles.

Mais voilà que tu vas revenir compléter le nombre des élus.

Qui sait si les nations qui s'appellent chrétiennes et qui le sont si peu ne représentent pas ce fils mécontent de voir revenir son frère prodigue, et si le père ne va pas tuer le veau gras le jour où celui qui était perdu sera retrouvé, le jour où celui qui est mort sera ressuscité ?

O Israël, il t'appelle encore une fois par ton nom, et le veau gras rendra témoignage au retour de l'enfant prodigue.

Et vous, fils d'Ismaël, promis par l'ange du

désert, par l'ange qui montra la source vive aux yeux désolés d'Agar, ce n'est pas en vain que votre père a été sauvé de la sécheresse comme Moïse des eaux du Nil. Le jour vient où celui qui appelle les abandonnés par leur nom étendra sur vous la main et dira sur vos têtes l'Amen du témoignage, l'Amen de l'Alliance, l'Amen du Testament.

Amen. Amen. Amen.

Les noms des hommes qui sont les représentants du Testament sont tellement consacrés qu'ils font partie du nom de Dieu. Dieu s'appelle le Dieu d'Abraham et d'Isaac et d'Israël. Ainsi le nom de ces hommes s'introduit et s'installe dans le nom de la Divinité qui, pour se distinguer des idoles, s'appelle le Dieu d'Israël.

Dans cette scène, qui résume l'Histoire du monde, et dans laquelle le Dieu d'Israël et Baal sont invoqués tous deux par leur nom pour rendre témoignage à leur nom invoqué, Élie, appelant le témoignage, appelant le feu du ciel qui doit dévorer l'holocauste, Elie parle et dit:

Seigneur, Dieu d'Abraham et d'Isaac, et d'Israël, montrez aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, etc.

Et le feu dévore non seulement l'holocauste, mais la pierre, le bois, la poussière, et l'eau qui étaient autour de l'autel.

Israël était l'autel des sacrifices: et ce jour-là il put dire: le Seigneur m'a appelé par mon nom.

Le nom d'Israël, dans l'Écriture, est continuel-

lement joint au nom du Seigneur. On pourrait dire qu'il le suit comme son ombre, presque aussi fidèlement que le nom du Pauvre, perpétuellement accolé aussi au nom de Dieu.

Le rappel des douze tribus d'Israël semble devoir être la fête du soir ; les siècles la célébreront à leur déclin. La fête et le nom sont deux mots qui ne se quittent pas, et le jour de cette fête, le monde se tournant vers son berceau entendra pour la seconde fois cette parole de fête !

O Israël, je t'ai appelé par ton nom.

Amen. Amen. Amen.

Le nom du Dieu d'Israël pourra peut-être alors être encore prononcé. Ne ressemble-t-il pas à un écho?

Dieu, qui nomme les choses parce qu'il les connaît intimement, nomme Israël : en effet, Jacob a vaincu l'ange. Mais l'homme ne sait pas, il tâtonne, il balbutie, il ne connaît pas Celui dont il parle.

Dieu a nommé Israël. Comment fera Israël pour nommer Dieu?

Il fera comme l'enfant qui répète ce qu'il a entendu, sans le comprendre. Enfant : *infans*, celui qui ne sait pas parler. Israël, qui a reçu son nom du Seigneur, quand il voudra nommer le Seigneur, répétera le nom qu'il a reçu, et, balbutiant dans sa langue, il dira, sans savoir de qui il parle : Vous êtes le Dieu d'Israël.

25. Hæc est autem scriptura, quæ digesta est: MANE, THECEL, PHARES.

26. Hæc est interpretatio sermonis, MANE: numeravit Deus regnum tuum et complevit illud.

27. THECEL. — Appensus es in staterâ, in inventus es minus habens.

28. PHARES. — Divisum est regnum tuum, et datum est Medis et Persis.

(Daniel, V, 25, 26, 27, 28.)

Or, voici les caractères qui ont été tracés : MANÈ, THECEL, PHARÈS.

Et voici leur signification :

MANÈ. — Dieu a compté la durée de votre règne et a dit : c'est assez.

THECEL. — Vous avez été placé dans la balance, et vous n'aviez pas le poids.

PHARÈS. — Votre royaume a été partagé, donné aux Mèdes et aux Perses.

Le festin de Balthazar est avec la vision de Joseph et la passage de la mer Rouge, une des scènes les plus grandioses de l'Écriture. L'apparition silencieuse des doigts écrivant trois mots sur la muraille, pendant le délire de l'orgie, pendant la profanation des vases sacrés, pendant la louange des idoles, pendant la nuit folle de Balthazar, cette apparition silencieuse, ces trois mots qui font pâlir le Roi, la gravité solennelle de l'intervention menaçante qui parle peu et qui agit, Daniel évoqué du fond de l'ombre, pour parler à Balthazar, comme Joseph du fond de son cachot pour parler à Pharaon, l'Esprit saint entrant avec lui dans la salle des orgies idolâtres, la majesté surhumaine entrant, sans se profaner, dans le lieu de toutes les profanations, pour leur lire en leur présence et dans leur temple même leur arrêt de mort; Daniel, l'homme de justice, celui qui, tout enfant, avait justifié Suzanne sans crainte du peuple et des vieillards puissants, Daniel entrant ici pour accuser avec la même souveraineté, la même lumière et la même force

qui l'avaient autrefois assisté pour absoudre ; Daniel, qui dans l'intervalle avait prosterné devant la majesté sans fin l'orgueil de Nabuchodonosor, qui avait gouverné comme Joseph, parce qu'il avait compris comme lui ; Daniel le confident des anges et l'assistant de leurs combats ; Daniel qui avait commencé sa carrière par la justification de Suzanne, et qui la consomme par la condamnation de Balthazar ; Daniel, l'homme de la justice et l'homme de la lumière, qui semble proclamer par la voix de sa vie l'unité de ces deux choses, et la convenance de ces deux dons ; Daniel, le juge de Dieu établi par sa main sur les rois de l'Asie, entrant comme la lumière, Daniel lit et comprend : Manè, Thecel, Pharès. — J'ai compté, j'ai pesé, j'ai divisé.

Le Nombre, le Père, j'ai compté. — Le Poids figuré par la balance, qui elle-même figure la voix : le Fils, j'ai pesé.

La conclusion et la justice, la justice qui sépare : le Saint-Esprit : j'ai divisé.

Et immédiatement voici Cyrus, appelé par Isaïe qui savait son nom il y a deux cents ans, voici Cyrus qui arrive.

Ici nous allons voir une grande harmonie, un grand spectacle. Nous allons voir le commencement et la fin du monde s'embrasser. Tous les actes de justice, toutes les interventions sont des ombres de la justice dernière, tous les grands jugements de Dieu rappellent plus ou moins la vallée de Josaphat.

Le monde a été disposé dans le nombre, le poids et la mesure. C'est l'œuvre du commencement. Le nombre, le poids et la mesure ont été chargés d'établir le monde.

Et quand il est question non plus d'établir, mais de renverser, de juger, de condamner, voici le nombre, le poids et la mesure qui réapparaissent dans leur splendeur inviolable : Manè, Thecel, Pharès.

Ces juges intègres qui ont vu la fondation des empires en voient le renversement.

Le commencement et la fin des choses sont présidés par les mêmes présidents.

Dans la poésie initiale de la création, dans la poésie consommatrice du renversement, dans la poésie du matin et dans la poésie du soir, dans la poésie du créateur, dans la poésie du Rédempteur, et dans la poésie du juge, voilà donc les mêmes éléments. La main qui dans sa fureur vengeresse a écrit sur les murs du festin maudit les trois mots solennels aurait pu les écrire, dans le calme créateur, dans le calme paternel, sur les murs de l'espace, après la création du monde, vers le septième jour.

Elle eût pu les écrire sur les murs de l'espace, dans l'enceinte où sont placées les étoiles. Celui qui connaît leur nombre et qui les appelle par leurs noms, qui a compté, mesuré, pesé les constellations, aurait pu écrire sur elles et autour d'elles : Manè, Thecel, Pharès.

Au fond des abîmes de l'Océan, dont les pro-

fondeurs parfaitement calculées n'échappent pas à ses yeux, Celui qui a creusé les abîmes eût pu écrire dans le repli le plus inscrutable des précipices couverts par les eaux : Manè, Thecel, Pharès.

La multitude énorme des végétaux, des animaux, des oiseaux et des poissons qui semble défier les calculs à cause de la profusion, cette multitude est comptée, nombrée, pesée, séparée, divisée en classes, en genres, en espèces... Et ce temple pourrait porter sur son frontispice : Manè, Thecel, Pharès.

Et Adam, Adam innocent, plein d'ordre et plein d'amour, Adam était éclairé des reflets de la lumière; le nombre, le poids et la mesure avaient travaillé à sa force, comme ils vont concourir à la beauté d'Ève.

Toutes les splendeurs, toutes les magnificences, toutes les profusions, toutes les richesses semblent, dans la pensée du vulgaire, accompagnées d'une idée de désordre. Cette erreur énorme et étrange est réfutée par toutes les splendeurs, par toutes les magnificences, par toutes les richesses, par toutes les profusions de la création et par toutes celles de l'art humain, par toutes celles de la poésie, par toutes celles de la musique. Elles s'appuient toutes sur l'ordre, sur le nombre, le poids et la mesure, comme une cathédrale ou comme un palais sur ses fondements.

Et voici que la magnificence vengeresse fait comme la magnificence créatrice. Par la bouche

de Daniel, son prophète, elle parle à Balthazar dans le nombre, le poids et la mesure. L'ordre fait invasion dans l'orgie : Manè, Thecel, Pharès.

Abyssus dedit vocem suam; altitudo manus suas levavit.

(Habacuc, III, 10.)

L'abîme a jeté son cri; la profondeur a levé ses deux mains.

L'Abîme ! que de choses dans ce mot ! c'est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans l'Écriture. L'âme est un abîme : la profondeur est le lieu d'où l'âme crie vers la hauteur : *de Profundis ! de Profundis !* Si l'homme pousse un cri vers Dieu, ce cri s'appelle inévitablement *de Profundis*. Quand la profondeur lève les deux mains, c'est que l'Océan agité par la tempête s'ouvre devant le cri qui passe, comme la mer Rouge devant Moïse, et laisse à nu, comme elle, les précipices qu'il couvrait, les précipices étonnés qui voient le jour pour la première fois, et les précipices poussent leur premier cri, parce que la Profondeur a levé ses deux mains. L'âme humaine a ses précipices qui n'ont pas vu la lumière : elle a ses retraites inexplorées, habituellement couvertes par les grandes eaux. Mais il arrive un moment où la Profondeur lève ses deux mains. La prière lance vers le ciel les puissances de l'âme soulevées par la tempête, et les précipices cachés à tous les regards voient pour la première fois le soleil et leur premier regard est un cri qui s'élance vers l'Immensité.

6. Et post hæc **decidit in lectum** et cognovit quia moreretur.

Et sequentia.

(Mach., ch. I, v. 6.)

Et il arriva qu'Alexandre, fils de Philippe, Alexandre de Macédoine, qui régna le premier sur toute la Grèce, sortit de la terre de Cethim, et frappa Darius, roi des Perses et des Mèdes.

Puis, après cela, il livra beaucoup de batailles, s'empara de toutes les places fortes, et mit à mort les rois de la terre.

Et il arriva aux extrémités du monde et dépouilla une multitude de nations; et la terre fit silence en présence de lui.

Il rassembla une puissance énorme; son armée fut forte à l'excès; son cœur s'enfla et s'exalta.

Il fut le roi des rois et le maître des nations. Les tyrans devinrent ses tributaires. Puis il se mit au lit, et connut qu'il allait mourir.

Il appela ses serviteurs, nourris près de lui depuis sa jeunesse, et leur divisa son royaume pendant qu'i vivait encore.

Et Alexandre régna douze ans, puis il mourut.

(Mach., liv. I^er^, ch. I.)

L'Écriture parle de tout du même ton. Aucune chose semble ne lui paraître très grande ni très petite, du moins parmi les choses humaines.

C'est pourquoi jamais elle ne met un mot en saillie. Elle ignore absolument les intentions de faire valoir une parole. Elle ignore absolument non pas seulement ce qu'on appelle le mot à effet, mais même la plus légitime intention d'attirer sur un mot quelconque l'esprit du lecteur.

Et elle atteint, au delà de toute idée, le résultat auquel elle ne vise pas.

Elle a des mots foudroyants de simplicité.

Elle nous dit du même ton qu'Alexandre fit la conquête du monde, et qu'il se mit au lit.

Pour elle ce sont deux choses aussi simples l'une que l'autre. Entre l'un et l'autre l'œil de Dieu ne voit pas de différence essentielle.

Mais ce *decidit in lectum,* il se met au lit, est effrayant de brièveté.

Et jamais toutes les dissertations des philosophes n'ont exprimé la misère humaine, comme ce mot jeté là avec la brutalité du fait, sans réflexion : Il se met au lit.

DEUXIÈME PARTIE

LE

SYMBOLISME DANS L'ÉCRITURE

I

L'Écriture est un abîme qui garde au fond de lui des prodiges de mystère. Une des choses qui m'épouvantent le plus dans la Bible, c'est sa simplicité. Si elle semblait profonde, sa profondeur serait moins effrayante. Mais cette simplicité ! des paroles sans ornement, des faits sans ambition, des personnages sans prétention, des vertus sans enflure, des crimes sans déguisement, et puis, derrière tout cela, des profondeurs à donner le vertige aux anges, à faire mourir les regards de l'aigle ! Ces paroles si simples, si brèves, semblent dédaigner l'admiration et s'exposer volontairement au mépris de l'homme stupide; ou plutôt elles semblent, dans un oubli complet de l'admiration ou du mépris, tomber les unes après les autres sur une terre indigne d'elles, sans souci de l'accueil qui les attend. Les faits, jetés comme un voile sur les abîmes qu'ils cachent et montrent, prennent une figure étrange, qui tient

au voisinage de la profondeur. Ils sont si simples, qu'au premier abord on serait tenté de dire : je comprends; ils sont si mystérieux, qu'après des années d'études on commence à voir qu'on ne comprend pas. La multitude des sens que renferme chaque parole fait soupçonner le monde invisible derrière chacun des faits de l'histoire ; on dirait que le voile qui cache les grands secrets tremble à la brise du matin, et qu'il va sortir du sanctuaire une parole attendue.

Le récit de Moïse a cela d'épouvantable qu'il dit tout du même ton, la création du monde ou les sottises d'un homme. Rien n'étonne le narrateur. Jamais de surprise ni de soubresaut. On dirait qu'il voit tout dans la même lumière, tout en un point: jamais il ne semble ni monter ni descendre. On dirait qu'il a tout sous la main et qu'il atteint d'un geste l'extrémité des choses. Que l'Écriture parle des étoiles du ciel ou des fumiers de la terre, elle est également à l'aise, elle domine tout avec la même sérénité. Elle n'a ni embarras ni contrainte ; elle ne connaît ni les difficultés de la hauteur, ni les difficultés du précipice. Cette parole a une envergure qui mesure toutes choses. Dans son calme souverain, elle semble dire aux étoiles : humiliez-vous ! il y a quelqu'un au-dessus de votre tête ; elle semble dire à la poussière : relève-toi ! il y a quelqu'un qui peut, en te touchant, te glorifier.

L'Écriture parle de tout et l'unité de préoccupation resplendit dans cette variété d'objets.

Elle parle de tout et toujours de la même chose. La présence de Dieu est le sous-entendu qui éclaire de sa lueur terrible les objets les plus insignifiants. L'Écriture est un commentaire du Nom que Moïse a entendu dans le Buisson ardent. Par elle une ombre se projette sur la création et sur l'Histoire : c'est l'ombre du Nom terrible, du nom en quatre lettres.

Une des hontes de la Rhétorique (je demande pardon de prononcer ce mot après avoir parlé de l'Écriture), une des hontes de la Rhétorique, c'est qu'elle a peur de l'homme. La peur et l'amour-propre sont des ingrédients qui entrent pour beaucoup dans la composition de la vieille Rhétorique. Elle veut briller, et elle a peur de dire. Elle a peur de dire la misère de l'homme, elle a peur de dire la gloire de Dieu. La vieille Rhétorique est la flatteuse de son lecteur et de son auditeur : elle a peur de déplaire à l'homme, elle a peur de l'étonner. Elle est pleine de tempéraments, de douceurs, de lâchetés. Elle ne nomme par son nom aucune personne et aucune chose ; elle cherche le suffrage et craint la critique. Cette peur de l'homme, qui est une des hontes de l'orgueil, est écrite sur le front de la vieille Rhétorique. Elle ne dit aux gens que ce qu'ils ont l'habitude d'entendre, dans la crainte de les déranger. Comme elle n'a pas de raison d'être, elle en demande une au lecteur : cette raison d'être, c'est de plaire à quelqu'un. Plaire à quelqu'un et emporter chez soi une petite satisfac-

tion d'amour-propre, tels sont les mobiles de la Rhétorique.

Cette petite digression continue, en qualité de contraste, ce que je disais de l'Écriture Sainte. L'Écriture Sainte pousse jusqu'au sublime la sécurité de la parole ; ce n'est pas même du courage : car il y a quelquefois dans le courage une lutte, un effort. L'Écriture dit sans effort la chose comme elle est. Elle ne songe pas plus à braver l'homme qu'à le flatter. Elle parle sous le regard de Dieu, et la crainte de Dieu est sa respiration : car, si la peur de l'homme est la honte, la crainte de Dieu est la gloire.

La crainte est le contraire de la peur. La crainte, c'est l'impression faite par l'atmosphère qui environne le trône ; c'est la vie qui palpite, parce qu'elle sent la majesté dans le voisinage ; c'est l'adoration qui se met à trembler.

Il faut des trésors de joie pour alimenter la crainte : c'est pourquoi le Psalmiste dit : *Lætetur cor meum ut timeot Nomen tuum.*

C'est qu'en effet la crainte et le Nom de Dieu sont les deux termes d'une certaine relation qu'il n'est pas facile d'expliquer, parce que la parole n'ose pas se risquer trop près. La crainte de Dieu remplit l'Écriture. Elle est là à propos de tout : elle est là à propos des mondes, à propos des insectes, à propos de tout ; elle est là quand l'écrivain nous parle des brebis de Laban. Leurs agneaux, tantôt blancs, tantôt colorés, suivant

la volonté de celui qui récompense, leurs agneaux sont terribles. Quel tableau et quelle profondeur d'enseignement! La crainte du Seigneur, qui fait fumer le Sinaï, nous enveloppe aussi quand nous les voyons, ces brebis légères et redoutables, qui sautaient sans doute quand elles allaient aux champs, gaies et insouciantes comme des brebis; qui bêlaient vers le soir en rentrant à l'étable, et qui portaient dans leurs entrailles l'Éternelle Justice avec la couleur de leurs agneaux. La crainte du Seigneur remplit l'Écriture Sainte. Angèle de Foligno dit quelque part:

« L'Écriture Sainte est si sublime, qu'il n'est » pas d'homme si sage au monde, eût-il toute » la sagesse possible ici-bas, qui n'y trouve des » choses au-dessus de ces conceptions. Cepen- » dant il en balbutie du moins quelque peu... » Parce que mon esprit est souvent élevé à la » hauteur des secrets divins, je comprends quel- » que chose des Saintes Ecritures. Je comprends, » par exemple, pourquoi cette divine parole est » facile et difficile, pourquoi elle semble parfois » se contredire, pourquoi il est des personnes qui » n'en retirent aucune utilité, comment ceux qui » ne l'observent pas seront condamnés par elle, » tandis que ceux qui la pratiquent sont sauvés » par elle. Lorsque je reviens des secrets divins » rapportant ces secrets avec moi, je puis en dire » quelques paroles avec assurance [1]. »

1. Le livre des *Visions et Instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno*, traduit par Ernest Hello, chap. XXVII.

Il me semble que ces dernières paroles aident à apercevoir quelque chose de la hauteur où elle s'est envolée. Quand elle revient des secrets divins, comme l'aigle qui est allé quelque part, dans quelque élévation inconnue, chercher son pain et celui de ses aiglons, alors elle dit quelques paroles.....

Et si elle donne quelque soupçon de la hauteur d'où elle revient, elle fait penser en même temps à la sagesse de l'Église, qui sait que l'Écriture est redoutable et qu'il ne faut pas l'aborder sans préparation.

Les paroles de l'Écriture ont quelque chose qui étonne doucement, sans agiter. En général, la profondeur de leur signification est cachée sous la brièveté des formules.

Pharaon se décharge sur Joseph des soins du royaume. Il s'apprête à dire aux peuples qui lui demanderont du pain : Allez trouver Joseph.

Je suis Pharaon, dit-il. Je veux que sans vos ordres nul ne remue le pied ni la main dans toute l'Égypte.

Je suis Pharaon ! Ne semble-t-il pas entendre une force souveraine qui se recueille en elle-même et fait appel à ses trésors cachés pour disposer de la puissance comme d'une chose à elle? Pharaon va confier le pain à Joseph, et c'est alors qu'il dit : Je suis Pharaon. Ne venez plus à moi, allez à Joseph. Il prononce son nom avec emphase, car il fait pour la première fois un grand acte de puissance. Il s'élève au-dessus du pouvoir et dispose de lui comme d'un sujet.

Il est inutile de dire que je ne vois pas entrer dans les détails de l'Écriture. Ni ce Livre ni la durée des siècles ne suffiraient à cette tâche. S'il faut dire encore un mot, voici le mot que je dirai.

La parole trouble en général le silence solennel qui règne quelquefois, qui peut régner entre Dieu et l'homme. Le silence embrasse tout dans ses profondeurs. Il ne détermine pas, il repose et comprend. Il comprend ce qui ne se dit pas. En général, la parole trouble ce silence. Elle attente à son secret. Elle attente à sa profondeur. Elle attente à son abîme.

L'Écriture Sainte, au contraire, ne trouble pas le silence de l'âme. Elle est une parole plus profonde que le silence. Elle creuse la profondeur, au lieu de l'amoindrir. Elle ne trouble pas l'harmonie du silence. Elle retentit avec lui dans l'immensité, et l'immensité devient plus immense et le silence devient plus profond. C'est une parole qui ouvre au silence des horizons nouveaux, au lieu de rétrécir ceux qu'il possédait. Cette parole est l'accompagnement du silence, et par elle le silence éclairé s'envole au-dessus de lui-même.

Au-dessus des paroles de l'Écriture, on entend un certain silence qui ressemble à la voix de la nuit. Le silence dit, dans l'Ancien Testament, le Nom de Jésus et celui de sa mère.

Parmi les insondables mystères que renferment, dans leur effrayante simplicité, les paroles de l'Écriture, beaucoup se rapportent à la Vierge

Marie. Appuyé sur les Pères, sur les Saints, je vais essayer d'en indiquer quelques-uns.

Si les paroles de l'Écriture sont mystérieuses, profondes, révélatrices, ses silences participent aux mêmes qualités. L'Écriture parle singulièrement peu de la Vierge Marie, elle parle singulièrement peu de saint Joseph. Elle roule sur l'Incarnation du Verbe, mais elle glisse sur la Mère de Dieu. Elle laisse ce qui la concerne dans une ombre très sainte : le sous-entendu est jeté comme un voile sur sa face mystérieuse, et il faut habituellement, pour la découvrir, ouvrir les paroles et les choses et leur demander le secret que gardaient leurs entrailles : alors on trouve quelqu'un dans leur cœur, et c'est la Vierge Marie !

L'allusion est la plus intime des façons de parler. Quand on parle de ses secrets, on parle par allusions. L'amour vit d'allusions, peut-être parce que la voix tremble au moment de nommer la personne.

Quand le Saint-Esprit parle de la Vierge Marie, il parle par allusions.

Par exemple :

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

Saint Vincent Ferrier voit ici le mariage de Joachim et d'Anne : le ciel représente l'élément masculin, la terre l'élément féminin. La terre est féconde par l'influence du ciel.

Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Albert le Grand voit dans la lumière la figure de

la Vierge. Le soleil fut fait après la lumière et tiré d'elle : Jésus-Christ naquit après la Vierge et naquit de sa substance.

Quant à l'Océan, je n'insiste pas sur ce symbole: il est trop évident,

Quant aux deux astres du quatrième jour, le soleil et la lune, leur signification est évidente aussi. Mais pourquoi le soleil préside-t-il au jour et la lune à la nuit?

C'est, d'après Hugues, parce que Jésus-Christ est chargé des justes et Marie des pécheurs. Le repos du septième jour est encore l'image de Marie. Dieu cherche le repos dans toutes ses créatures, il ne le trouve qu'en elle, et elle est la figure de l'éternel sabbat.

Le septième jour fut béni entre les jours, et Marie entre les femmes. Il est la réserve du Seigneur. Elle est la réserve du Seigneur.

Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Et l'aide qu'il lui donna fut semblable à lui, selon l'Écriture.

L'Immaculée Conception n'apparaît-elle pas ici dans une lumière admirable? Ève signifie mère des vivants. Marie est la mère des vivants.

Marie est l'arche de Noé où s'enferma le Sauveur, dit Albert le Grand.

Elle est aussi la fenêtre par laquelle la lumière entre dans l'Arche : ici l'Arche est le monde, et la lumière de Jésus-Christ.

On sait que l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. Arménie veut dire le ciel Empyrée ;

les montagnes d'Arménie sont les vertus célestes, au-dessus desquelles fut élevée la Vierge. *Elevata est magnificentia tua super cœlos, Deus.*

Elle est cette colombe qui revint vers le soir portant le rameau d'olivier.

Vers le soir, dit Albert le Grand, parce qu'elle devait naître vers la fin des temps. Mais l'Immaculée Conception, dont la proclamation est plus voisine des derniers temps que la naissance de Marie, n'est-elle pas un des secrets que ce mot renferme? Noé comprit alors que la colère était passée, et Marie se retrouve ici sous la figure de l'Arc-en-ciel.

Elle est cette Sara, dont le nom veut dire princesse, qui a pour fils le véritable Isaac : Abraham la supplie de dire qu'elle est sa sœur.

C'est, dit saint Bonaventure, parce que l'humanité supplie Marie de dire à Dieu qu'elle est notre sœur.

Et si Abraham dit à Sara de se presser, *accelera,* c'est, dit saint Bernard, parce que le Verbe attendait avec empressement la réponse et le consentement de Marie, le *fiat* qu'elle dit à Nazareth.

Sara enfanta dans la vieillesse, Marie dans la virginité. Sara eut un fils qui s'appela Isaac, c'est-à-dire le rire, parce que Marie devait avoir un fils qui serait la joie du monde.

Quand Éliézer demanda à boire à Rebecca, celle-ci lui donne l'eau, non pas seulement pour lui, mais aussi pour ses chameaux.

Les chameaux sont les pécheurs devenus semblables aux brutes. La Vierge obtient plus qu'on ne demande, elle obtient à ceux pour qui on ose à peine demander.

Et quand Rebecca, devenue l'épouse d'Isaac, intervient en faveur de Jacob, la volonté paternelle est surmontée, l'amour de la mère triomphe de tout: Rebecca aimait Jacob; Jacob deviendra Israël, parce que sa mère l'aimait.

L'allusion est trop claire pour être expliquée. Mais qui oserait dire tout ce qu'elle contient? Et quand Jacob voit une échelle par laquelle les Anges montent et descendent, une échelle sur laquelle s'appuie le Seigneur, il voit encore l'image de celle dont il a déjà vu l'image dans la personne de sa mère. Il quitte Rebecca et voit cette échelle. Sa mère l'a quitté; mais la figure de Marie le poursuit. La figure de Marie poursuit Jacob, parce qu'il va s'appeler Israël. Il la voit en songe. C'est, dit Albert le Grand, c'est qu'on ne la voit pas tant qu'on est éveillé aux choses extérieures, et la profondeur du recueillement qu'il faut pour voir la Vierge est signifiée par le sommeil qu'il faut à Jacob pour voir l'échelle.

Que dire de la lutte sublime, la lutte de Jacob et de l'Ange? C'était, dit encore Albert le Grand, la lutte de l'humanité et de Dieu. L'humanité voulait arracher à Dieu l'Incarnation. On se battait pendant la nuit. Mais l'Ange dit: Laisse-moi, voici l'aurore, parce que Dieu devait dire: laisse-

moi, voici la Vierge. L'aurore apporte à l'Ange la défaite, à l'homme la victoire.

Ces grandes figures patriarcales ont attiré depuis le commencement du monde et gardé même de nos jours l'attention des hommes. Elles ont une beauté singulière, une beauté majestueuse. Il semble que les mouvements de ces hommes devaient être superbes ; leur vie ne semble pas soumise à autant de mépris et de laideurs que la vie des autres hommes. Les patriarches marchent avec solennité. Leur naissance est une fête, leur vie est une cérémonie, une cérémonie religieuse, leur mort est un coucher de soleil. Ils vivent largement et meurent magnifiquement. Le soleil d'Orient, qui dore leurs campagnes et fortifie leurs troupeaux, semble jeter ses rayons sur Abraham, Isaac et Jacob, avec le luxe que la joie inspire : car la joie donne sans compter. Mais une beauté plus profonde, plus haute, plus mystérieuse, plane sur cette beauté quand la figure de la Vierge se découvre à travers les feuillages des forêts, quand elle apparaît là où on ne l'attend pas, comme la préoccupation de l'Histoire, qui pense à elle sans le dire et s'avance vers elle sans la nommer.

Elle s'avance vers elle, sans la nommer, mystérieuse et solennelle, quand Joseph voit en songe le soleil et la lune qui l'adorent sur la terre. Joseph est une figure ; le pain qu'il donnera annonce un autre pain, et les splendeurs de la vision qui montrent au pauvre enfant détesté de

ses frères, et bientôt victime de leur fureur, le soleil et la lune suspendus à ses ordres, les splendeurs de cette vision attendent et annoncent le jour où, dans la maison de Nazareth, Jésus, qui a pour ombre le soleil, et Marie, qui a pour ombre la lune, obéiront au charpentier Joseph.

Qu'éprouva-t-il, ce charpentier, quand il donnait ses ordres à Jésus et à Marie ? Il ne nous l'a pas dit. Mais, pour venir au secours de son silence, le premier Joseph, Joseph fils de Jacob, nous a raconté l'obéissance des astres, qui figurait une autre obéissance plus étonnante et plus grandiose.

Nous continuerons cette étude en abrégeant beaucoup, et nous chercherons à travers les formes si variées des choses l'unité de celle qui se cache sous tant d'objets, sous tant de costumes et sous tant de caractères : le Buisson ardent, l'Arche d'Alliance, la Sagesse, Rebecca, Rachel, Esther, Judith! Que ces figures sont différentes entre elles ! Leurs différences constituent précisément leur unité : car c'est par leurs différences qu'elles expriment les relations qu'elles soutiennent avec le type qu'elles figurent. Si elles se ressemblaient entre elles, elles perdraient leur unité : car la somme de leurs ressemblances serait moindre qu'elle n'est. On dirait que l'Écriture fait le tour de la Vierge pour la voir sous différentes faces, et lui donne différents noms, suivant l'occurrence.

II

L'Exode s'ouvre, voici l'Égypte. Le peuple de Dieu est captif, Moïse, encore naissant et déjà condamné à mort, est exposé sur les bords du Nil. Il n'y a rien à entendre pour lui; sa vie est désormais impossible. Cependant sa sœur ne désespère pas. Elle se tient à distance et regarde ce qui va se passer. Elle ne désespère pas. Elle veille d'un regard inquiet et tendre sur ce pauvre petit, qui, selon toute apparence, va mourir déjà dans son berceau sans avenir. Elle regarde, elle épie, elle espère quelque chose, sans savoir ce qu'elle espère. Pourquoi donc espère-t-elle? sans doute parce qu'elle s'appelle Marie.

Aussi la fille de Pharaon ne tarde pas à passer; la jeune fille a sauvé l'enfant, elle a sauvé le condamné à mort; elle a préparé Moïse au peuple d'Israël, et, pour nous dire qui elle représente, elle n'a qu'à nous dire son nom: la jeune fille s'appelle Marie!

Bien des années s'écoulent, Moïse a grandi. Dans quels sentiments? l'histoire ne le dit pas. Il gardait des troupeaux. Cette fonction si simple emprunte aux caractères de celui qui l'exerçait un caractère prodigieux.

Je n'essayerai pas de raconter la scène du Buisson ardent, parce qu'elle est trop grande pour

être racontée. Il n'y a que la nudité du récit de l'Écriture qui puisse tenir debout en face de l'événement lui-même; seulement il n'est pas inutile de remarquer que Moïse avait conduit son troupeau dans l'intérieur du désert. Il était arrivé au mont Horeb. Le buisson qui brûlait sans être consumé dit trop de choses pour que j'essaye de les compter. Le silence seul convient ici.

Cependant on peut laisser entrevoir que les qualités ordinairement incompatibles qui firent de Marie la Vierge Mère sont indiquées ici avec mille autres profondeurs, et l'on peut ajouter en tremblant que la voix qui sortit du Buisson livra à Moïse le nom de Dieu. On peut ajouter que les trois premières lettres du Nom terrible répondent aux trois Personnes divines: car la première signifie le parfait, l'absolu; la seconde signifie l'essence: le Fils est consubstantiel au Père; la troisième signifie le lien qui relie la première à la seconde; la quatrième, c'est la seconde qui se répète en s'inclinant.

En Marie, dont le Buisson est l'image, le Fils s'est incliné vers la nature humaine.

Or le nom de Jésus vient du nom de Jéhovah.

Mais, je le répète, la parole, trop faible pour de pareils discours, appelle à son aide le silence, le silence de l'abîme.

Avançons un peu: voici que le Sinaï fume, le peuple tremble. Le Seigneure est descendu sur la montagne.

Il est descendu *in igne*.

Saint Jean Damascène voit dans le Sinaï le sein de la Vierge! La flamme, c'est le Saint-Esprit. Le Sinaï est une immense fournaise. La fumée sort de la fournaise : c'est le désir de la Vierge. La fumée monte jusqu'au ciel.

Le peuple alternativement tremble et trahit : tantôt il attend Moïse ; tantôt, n'espérant plus le revoir, il abandonne Celui dont Moïse garde le nom.

Cependant le Seigneur, s'entretenant sur la montagne avec le prophète son serviteur, comme un ami avec son ami, lui indiquait les cérémonies du culte, le Tabernacle de l'Alliance, l'arche du Testament, le Propitiatoire. Il lui parlait de Marie très mystérieusement. L'Arche d'Alliance devait un jour être vivante et prendre un nom de femme. Saint Bernard explique admirablement le nom de deux ouvriers, désignés par la bouche du Seigneur pour cet ouvrage solennel. Les noms des hommes sont rarement dits dans l'Histoire sainte ; mais, quand ils sont rapportés, c'est qu'ils contiennent de grands mystères : comment se nomment ces ouvriers à qui sont promises la sagesse et l'intelligence ? ce sont Béséléel et Ooliab.

Béséléel veut dire : Ombre de Dieu. Ooliab veut dire : Ma protection.

Dans la chambre de Nazareth, l'Ange disait à la Vierge : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi : ideoque et*

quod nascetur ex te Sanctum vocabitur Filius Dei.

Saint Bernard voit dans Béséléel l'image du Saint-Esprit; dans Ooliad, l'image du Fils.

Béséléel entoura l'Arche d'un or très pur, il lui fit une couronne d'or qui la ceignait *per gyrum*. Ce dernier mot indique, d'après Albert le Grand, la fécondité de la vivante Arche d'Alliance, qui dut sa couronne d'or à sa maternité.

Le Seigneur enveloppa le Tabernacle d'une nuée éclatante, symbole de sa présence.

Et voici encore l'ombre de Dieu qui s'étend sur la Vierge.

Je poserai mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous rejettera pas, dit le Seigneur.

Albert le Grand voit ici une promesse relative à la Vierge Marie. Pour n'être pas rejeté, il faut que le monde la place au milieu de lui.

Après la mort de Marie, sœur de Moïse, l'eau manqua.

Les objets matériels, dans l'Écriture, changent à chaque instant de signification: quand Marie, sœur de Moïse, se tenait près du Nil, veillant sur son frère exposé sur les eaux, l'eau c'était le danger; quand cette même Marie meurt, l'eau manque: ici l'eau, c'est le secours, c'est la grâce.

Ceux qui ont rejeté le culte de la Vierge peuvent dire si l'eau manque quand Marie n'est plus là.

Voici maintenant Balaam parmi les personnages de l'Écriture et de l'Histoire : il en est peu qui montrent Dieu aussi à découvert.

Balaam fait comme il peut, et non pas comme il veut. Le bras qui le conduit, c'est le bras nu du Seigneur. *Orietur Stella.* Parole frappante, mystérieuse par son accent même, qui semble avertir de sa solennité par le son qu'elle rend et par le geste qui l'accompagne de force !

Les tableaux de l'Écriture sont ainsi faits qu'on les voit en lisant, bien que jamais le texte ne vise à les montrer. Jamais un détail n'est là qui y soit pour le tableau : tout est pour le sens, pour la chose elle-même ; mais le tableau se fait dans l'esprit du lecteur, à cause de l'étonnante réalité des personnes et des choses. Le fait est si vrai qu'il se montre sans penser à se faire voir. On dirait que sa mystérieuse et symbolique signification ajoute quelque chose, même à la réalité littérale. Les personnages sont d'autant plus vivants qu'ils figurent des réalités plus hautes. Leur stature paraît énorme, et les paroles qui sortent de leur bouche sont des paroles familières. Mais cette familiarité semble venir de la communion universelle des choses. Les hommes sont familiers ; mais la réunion des mondes semble constituer leur famille. Une étoile se lèvera, dit Balaam ; et nous sentons que les siècles prêtent l'oreille, et que la création se dresse pour attendre : l'Étoile de la mer se lèvera en Judée, et les générations l'appelleront bienheureuse.

Soleil, reste au-dessus de Gabaon, et toi, lune, au-dessus de la vallée d'Aïalon.

C'est Josué qui parle. Jamais l'homme n'avait traité les astres d'une façon si impérieuse.

Jésus, âgé de douze ans, quitta pendant trois jours Marie et Joseph. C'était, dit-il, pour s'occuper de la mission qu'il tenait de son Père. Cependant Marie et Joseph le trouvèrent, lui parlèrent, et il revint avec eux, et il resta près d'eux. Et, au lieu de commencer à douze ans sa mission publique, il la commença à trente ans. Pendant dix-huit ans, le soleil et la lune furent immobiles dans la maison de Nazareth, et jamais la terre ne vit un si long jour. Voici maintenant les Juges.

Sisara est l'ennemi du peuple de Dieu. Sisara sera livré entre les mains d'une femme. Il représente Satan : Débora et Jahel seront chargées de le vaincre et de l'exterminer. Voici encore l'écho qui se réveille à l'angle d'un chemin, l'écho de l'antique parole : *Ipsa conteret caput tuum.* Sisara veut dire en hébreu : exclusion de la joie. Jahel veut dire : celle qui monte.

Gédéon demande un signe. Il veut que la toison qu'il étend dehors pendant la nuit reçoive la rosée du ciel, mais que la terre reste sèche tout autour.

La toison, dit Pierre de Ravenne, quoiqu'elle

vienne d'un corps, ne meurt pas avec le corps dont elle est tirée : ainsi la Vierge, quoiqu'elle soit dans la chair, ne connaît pas les vices de la chair. Et ce fut pendant la nuit que la rosée du ciel descendit à Nazareth sur la toison qui l'attendait. *Rorate, cœli desuper, et nubes pluant Justum.*

L'épisode de Ruth, si plein de mystères, nous ramène au mystère des Noms. Ruth signifie à la fois celle qui voit et celle qui se hâte. Elle représente à la fois Marie et Marthe, la vie contemplative et la vie active : Ruth est par conséquent la figure de la Vierge, et Ruth trouve grâce devant Booz, qui signifie la force ; le désir actif rencontre et épouse la puissance. Marie est l'épouse de Dieu.

Anna a obtenu Samuel ! son célèbre cantique est l'écho du *Magnificat*. Seulement l'écho précède ici la parole.

Suscitat de pulvere egenum, et de stercore elevat pauperem ut sedeat cum principibus, et solium gloriæ teneat.

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

La scène change. Le camp des Philistins tremble. Ils entendent du côté d'Israël le bruit d'une joie qui leur fait peur. C'est que l'Arche d'Alliance est dans le camp.

Mais quand l'Arche est aux mains des Philistins, la figure devient plus intéressante et plus instructive encore. L'idole de Dagon ne subsista pas devant elle : on la trouva étendue à terre.

Le lendemain, la tête et les mains de l'idole étaient détachées et jetées sur le seuil du temple : l'Arche d'Alliance et l'idole des ennemis ne pouvaient cohabiter ensemble.

L'idole ne fut pas frappée seule : les hommes furent atteints ; la terre produisit des rats. Les plaies succédaient aux plaies. On promena l'Arche à travers le pays des Philistins : partout, sur son passage, s'appesantissait la main de Dieu. Il fallut la rendre au peuple d'Israël. On la plaça sur un chariot neuf, auquel on attela deux vaches. Les satrapes suivirent le chariot et virent avec étonnement que les vaches ne se trompaient pas de route.

Les Bethsamites osèrent, contre la défense de la loi, porter des mains et des regards téméraires sur le trône terrible de Dieu. Soixante-dix hommes tombèrent frappés de mort sous les yeux de la multitude.

Il est difficile de n'être pas frappé par l'aspect redoutable de l'Arche Sainte dans ce récit. Ceux qui ont rejeté la vivante Arche d'Alliance commentent peut-être malgré eux par leur vie et par leur mort le redoutable enseignement de l'Écriture. L'Arche d'Alliance ne descend pas dans la lice ; elle ne prend pas la figure d'un combattant, encore moins d'un ennemi ; elle ne traite d'égal à égal avec personne : seulement elle laisse agir la vertu qui sort d'elle, et la mort obéit comme une fidèle servante.

Plus tard, nous retrouvons la même Arche con-

duite de la maison d'Obédédom dans la cité de David, et sept chœurs sont avec David.

On a vu ici l'Assomption de la Vierge reçue dans la maison de David, c'est-à-dire dans le ciel empyrée, par le chœur des Patriarches, celui des Prophètes, celui des Apôtres, celui des saints Innocents, celui des Confesseurs, celui des Vierges, celui des Juges.

David pleure la mort du fils rebelle, la mort d'Absalon; le Roi se lève, s'assied sur la porte, et on annonce à tout le peuple que le Roi est assis sur la porte. Saint Antoine de Padoue voit ici le Verbe de Dieu, qui, du fond de son éternel repos sans quitter le sein du Père, se lève et s'assied sur le seuil de la création, dans le sein de la Vierge.

Le caractère de David est l'universalité. Il parle en lui et exprime successivement tous les sentiments de l'homme. Toutes les cordes de l'instrument vibrent sous ses doigts. Le voilà qui chante sa victoire! il est délivré de Saül: La voie du Seigneur est immaculée, s'écrie-t-il. Il se sert du mot propre! il nomme l'Immaculée Conception.

Plus tard David a soif. Que désire-t-il? Il désire l'eau de la citerne qui est dans Bethléem. L'eau est un des dons qui figurent le plus fréquemment la Vierge. Le désir, la soif, l'eau, les larmes, toutes ces prières ou tous ces trésors se fondent dans l'auréole de Marie. A chaque

instant, dans l'Écriture, on demande de l'eau.

Abiathar avait mérité la mort, mais Salomon l'épargne, parce qu'il a porté l'Arche d'Alliance. Toutes les fois que l'Arche d'Alliance reparaît, la question de vie ou de mort se pose à l'instant même, l'Arche immobile contient les clefs de la vie et de la mort. Elle laisse s'échapper d'elle la vie ou la mort, comme une fleur donne son parfum.

Le roi Salomon fit un grand trône d'ivoire : l'ivoire était recouvert d'or.

La Vierge est l'œuvre des mains de Dieu : l'ivoire, qui est froid, pur et blanc, c'est, dit Albert le Grand, la virginité de Marie ; l'or son humilité : c'était l'or qui attirait les regards. Dieu a regardé l'humilité. *Quia respexit humilitatem.*

Le trône avait six degrés. Ce sont, d'après Hugues, la solitude, la chasteté, la pudeur, la fermeté, l'humilité, l'amour.

Deux mains tenaient le siège.

Ce sont les œuvres de la vie active, et les opérations de la vie contemplative qui soutiennent Marie.

Deux lions étaient à côté des deux mains.

Ce sont, d'après Hugues, deux genres de courage : le courage qui croit, et le courage qui agit.

Douze lionceaux se tenaient sur les degrés du trône.

Ce sont les douze Apôtres, serviteurs de Marie.

La sécheresse désole la terre. Élie, le grand prophète, a fermé le ciel. Celui qui a fermé le ciel le rouvrira. Israël s'empresse autour d'Élie. Élie monte sur la hauteur et place sa tête entre ses genoux. Entre la prière d'Élie et l'airain du ciel la lutte commence. Le ciel a résisté longtemps. Élie est en haut du Carmel. L'Ordre contemplatif auquel la montagne a donné son nom va naître de sa prière.

Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Pierre d'Alcantara se dessinent à l'horizon, comme des ombres qui, un jour, prendront un corps. Les destinées du monde sont suspendues à la prière d'Élie, car l'eau garde ici sa signification terrible.

Le prophète est toujours là, la tête entre les genoux. Il appelle son serviteur. Ne vois-tu rien du côté de la mer? — Rien. — Recommence tout à l'heure; regarde sept fois. A la septième fois le serviteur aperçoit une petite nuée semblable au pas d'un homme qui sort de la mer.

La pluie va venir, la création peut respirer. La nuée ressemble au pas d'un homme.

Cette singulière remarque du serviteur d'Élie nous indique la ressemblance de la Vierge et de Jésus-Christ. Marie suit son Fils, au point de ressembler à ses pas. La nuée montait: c'est l'Assomption, dit Albert le Grand.

Elle montait de la mer. C'est, dit Jean de Jérusalem, que Marie était fille de la nature humaine. Mais la nature humaine est déchue: la chute est

signifiée par l'amertume de l'Océan. Mais Marie est sans tache: la nuée qui sort de l'Océan est exempte d'amertume. Elle est de même nature que l'Océan, mais elle est d'une autre qualité. L'Océan est lourd et amer: la nuée est douce et légère. L'Immaculée Conception est clairement exprimée dans Jean de Jérusalem.

Élisée arrive à Jéricho: les eaux sont mauvaises. Élisée se fait apporter un vase neuf, plein de sel, se rend à la source, y jette le sel, et dit: J'ai ôté à ces eaux leurs qualités mauvaises. Désormais elles ne produiront plus ni mort ni stérilité.

Ce vase neuf plein de sel est clair par lui-même pour quiconque a la clef du symbolisme. La parole de l'Apocalypse: *Ecce nova facio omnia*, semble déjà se préparer.

Ouvre la fenêtre d'Orient et lance la flèche, dit Élisée à Joas.

La fenêtre d'Orient est Marie: la flèche est Jésus-Christ. Ève était la porte d'Occident.

Ézéchias va mourir. Isaïe a prononcé l'arrêt de la part du Seigneur. Mais Ézéchias se tourne contre la muraille, et pleure, et s'écrie: Seigneur, souvenez-vous comment j'ai marché devant vous dans la vérité, avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui vous était agréable.

Si quelque chose sur la terre pouvait donner une idée de la grandeur de Dieu, ce serait de le voir reculer devant les larmes. Les larmes, signe

suprême de faiblesse et de défaillance, sont les armes contre lesquelles ne résiste pas la force toute-puissante. Les larmes sont terribles, elles ne souffrent pas de réplique ; les raisons ne valent pas contre elles ; les arrêts de fer qu'a rendus la justice fondent devant leurs flammes ; elles ont des vertus cachées comme leur source ; elles disent ce que la parole n'est pas capable de dire!

Quand Dieu vit qu'Ézéchias pleurait, tourné contre la muraille, Celui qui, au temps du déluge, s'était repenti d'avoir fait l'homme, rappela Isaïe, qui n'avait pas passé le milieu du vestibule, et lui dit de retourner près du roi : l'arrêt était révoqué : dans trois jours Ézéchias montera au temple et vivra encore quinze ans. Plein de hardiesse et de tremblement, comme il arrive en présence de Dieu, Ézéchias demande un signe. Ce signe, quel sera-t-il ? Il y avait sur la terrasse du palais une aiguille, destinée à mesurer, par le mouvement de son ombre, la marche du soleil. Le roi demande au prophète de faire reculer le soleil de dix degrés. Le prodige eut lieu : le soleil recula.

L'homme était condamné à la mort éternelle. Mais l'homme pleura. Le Soleil de justice franchit neuf degrés, les neuf chœurs des Anges et, se plaçant en apparence au-dessous d'eux, prit réellement la nature humaine, qui représente le dixième degré. La soleil rétrograda sur l'horloge du roi Achaz : la Vierge Marie, fille d'Achaz, fit reculer de dix degrés le Soleil de justice.

Judith est une des figures les plus inconnues de Marie. Si je ne me trompe, elle révèle une des faces les plus ignorées de la Vierge : elle montre la femme sous un aspect qu'on oublie, l'aspect de l'horreur. Là où l'horreur manque, il n'y a ni amour ni lumière. L'horreur est la lueur du feu que fait dans l'air le glaive de l'amour quand on le brandit au grand soleil. La sainte horreur placée par la main de Dieu dans l'Arche vivante de son Alliance sacrée, l'horreur du mal, l'horreur brûlante est sans doute au fond de la Vierge, comme une lampe oubliée qui brûlerait au fond d'un sanctuaire inconnu, et sa découverte sera peut-être un des étonnements de l'Éternité.

Beaucoup de petits livres et de petites images ont donné à la Vierge Marie une douceur affadissante, une douceur niaise qui n'a pas l'air de garder au fond d'elle-même l'énergie d'avoir horreur, la sainte puissance d'exécrer. Cette exécration du mal est la plus rare des vertus et la plus oubliée des gloires. Or, la Vierge n'a pas oublié la parole que les échos du Paradis terrestre répètent peut-être à Élie et à Hénoch pour entretenir en eux le feu qui brûle : Je placerai une inimitié entre toi et ta femme. Elle-même un jour t'écrasera la tête.

Les magnificences de l'horreur, endormies dans l'humanité, veillent quelque part et leur explosion serait la gloire de Dieu. L'horreur du mal est chose sacrée.

Nourrie par le passé du monde et par son présent, quelle est cette horreur chez la Vierge? que sont près d'elle les rugissements de la lionne qui meurt de faim dans le désert et qui voit passer une biche?

Terrible comme une armée rangée en bataille, elle apparaît sous les traits de Judith, ardente et superbe.

Il est difficile de savoir à quel point s'abaisse, dans beaucoup d'hommes, le sentiment de la sainteté, parce qu'ils le regardent comme mou, faible, dépourvu de cette énergie terrible qu'inspire l'exécration. Or, si les Saints ont tous connu la haine du mal, si pas un d'entre eux n'a été privé de cette lumière, comment a-t-elle brillé dans la femme revêtue du soleil, en qui la haine du Serpent était une institution divine, contemporaine de l'Éden? Judith est la parole que l'Écriture dit à l'oubli des hommes qui croient voir, dans la sainteté, l'effacement des couleurs et la niaiserie qui accepte tout, sans détester ce qui lui est contraire. Le tremblement de la crainte est la magnificence de la sécurité. La chasteté de Judith est fière, sublime, humble, sans timidité et sans embarras. Triomphante et éblouissante, elle illumine le camp d'Holopherne, comme la lumière traverse la boue. Est-ce que jamais un rayon de soleil a eu peur d'un ruisseau? Comme la Providence de Dieu, la chasteté de Judith change les obstacles en moyens. Judith veut dire: Celle qui loue.

La chasteté et le courage se tiennent par plusieurs points secrets: en général, la femme chaste est courageuse, et l'Écriture semble considérer le courage comme la récompense de la chasteté. Et le cantique de louange s'élève comme la fumée de la chasteté et la fumée du courage. La louange s'élève, car le nom de Dieu a triomphé: il a triomphé du fort, il a triomphé par le bras d'une femme; il a triomphé contre l'attente des hommes. Judith a invoqué le nom du Seigneur: elle a invoqué le Dieu des cieux; elle a invoqué le Créateur des eaux. Elle ne s'est pas demandé, dans sa sublime prière, si le succès était facile; elle s'est couverte d'un cilice, elle a posé la cendre sur sa tête pour se montrer à Dieu, puis elle s'est parée magnifiquement pour se cacher aux hommes. En général, la dissimulation est basse; la dissimulation de Judith semble appartenir à un ordre de choses supérieur à l'élévation. Ses actes échappent aux lois ordinaires; et ceci ouvre, sur l'état de la Vierge Marie, des horizons qui ne disent pas où ils finissent.

Les vieillards se recommandent aux prières de Judith, parce qu'elle est une sainte femme.

On la déclare, même dans le camp ennemi, sans pareille pour la beauté.

On déclare que son nom sera célébré par toute la terre. *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Albert le Grand voit, dans la demande de Judith, quand elle dit aux gardiens de nuit:

Ouvrez les portes, l'invitation que la Vierge fait aux hommes d'ouvrir leurs cœurs.

Ce concours universel d'enfants d'Israël cherchant Judith parle clairement du concours des créatures autour de Marie. Mais elle, pour leur répondre, *va dans un lieu plus élevé*. Elle ne dit pas qu'elle a tué Holopherne, mais : *Per manum feminæ percussit illum Dominus Deus noster.*

Et dans le Magnificat: *Quia fecit mihi magna qui potens est.*

Ouvrez vos cœurs ! Joie suprême ! inexprimable joie ! L'ennemi est mort. L'eau ne manquera plus dans Béthulie. L'eau ! toujours l'eau ! Holopherne faisait mourir de soif.

Et tous la bénissent d'une seule voix.

Elle est la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple. La gloire de Jérusalem, c'est le chœur des anges qui chante ainsi ; la joie d'Israël, c'est le chœur des hommes ; l'honneur de sa race, c'est le chœur des femmes. Et enfin, même après le triomphe, voici la fureur divine qui reparaît. Elle menace les ennemis de son peuple du ver rongeur et de la flamme éternelle. Après l'acte accompli, elle se repose dans sa fureur. Elle n'est pas rassasiée: une nouvelle espérance se lève à l'horizon.

A un point de vue différent et très élevé, saint François de Sales voit dans Holopherne l'image de Dieu séduit et vaincu par la beauté de Marie.

Ce sont les sandales de Judith qui ont enlevé Holopherne à lui-même ; c'est l'humilité de

Marie, le point par où elle touche la terre sans toucher la souillure, qui a attiré le Verbe de Dieu.

Judith: *Sandalia ejus rapuerunt oculos ejus...*
Marie: *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Les figures que Dieu emploie signifient mille choses différentes, qui rentrent toutes dans l'unité du vrai.

III

Pour compter les symboles que Dieu a faits à la Vierge dans la création et dans l'Écriture, il faudrait probablement compter tous les objets créés qui sont des paroles de Dieu, et toutes les paroles de l'Écriture qui sont des actes, des objets, des choses substantielles.

Le livre de la Sagesse est une allégorie perpétuelle. Il faudrait transcrire tous les in-folio qui l'ont commenté pour indiquer comment, sous chaque parole, le nom de la Vierge est écrit. Et le nom même de Marie, comme s'il voulait nous préparer au mystère des symboles, contient, grâce à l'admirable souplesse et à la majesté de la langue hébraïque, une foule de significations.

Marie signifie une goutte d'eau. Marie signifie l'Océan.

On dirait que par là les syllabes mystérieuses veulent unir l'humilité à la grandeur et confondre d'avance la honteuse niaiserie qui, sous pré-

texte d'humilité, oublie de désirer et de vouloir les grandes choses. L'humilité est la racine, la condition, l'aliment, la substance des choses sublimes. Plus elle est profonde, plus elle est insatiable de magnificences. Plus elle est radicale, plus elle est dévorante. Plus elle est intime et plus elle est avide.

La plus humble des créatures a demandé et hâté par ses vœux l'événement auquel l'orgueil n'aurait pas osé penser, l'Incarnation du Verbe.

Près de l'humilité de la Vierge, l'orgueil est timide.

Marie veut dire hauteur : *celsitudo*.

L'Océan est profond. La hauteur est sublime.

Le nom de Marie, en qui éclatait tout à l'heure l'opposition de la goutte d'eau et de l'Océan, nous présente ici une autre opposition : la profondeur et la montagne.

Marie veut dire myrrhe. Marie veut dire amertume. Marie veut dire : étoile de la mer. Marie veut dire : souveraine de la mer. Marie veut dire : celle qui illumine. Marie veut dire : celle qui est illuminée.

Les litanies de la Vierge sont un poème qui, s'il était approfondi, développerait le nom de Marie et le commenterait largement. L'Arche d'alliance est un des noms que porte celle qui est aussi le refuge des pécheurs. Nous avons dit l'autre jour que l'Arche d'alliance était terrible, voilà pourquoi la Vierge est le refuge des pécheurs. Que serait la miséricorde privée du discerne-

ment? Il faut être terrible envers les uns pour tère doux envers les autres.

Saint Pierre Damien, à propos de l'Arche d'alliance, compare Moïse à saint Jean.

Le Tabernacle fut confié à Moïse, la Vierge à l'Évangéliste bien-aimé. Le corps de Moïse disparut, le corps de saint Jean disparut. L'Apocalypse est, parmi les livres du Nouveau Testament, celui qui ressemble le plus au langage de Moïse. Jean et Moïse étaient ensemble sur le Thabor. Pathmos et le Sinaï me semblent voisins sur la carte du monde invisible.

Pour compléter la ressemblance, Moïse est généralement uni à l'idée de la Justice, Jean à l'idée de la Miséricorde. Judith, image de la justice, est une des figures de Marie, et cette justice est une miséricorde. L'eau manquait: que devenait le peuple sans eau?

Esther, figure de la miséricorde, est une des images de Marie, et cette miséricorde est une Justice. Aman l'a éprouvé. Esther, comme Judith, est un type de beauté. La prière d'Esther ressemble à celle de Judith. Il s'agit d'oser tout pour sauver Israël. Esther risque sa vie si elle aborde Assuérus. Judith risque sa vie d'une autre manière si elle aborde Holopherne. Judith séduit Holopherne. Esther persuade Assuérus, qui, au lieu de la mort, lui offre la moitié de son empire. Le texte fait observer qu'Esther *debout* plaît au roi. La Vierge aussi était debout, et, dans les

deux circonstances, cette attitude de la femme forte est une des indications qui nous sont données sur son triomphe.

La marche d'Esther vers Assuérus est décrite superbement. La reine prit avec elle deux suivantes : ce sont la nature angélique et la nature humaine, dit saint Bonaventure. Elle s'appuie sur l'une, l'autre soutient ses vêtements qui tombent à terre. Marie s'appuie sur la nature angélique en un sens mystérieux. La nature humaine suit ses pas et relève derrière elle les exemples tombés à terre, la partie inférieure de ses exemples, celle qui traîne. Assuérus, tendant son sceptre, indique clairement la Conception Immaculée. La loi qui est faite pour tous n'est pas faite pour vous.

Dans l'Écriture en général, dans le livre d'Esther, dans le Cantique des Cantiques en particulier, deux caractères me frappent, deux caractères que l'on ne s'attend pas à rencontrer ensemble : l'austérité et l'enivrement. Le mystère de la création, la chute de l'homme, l'horreur du péché, l'horreur de la mort, la caducité des choses, la vanité de ce qui est humain, la splendeur de la lumière voisine de la naissance, les souvenirs du Paradis, les terreurs de l'exil, les larmes et la sérénité, la majesté du voisinage de Jéhovah, la sainteté de son nom terrible, les crimes et les souillures à travers lesquels passe la parole sacrée sans rien perdre de sa pureté inviolable, comme la lumière passe à travers les ruisseaux sans ternir

ses rayons, toutes les fanges et toutes les hontes, tous les repentirs, toutes les impénitences, toutes les duretés de la terre, toute la pourriture du tombeau à chaque instant montrée aux puissants et aux rois, toutes les chutes des trônes, tous les défis lancés à la créature vaniteuse et impuissante, tout cela se mêle aux destinées du peuple de Dieu, et nous voyons resplendir ensemble, à travers les sourires et les larmes, parmi les lamentations de Jérémie, les pleurs de David et les sanglots de Madeleine, nous voyons resplendir et monter au ciel dans le pêle-mêle du champ de bataille, l'éclat et les parfums de cet Orient sacré.

Et jamais le texte ne perd son calme terrible. Il est simple, grave, brûlant et solennel comme un souvenir de la Patrie.

Est-ce à ton ordre que l'aigle s'envolera, dit le Seigneur à Job?

C'est à l'ordre de Dieu que la Vierge a été enlevée, le jour de l'Assomption; elle a été enlevée au-dessus des neuf chœurs des Anges, enlevée sur les ailes des vents, c'est-à-dire au-dessus de toute pensée humaine, et elle a posé son nid dans les lieux escarpés.

Albert le Grand voit ici une allusion aux lieux d'où furent précipités les anges rebelles. L'humilité se tient debout sur l'escarpement des hauteurs terribles ; l'orgueil est trop faible.

Montrez-moi votre gloire, disait Moïse à Jého-

vah ; montrez-moi votre face, dit l'Époux à l'Épouse dans le Cantique des Cantiques. On dirait que l'écho du ciel redit à la terre la parole que la terre a lancée vers le ciel.

Quelle est celle-ci qui monte à travers le désert?

La Vierge est, dans le désert des déserts, la montagne inaccessible. Sur la neige de la montagne il n'y a pas de trace, personne n'a passé, nul pied n'a fait sa marque, et cependant elle monte toujours... Les anges regardent et s'étonnent.

Ils la comparent à une fumée, la fumée des parfums; ils nomment la myrrhe et l'encens; Bethléem et les Rois Mages sont dans le lointain du tableau ; ils nomment aussi la poussière, car la poussière entre beaucoup dans les pensées de la Vierge, elle se souvient de la poussière plus que l'ami ne se souvient de l'ami ; les anges parlant d'elle, prononcent le nom de la poussière et le mêlent au nom des parfums, dans l'harmonie de leur étonnement.

Vous êtes toute belle, mon amie, et il n'y a pas de tache en vous. Venez du Liban.

Voici l'Immaculée Conception, voici la montagne, voici la blancheur. Et qui donc fera une couronne à la Reine Immaculée qui vient de la montagne blanche?

Ce seront les bêtes féroces, les lions sont convoqués ainsi que les léopards. Toujours Marie se

trouve placée entre la splendeur de sa propre pureté et les souillures des autres; et ces souillures des autres ajoutent, si elles approchent d'elle, à l'éclat de sa couronne. Cette blancheur sans tache, partout présente dans l'Écriture, resplendit sur le fond noir des tableaux: car jamais les pécheurs ne sont oubliés. Ils accourent attirés par le contraste, et prennent place dans l'auréole. Ceux qui viennent des bas-fonds et des boues du ravin peuvent courir sans crainte au-devant d'Elle; car la Vierge vient du Liban et sa blancheur n'a peur de rien.

Vous êtes belle, ô mon amie! douce et superbe comme Jérusalem, terrible comme une armée rangée en bataille.

Une des magnificences de l'amour, c'est qu'il heurte à la fois, dans son transport, les choses que sépare la raison vulgaire: beauté, douceur, terreur. Voici Judith et Ruth qui apparaissent toutes deux se tenant par la main. Voici l'aurore qui apporte aux hommes la pourpre et l'émeraude, qui introduit magnifiquement la douceur dans l'incendie, et qui mouille en même temps le calice des fleurs: car l'abeille a soif et il faut bien penser au miel. Elle n'oublie pas non plus que les bêtes féroces doivent se cacher dans leurs tanières: leur moment est passé, car le soleil va paraître. Que la mouche se désaltère, que l'oiseau s'éveille, que l'homme admire! que la prière du

matin monte avec le parfum des fleurs! Voici l'aurore qui s'allume.

Que les ennemis tremblent! que la terreur instinctive qui annonce les heures redoutables fasse pâlir d'avance les Philistins!

L'Arche d'alliance est dans le camp d'Israël, et elle est terrible comme une armée rangée en bataille. Elle n'a qu'à paraître : la vie et la mort sont à ses ordres, et ceux qui la comptent parmi les choses de leur butin, subissant au fond d'eux-mêmes, dans le lieu inconnu que Dieu voit et regarde, l'action de sa présence, au lieu de devenir ses maîtres, deviennent ses victimes.

Vous êtes belle, ma bien-aimée, douce et superbe comme Jérusalem, terrible comme une armée rangée en bataille.

Jérusalem veut dire : vision de la Paix. O vision de la Paix! que vous êtes belle quand l'Amour vous invoque sans oublier la guerre, quand il vous invoque sur le champ de bataille, quand vous êtes la Paix dans la victoire, l'enivrement du repos, plein de fureur et de tendresse, plein de triomphe et de sécurité!

C'est un des caractères de l'Écriture que l'absence sublime des transitions. Les transitions sont une des lâchetés de la rhétorique, une des formes que prend, dans le langage humain, le respect humain. L'Écriture, qui ne vise qu'à Dieu, ne

sépare pas dans l'Épouse du Cantique la douceur de la terreur et ne s'excuse pas de nous dire au même instant que la bien-aimée, l'épouse, la femme par excellence, est semblable à la vision de la Paix et à une armée rangée en bataille. L'Écriture parle de trop haut pour justifier son langage.

L'humanité s'attendrit comme un homme en face de ses souvenirs d'enfance. L'Écriture présente à l'humanité des souvenirs d'enfance. Qu'ils sont graves, qu'ils sont profonds! et quelle proximité de Dieu. Les champs où Ruth glanait ressemblent-ils à d'autres champs? n'ont-ils pas un parfum céleste? la lumière qui les éclaire n'est-elle pas mystérieuse? ces moissonneurs n'agissent-ils pas avec une gravité singulière? La bénédiction de Dieu en tombant sur la Terre-Sainte, lui a laissé je ne sais quelle marque profonde. Elle ne ressemble à rien et son histoire ne peut être confondue avec aucune autre. Le Verbe avait choisi Jérusalem. L'amour de Dieu pour cette cité fait penser à un amour d'homme. Les choix de Dieu donne à ce qu'ils touchent un signe étrange. Jérusalem ne ressemble à rien. Les larmes de Jésus homme ressemble à un souvenir. Le Dieu disait à cette ville: Oh! comme je t'ai aimée! Et que va-t-elle devenir, mon antique prédilection?

Le livre de l'Ecclésiastique ressemble aux souvenirs de la Sagesse. La Sagesse incréée n'a pas de souvenir: car tout est présent devant elle.

Et cependant on dirait que, par une condescendance attendrie, elle parle comme si elle se souvenait.

Appliquées à la Vierge Marie, ces paroles que la Sagesse dit elle-même ouvrent une fenêtre sur un pays inconnu, et la pleine mer, dans ce pays-là, ressemblerait par comparaison au couloir étroit d'un cachot.

La Sagesse est sortie la première de la bouche du Très-Haut: *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens.*

Elle est sortie la première de la bouche du Très-Haut.

Par Elle s'est levé le soleil qui ne se couchera pas; par Elle la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde a paru dans la création; par Elle le Créateur a pris place dans son œuvre. Elle est sortie la première de la bouche du Très-Haut: car la promesse qui l'annonçait a précédé les paroles qu'a entendues Moïse, les paroles qu'a entendues Abraham et les paroles qu'a entendues Caïn; cette promesse a retenti quand l'écrasement de sa tête a été promis au serpent. Elle remonte même plus haut dans la genèse des choses; cette promesse a retenti quand il a été dit pour la première fois: *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

Elle habite sur les hauteurs, et son trône est dans une colonne de nuée. Elle a fait seule le tour du ciel, car elle a porté Jésus-Christ dans son sein. Elle a pénétré dans le profond de l'abîme

quand elle a regardé le cœur humain, afin de prier pour les pécheurs.

Elle a marché sur les flots de la mer, et partout elle a cherché le repos, car partout elle a cherché Dieu. Elle a cherché Dieu. Elle a cherché le repos, et elle l'a offert à Celui qui le lui a demandé, et son Créateur s'est reposé dans son tabernacle.

La nature de sa prédestination lui a fait une place à part entre les prédestinés. Elle s'est reposée dans la cité sainte, et elle est puissante dans Jérusalem. Le cèdre et le cyprès, l'olivier et le platane, la myrrhe et la térébinthe, la vigne et toutes les fleurs essayent de dire son nom et proclament, en la symbolisant toutes, qu'aucune d'entre elles ne réussit à la symboliser complètement.

O rose de Jéricho! c'est elle qui a donné son parfum sur le Calvaire, quand le sang de Dieu coulait, comme un manteau de pourpre, sur la terre; c'est elle qui a donné son parfum dans l'immense défaillance des hommes. Jéricho veut dire défaillance; mais la Vierge se tenait debout au pied de la croix; elle se tenait debout dans l'accablement des hommes, dans l'abattement des cœurs, dans la terreur des astres voilés; c'était bien dans Jéricho que la rose donnait son parfum. Le Tigre, le Phison et l'Euphrate se joignent aux fleurs et aux arbres pour essayer de nommer Marie. On dirait dans ce texte de l'Ecclésiaste que la création réveille de profonds échos endormis et leur demande un nom que les brises de l'Éden

murmuraient sans doute comme une douce prophétie aux oreilles de l'homme encore innocent. On dirait que la création, recueillie, émue, transportée par la solennité du souvenir dans les domaines de l'innocence, se rappelle les choses matinales, les choses du réveil, les choses de l'aurore, quand elle cherche le nom de celle qui a été, qui est et qui sera Immaculée.

Isaïe, le grand prophète, vit le Seigneur sur son trône; les Pères ont plongé depuis des siècles dans cette vision, comme dans les profondeurs mêmes de la magnificence.

Il vit le Seigneur sur un trône élevé, sur un trône exalté.

Plus tard, saint Jean verra sept lampes ardentes devant le trône ; plus tard, saint Jean entendra sortir du trône des foudres, des voix et des tonnerres.

Les sept lampes ardentes, les sept dons du Saint-Esprit ont allumé leurs splendeurs dans l'âme de celle qui, portant Dieu, a été son trône, son trône intime, son trône vivant, son trône inconnu, mystérieux, réel et magnifique.

Comment est-il tombé, l'antique Lucifer? L'Écriture parle toujours à mots couverts de ce premier foudroiement, comme si elle voulait ménager l'homme, par le silence qu'elle garde sur une horreur au-dessus de sa portée. Cependant ce silence, comme une nuit d'orage, est fendu par des éclairs.

Celui qui se levait le matin et qui est tombé avait dit dans son cœur qu'il s'assiérait sur la montagne du Testament, qu'il monterait plus haut que la hauteur des nuées.

L'Incarnation future, proposée à l'Adoration des Anges, et décidant, avant d'être réalisée dans le temps et dans l'espace, la destinée éternelle des intelligences obligées de lui dire un *oui* ou un *non*, la sublime adoration de celles qui se sont agenouillées d'avance et pour l'éternité, dans leurs robes de lumière, devant la crèche de Bethléem, la honte effroyable et le désespoir de la nuit sans aurore où sont tombées celles qui venaient de dire *non*, la honte de l'orgueil, la première des hontes, la honte éternelle, sans issue et sans remède, le premier jugement qui fait du premier soir la grande image du dernier jour, tout ce drame qui a précédé notre naissance nous montre la Vierge future, Marie qui naîtra, nous la présente détestée avant sa naissance par ceux qui la détestent depuis sa mort, et nous la présente sous des noms que nous connaissons déjà : la montagne du Testament et la hauteur des nuées. Elle a eu sa place avant de naître dans le premier discernement de la lumière et des ténèbres. L'horreur de voir la nature humaine élevée au-dessus de lui a jeté, beaucoup plus bas que la boue des ruisseaux, celui qui a refusé d'admirer, en levant la tête, la montagne du Testament. Profondeur de la justice! que d'imprévu dans l'épreuve des Anges! quelle ma-

gnifique pierre de touche, étonnante et douce! une mère et son enfant! quelle délicatesse dans le choix des moyens pour voir si les Anges garderont ou ne garderont pas la couronne de gloire et la splendeur de leur matin! comme la honte est bien le fruit de l'orgueil! quelle magnificence et quelle simplicité dans l'occasion de dire *oui* ou *non!* comme la gloire a dû jeter d'avance en la montrant aux Anges, sur la Vierge future, un regard attendri!

Quel amour pour elle dans l'empressement de Dieu, qui, près de juger, lui fait une place avant sa naissance, dans les circonstances solennelles de la première épreuve, décisive, terrible!

L'Arche d'alliance, nous le savons, a fait mourir les Philistins. Mais avant que Moïse fût, la montagne du Testament, avant d'avoir pris place dans la création, influait, par sa prédestination terrible, sur le jugement des Anges, contemporains de la lumière.

La nuée est un des noms de Marie les plus ordinaires dans l'Écriture: le Seigneur, dit encore Isaïe, montera sur une nuée légère et entrera en Egypte.

La Vierge a, en effet, porté en Égypte l'enfant Jésus; mais l'Égypte qui veut dire angoisse, n'était-ce pas pour lui le monde où il est entré par elle?

Dans la peinture de la grande fête, Isaïe nous promet l'exultation du désert. Saint Bonaventure

a reconnu dans le désert celle que saint Jean, prisonnier à Pathmos, vit voler dans la solitude. C'était Marie, sa mère. Ells avait deux grandes ailes d'aigle.

Quel est donc ce grand arbre qu'a vu Daniel au milieu de la terre, sous lequel habitaient les animaux?

Jean de Carthagène a reconnu le Rosaire. Les oiseaux du ciel habitent sur ses branches. Le Rosaire présente toujours les mêmes faits à la méditation des hommes. Par un effet particulier aux choses divines, le sujet de la méditation, au lieu de devenir monotone, est certainement beaucoup plus neuf pour un saint qui a blanchi devant lui, que pour l'homme qui l'aborde aujourd'hui. Un des caractères de ce qui est divin, c'est d'être inépuisable. Les choses célestes se creusent à mesure qu'on descend, et s'élèvent à mesure qu'on monte. Un enfant qui dit le Rosaire y trouve un aliment; et cet aliment, loin de sécher et d'avoir donné tout son suc, lui avouera dans soixante ans, s'il médite soixante ans, qu'il lui avait caché ce qu'il contenait de plus substantiel et de plus précieux.

Ce travail pourrait durer longtemps Les matériaux sont innombrables. Je vais pourtant m'arrêter; mais oserais-je, avant de signer, essayer de répondre à la question que l'homme fait depuis 6.000 ans? Cette question, la voici:

D'où viendra Dieu?

L'Écriture a répondu par la voix d'Habacuc: *Deus ad Austro veniet, et Sanctus de monte Pharan.*

Albert le Grand lit: *a Libano veniet*; il viendra du Liban. Le Liban c'est la blancheur. Il viendra du mont Pharan. Pharan signifie plein d'ombre. Il viendra de la blancheur pure, il entrera par la porte de la lumière, il entrera par la voie immaculée. Le Liban est la patrie des cèdres, la terre immaculée est la patrie de la hauteur. La Vierge sera le temple et le repos de son Emmanuel. Il viendra de la montagne, de la montagne pleine d'ombre; la blancheur et la montagne, l'éclat et l'ombre éclaireront de leurs feux croisés son entrée triomphale. Les échos du Liban, les échos de la terre immaculée n'ont pas oublié les reproches du Seigneur à Josaphat, qui avait fait un pacte avec Ochosias.

Il viendra de la blancheur; il viendra plus pur que le rayon. Il viendra de la montagne, là où la neige n'est marquée d'aucun pas, là où le désert est enfanté par la hauteur, parce que l'air respirable manque aux créatures. C'est là que le regard de l'aigle est dirigé; c'est de là qu'il viendra; il viendra des hauteurs de l'ombre, car la vertu du Très-Haut ombragera le sanctuaire à l'heure où le Saint descendra: *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Les paroles de Gabriel rencontrent celles d'Habacuc.

Celui qui habite une lumière inaccessible sortira

des épaisseurs de l'ombre, car il a pris depuis longtemps les ténèbres pour retraite. Mais la blancheur du Liban et l'obscurité de l'épaisseu; se donneront, quand il viendra, le baiser de pair au nom de Jésus.

On pourrait croire au premier coup d'œil que l'Ancien Testament cache la Vierge et que le Nouveau Testament la montre. Mais le Nouveau Testament la cache encore plus que l'Ancien. l'apparition qu'elle fait en ce monde est une retraite très profonde. Marie est plus invisible dans l'atelier de Joseph que ne l'était dans les forêts du Liban son image prophétique.

A mesure que la journée avance, les ombres s'allongent sur la terre. A mesure que le temps passait, peut-être l'ombre de Celui qui n'a pas de nom tombait plus épaisse, parmi les outils et les morceaux de bois, sur le charpentier et sur sa femme. L'Évangile, qui dit quelque chose de Jésus-Christ au milieu des hommes, ne dit à peu près rien de Jésus-Christ entre Marie et Joseph. Un silence plein d'abîmes, où les regards des Anges viennent peut-être mourir de gloire, enveloppe comme un nuage la maison de Nazareth

Je ne finirai pas cette étude, si incomplète qu'elle soit, sans dire un mot de saint Joseph, de saint Jean. Le dépôt est chose sacrée: confier une personne à une personne, est dans l'ordre humain, le triomple de la confiance.

Dieu a confié celle dont il est jaloux à deux êtres humains. Celle qui s'appelle la Vierge, parce qu'elle est vierge dans des sens prodigieux, dans des régions que nous ne connaissons pas, parce que ce mot, appliqué à elle, prend des significations, des applications imprévues, s'élève à des hauteurs et descend à des profondeurs qui ont fait du nom commun vierge un nom propre applicable à une personne qui se nomme la Vierge, qui se nomme la sainte Vierge, la Vierge séparée.

Les Séraphins, qui chantent l'éternel *Sanctus*, ne savent peut-être pas de quelle façon Marie est la Vierge, à quel point et à quelle hauteur.

Quels ont été ceux à qui le Dieu jaloux a confié la Vierge?

Saint Joseph d'abord, saint Jean ensuite. Saint Joseph, époux de Marie, qui l'accompagnait, au moment où elle retrouva son Fils au temple : saint Joseph, sur qui l'ombre du Père tombait chaque jour plus épaisse, si épaisse que la parole n'ose pas approcher de lui ; saint Joseph, le silence sacré de la profondeur. Son histoire est écrite dans ses fonctions : l'Évangile ne nous cite pas de lui une parole, à peine s'il est nommé. Mais ce nom, rarement prononcé, signifie simplement : *additio Dei,* augmentation de Dieu.

Quand je pense aux noms de ceux qui lui obéissaient, je ne sais pas de quelle voix cet ouvrier devait donner des ordres dans sa maison.

Quand il était dans son atelier, les grandes scènes patriarcales passaient-elles quelquefois devant ses yeux? voyait-il la tente d'Abraham, les troupeaux que gardait Jacob? l'antique Joseph, celui qui distribuait le pain, Joseph, le maître du pain, prenait-il place dans ses méditations? était-il transporté quelquefois en esprit dans l'intérieur du désert, là où Moïse gardait les brebis? le buisson ardent flamboyait-il devant lui? et ses yeux, éblouis peut-être par les splendeurs redoutables du tetragammaton, rencontraient-ils l'enfant qui attendait ses ordres pour lui apporter un morceau de bois?...

Silence! silence! silence! silence!

Celui qui était là, l'enfant auquel il donnait des ordres, est celui dont il est dit: *Per quem majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates.* C'est par lui que les Anges louent la majesté du Seigneur, c'est par lui que les Dominations adorent, c'est par lui que les Puissances tremblent.

Ce langage échappe à l'attention par sa sublimité même, il passe inaperçu. C'est par lui que les Puissances tremblent. Si vous n'étiez pas là, Jésus, fils de Marie, ô notre Emmanuel! qu'est-ce que les puissances feraient? Peut-être que devant la Majesté trois fois épouvantable ELLES n'oseraient pas même trembler. Parce qu'il était établi chef de la maison de Dieu et que Jésus-Christ lui

obéissait, Joseph reçut-il la puissance d'établir Dieu au-dessus de toute chose à une hauteur inconnue, et de s'abîmer dans l'abîme sans fond à une profondeur inconnue? L'Immortel étonnement de commander à Jésus lui fit-il subir quelque opération gigantesque, incommensurable avec les sentiments humains, quelque opération sans nom ici-bas, dont la chose appelée sur terre humilité est l'ombre pâle et affacée?

Après Joseph, Jean, fils du tonnerre, fut chargé de Marie.

Ave, Maria, gratiâ plena.

L'Ange avait dit: *gratiâ plena,* à Nazareth. Jésus sur le Calvaire la déclara mère de Jean. Or Jean veut dire *grâce*. Pleine de grâce à Nazareth, quand elle conçoit son fils premier-né, elle est donc encore nommée pleine de grâce au Calvaire, dans l'enfantement de second fils, dans l'enfantement terrible qui ne ressemble à aucun autre. L'enfant du tonnerre est l'apôtre de l'amour. Jean avait été au pied de la croix. Il avait été touché par la force qui unit les choses opposées. L'Apôtre de la grande douceur, l'homme du pardon, le fils de la femme, l'enfant chéri des entrailles de la miséricorde immortelle, Jean est le prophète des vengeances terribles, il est le voyant des colères de Dieu. Parce que Jean a été isolé à Pathmos, Pathmos est désormais isolé dans la création C'est un lieu qui ne ressemble plus à aucun autre : c'est le désert où parle la foudre, et il me semble que les échos, s'il y en a à Pathmos,

doivent donner le frisson. L'Apocalypse éclaire beaucoup plus par l'obscurité que par la lumière. Ce qu'on ne comprend pas de lui éblouit plus que ce qu'on comprend. On dirait que la voix du tonnerre de Pathmos recule notre horizon et transfigure notre ignorance. Les éclairs de Pathmos déchirent un moment les cieux ; et quand les cieux se referment, l'obscurité semble pleine de magnificences non soupçonnées, qui se laissent admirer avant de se laisser voir.

Quelle douceur et quelle paix dans les tempêtes de l'Apocalypse! Celui qui a écrit cela a vu pleurer la Vierge ; et, pendant que la foudre gronde, on entend dans le voisinage les larmes de Marie qui roulent sur la terre...

Quelle est cette femme pauvre qui ne trouve pas d'abri pour passer la nuit, qui est repoussée avec son époux, qui met au monde son fils dans une crèche, entre un bœuf et un âne, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie? Cette femme, c'est la Femme.

Quelle est cette splendeur qui étonne les Séraphins? Le temple de Dieu a été ouvert dans le Ciel, l'Arche du Testament vient d'être montrée, la création a peur : la grêle, la foudre et les tremblements de terre parlent un langage inconnu. Un grand signe apparaît dans le ciel, la Femme revêtue du soleil, et la lune est sous ses pieds...

Cette femme, quelle est-elle?

C'est la même Femme que tout à l'heure. C'est la Femme vue par l'aigle.

Veni, Domine Jesu.

NOUVEAU TESTAMENT

31. Cum autem venerit Filius hominis in majestate sua et omnes angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ.

32. Et congregabuntur ante eum omnes gentes et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hœdis.

33. Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem a sinistris.

34. Tunc dicet Rex his qui a dextris ejus erunt: venite, benedicti Patris mei; possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.

35. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi et dedistis mihi bibere; hospes eram et collegistis me.

36. Nudus et cooperuistis me; infirmus et visitastis me; in carcere eram et venistis ad me.

37. Tunc respondebunt ei justi, dicentes: Domine, quando te vidimus esurientem et pavimus te: sitientem et dedimus tibi potum?

38. Quando autem te vidimus hospitem et collegimus te, aut nudum et cooperuimus te?

39. Aut quando te vidimus infirmum, aut in carcere et venimus ad te?

40. Et respondens Rex dicet illis: Amen dico vobis,

quando fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

41. Tunc dicet et his qui a sinistris erunt: discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.

42. Esurivi enim et non dedistis mihi manducare ; sitivi, et non collegistis me.

43. Hospes eram et non collegistis me: nudus et non cooperuistis me; infirmus et in carcere, et non visitastis me.

44. Tunc respondebunt ei et ipsi dicentes : Domine, quando te vidimus esurientem, aut sitientem, aut hospitem, aut nudum, aut infirmum, aut in carcere, et non ministravimus tibi?

45. Tunc respondebit illis, dicens : Amen, amen dico vobis : Quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.

46. Et ibunt hi in supplicium æternum ; justi autem in vitam æternam.

(Math. XXV, v. 31-46.)

31. Or, quand le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa majesté.

32. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui et il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs.

33. Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

34. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, les bénis de mon Père, posséder ce royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde.

35. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli.

36. J'étais nu et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venu à moi.

37. Alors les justes lui répondront: Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons rassasié; ayant soif, et que nous vous avons donné à boire?

38. Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile et que nous vous avons recueilli; ou nu, et que nous vous avons vêtu?

39. Ou quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison et que nous sommes venus à vous?

40. Et le Roi répondra, disant: En vérité je vous le dis: chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre nos frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

Il y a toujours eu dans l'humanité quelque soupçon vague au sujet de l'étranger, et quand, au dernier jour, les fils d'Adam se trouveront perdus ou sauvés pour l'hospitalité donnée ou refusée, quand ils demanderont à celui qui est terrible :

Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu étranger ?...

Quand ils seront foudroyés par la joie ou par le désespoir qu'apportera la réponse.

Ce jour-là ils entendront probablement retentir au fond d'eux-mêmes l'écho d'un cri qui jugera le monde après l'avoir éprouvé.

Tout ne sera pas étonnement dans la révélation trois fois épouvantable du juge qui dira :

J'avais faim.

Ils verront qui ils ont frappé, et l'étonnement parviendra à une stature étrange qu'on ne lui connaissait pas, et cependant dans la révélation dernière qui ouvrira aux uns et aux autres les portes de l'éternité, tout ne sera pas étonnement.

Celui qui dira à la fin du monde la parole terrible.

Celui-là a préparé depuis le commencement du monde la parole qu'il dira à la consommation des siècles.

Homère a déjà dit à l'antiquité païenne:

Tous les étrangers et tous les pauvres viennent de la part de Dieu.

Et quand il parlait ainsi, il ne parlait pas au nom du Paganisme, mais au nom des traditions premières qui voyageaient à travers le monde, errantes et altérées, étrangères elles-mêmes puisqu'elles n'étaient pas installées chez des peuples fidèles, mais voyageuses chez des nations qui les connaissaient à peine.

De tout temps, l'homme a été averti par quelque chose. De tout temps, il s'est *défié* de l'étranger, comme s'il eût soupçonné en lui quelque chose de divin.

Saint Paul parle des anges qui se cachent, et recommande de ne pas repousser l'étranger. On dirait que les paroles qui conseillent l'hospitalité portent le sceau d'une certaine prudence divine. Elles contiennent un certain — Prenez garde — tout particulier. Ce n'est pas une loi comme une autre que la loi de l'hospitalité, c'est une loi qui a l'air de dire:

Défiez-vous des apparences. Entre vous, vous croyez vous connaître, et déjà vous ne vous connaissez pas. Mais défiez-vous de l'étranger: on ne sait jamais bien, près de lui, à qui l'on a affaire.

L'Orient est le pays de l'hospitalité, parce qu'il est le berceau du monde, et que l'écho des traditions premières y retentit plus sonore. Les vibrations de l'air y sont plus vivantes pour parler de l'hospitalité. L'hospitalité orientale ne partage pas le logis: elle le cède. Le propriétaire l'abandonne et le laisse à son hôte.

Le respect de l'hôte et son inviolabilité sont un des plus grands dogmes de l'honneur humain. Il y a une promesse solennelle, explicite ou implicite de respecter et de protéger l'étranger.

Les pays de lumière et les pays de montagnes semblent être d'une façon spéciale les gardiens de cette tradition.

En Occident, dans nos plaines, dans nos platitudes et dans nos froideurs, les échos s'éteignent et les vibrations de l'air s'entendent à peine.

Chez les Arabes, l'hospitalité est encore dans toute sa gloire, parce que les Arabes sont les hommes du soir, et le soir comme le matin est l'heure du souvenir. L'oubli habite le milieu du jour. Le démon du milieu du jour est un démon d'oubli.

L'étranger et le pauvre, rapprochés dans les vers d'Homère, sont rapprochés dans la réalité des choses. Partout et toujours, ils sont les envoyés du Seigneur, et dans l'Écriture leurs noms sont continuellement accolés.

Le nom du pauvre ne quitte pas le nom de Dieu. J'oserais dire, en restituant aux mots leur signification, qu'il ne le quitte pas plus que son ombre.

A chaque instant, dans l'ancien monde, on entend une voix qui vient du Nord ou du Midi, ou de l'Orient ou de l'Occident, et qui recommande l'hospitalité. Ce n'est pas seulement un conseil de morale, c'est quelque chose de plus singulier; ce n'est pas seulement comme une vertu que les voix recommandent l'hospitalité, c'est comme un mystère. On dirait que celui qui jugera le monde d'après ces paroles si terribles que leur simplicité rend mille fois plus terribles encore.

J'étais étranger, j'avais faim, j'avais soif, etc., etc. On dirait que celui qui jugera ainsi le monde avec ces paroles familières, n'a pas voulu le prendre en traître, mais lui a donné quelque soupçon de ce qui devait un jour lui arriver.

L'antiquité grecque a chanté Homère, et l'hospitalité est l'idée fixe de ce poète étrange dont la personnalité s'est noyée dans son œuvre.

L'antiquité sacrée avait l'exemple de Loth et d'Abraham. Loth, assis devant sa porte, attendait les étrangers, et l'histoire nous dit jusqu'où il poussa envers eux le respect.

Abraham était assis devant sa tente, à la grande chaleur du jour, quand il vit venir les voyageurs. C'était dans la vallée de Mambré.

Pour Abraham, c'était au milieu du jour, pour Loth, c'était le soir. Pour tous les deux, c'était l'heure du repos, car l'étranger qui a besoin de tout, a surtout besoin de repos. Il a besoin du pain cuit sous la cendre qu'Abraham va recom-

mander à Sara de préparer. Il a besoin du veau tendre qu'Abraham va recommander au serviteur de cuire. Mais il a surtout besoin de repos.

De repos! Et peut-être le sabbat de Dieu apparaît-il dans le lointain. Peut-être celui qui donne à l'étranger le repos, donne à Dieu un sabbat.

Celui qui a fait le monde et qui dans le monde est étranger demande le septième jour. Peut-être l'écho de cette parole retentit tout bas quand l'étranger d'une voix tremblante demande le repos et le sommeil. Les tonnerres sont muets, les éclairs ne brillent pas, mais ils sont quelque part en réserve, et le jour où le juge découvrira la face de l'étranger, on verra peut-être que sa parole embarrassée et timide était l'écho du Sinaï.

Dieu est celui qui n'a pas besoin, et tel est le sens du mot hébreu: Saddaï.

Le pauvre et l'étranger est celui qui a besoin. Je mets le verbe au singulier, car le pauvre et l'étranger, c'est une seule et même chose.

Le riche n'est jamais étranger.

Dieu, qui n'a pas besoin, apparaît au jugement dernier comme présent dans celui qui a eu besoin.

De là les grandes surprises: de là les étonnements incommensurables; mais au fond de ces étonnements, les étonnés reconnaîtront la voix la plus profonde et la plus oubliée, la plus intime et la plus désolée, la voix la plus sacrée de leur esprit et de leur cœur, et cette voix leur rappel-

lera dans son langage sans parole qu'elle les avait avertis.

Les étonnés pourront bien dire :

Seigneur, quand est-ce que je vous ai vu étranger...

Mais ils ne pourront pas parler ainsi sans trouble, ils ne pourront pas se rassurer par leur question, car leur conscience réveillée leur montrera ce qu'elle gardait au fond de son sommeil.

Ces paroles définitives, qui fixeront le sort éternel des hommes, me paraissent plus redoutables dans leur familiarité, que si elles affectaient de se montrer terribles.

Donnez à un homme le soin de les imaginer, chargez un homme, qui ne les connaîtrait pas, de deviner par quelles paroles sera jugé le genre humain... Il cherchera des paroles plus retentissantes, plus extérieurement solennelles. Il essayera de mettre le tonnerre et les éclairs dans sa voix. Il s'exaltera dans le sentiment de la puissance. Il voudra revêtir la majesté du juge. Il craindra de descendre à certains détails. Il regardera les choses de loin. Il essayera de parler en Dieu.

Voici, au contraire, que Jésus-Christ inspecte avec un souvenir profond les détails de la misère, Il connaît la soif. S'il est étranger quelque part sur la terre, ce n'est pas là où elle est.

Et avec un regard prodigieusement humain, avec un regard profond qui est un souvenir, il dit des choses si familières qu'elles ressemblent

à la conversation des hommes, quand ils parlent entre eux, dans la liberté, sans être entendus des voisins.

J'avais faim, j'avais soif, j'étais étranger
Et les Colonnes des Cieux tremblent.....

Les Colonnes des Cieux tremblent, et ce qui va s'ouvrir pour les uns et pour les autres, ce sont les portes de l'éternelle Éternité.

Et l'œil n'a pas vu, et l'oreille n'a pas entendu, et le cœur n'a pas soupçonné.....

Jetez la sonde au fond de l'homme. Penchez-vous sur l'abîme et restez là... Écoutez si la sonde rencontre le fond; vous n'entendez aucun bruit. Mesurez la joie et le désespoir dont le cœur de l'homme est capable: Comptez les aptitudes connues et inconnues de joie et de désespoir. Évaluez les capacités... C'est impossible absolument.

Tâchez, s'il vous plaît maintenant, de demander à ce mot: — l'Éternité, — ce qu'il signifie

Voulez-vous compter les siècles de sa durée?

Regardez un I, c'est un siècle. Puis imaginez une série de zéros: qui essayera, en multipliant les siècles, de les compter?...

La série de zéros traverse l'espace; elle traverse l'immensité. Elle s'emporte comme un cheval au galop. Elle s'envole comme un aigle.

Voici les étoiles dont la lumière, après 6000 ans, ne nous est pas encore parvenue, à cause de la distance, et la série de zéros remplit cette distance, et les milliards de milliards de siècles perdent leur nom dans l'abîme, comme des noyés

dans l'Océan, et toutes les mesures sont mortes, et — l'Éternité — n'a pas encore dit la première syllabe de son nom.

Toujours!

Jamais!

J'avais faim... J'avais soif... J'étais étranger.

Oui, les mots sont simples, mais les Colonnes des Cieux tremblent.

2. Et exeunti ei de navi statim occurrit de monumentis homo in spiritu immundo.

3. Qui domicilium habebat in monumentis, et neque catenis jam quisquam poterat eum ligare.

4. Quoniam sæpè compedibus et catenis vinctus dirupisset catenas, et compedes comminuisset, et nemo poterat eum domare.

5. Et semper die ac nocte in monumentis et in montibus erat, clamans et concidens se lapidibus.

6. Videns autem Jesum a longe, cucurrit et adoravit eum.

7. Et clamans voce magnâ, dixit: quid mihi et tibi, Jesu, Fili Dei Altissimi? adjuro te per Deum: ne me torqueas?

8. Dicebat enim illi: Exi, spiritus immunde, de homine.

9. Et interrogabat eum: quod tibi nomen est? Et dicit ei: Legio mihi nomen est, quia multi sumus.

10. Et deprecabatur eum multùm, ne se expelleret extrà regionem.

11. Erat autem ibi circa montem grex porcorum magnus pascens.

12. Et deprecabantur eum spiritus dicentes: mitte nos in porcos, ut in eos introeamus.

13. Et concessit eis statim Jesus. Et exeuntes spiritus immundi introierunt in porcos, et magno impetu grex præcipitatus est in mare, ad duo millia, et suffocati sunt in mare.

14. Qui autem pascebant eos fugerunt et nuntiaverunt in civitatem et in agros. Et egressi sunt videre quid esset factum.

15. Et veniunt ad Jesum, et vident illum qui à dæmonio vexabatur, sedentem, vestitum, et sanæ mentis et timuerunt.

(S. Marci, cap. V, v. 2-15.)

2. Et comme Jésus sortait de la barque, tout à coup accourut à lui du milieu des sépulcres un homme possédé d'un esprit impur.

3. Lequel habitait dans les sépulcres, et nul ne pouvait le tenir lié, même avec des chaînes.

4. Car souvent, serré de chaînes et les pieds dans les fers, il avait rompu des chaînes et brisé des fers, et personne ne le pouvait dompter.

5. Et sans cesse, le jour et la nuit, il était parmi les tombeaux et sur les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres.

6. Or, voyant Jésus de loin, il accourut et l'adora.

7. Et criant d'une voix forte, il dit : *Quid mihi et tibi* ? Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Je vous adjure par Dieu, ne me tourmentez point.

8. Car il lui disait : Esprit impur, sors de cet homme.

9. Et il lui demanda : Quel est ton nom ? Et il lui répondit : Légion est mon nom ; car nous sommes beaucoup.

10. Et il suppliait avec instance de ne point le chasser hors de ce corps.

11. Or, il y avait là, le long de la montagne, un grand troupeau de pourceaux qui paissaient.

12. Et les esprits suppliaient Jésus, disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous entrions en eux.

13. Et Jésus permit aussitôt : Les esprits impurs, sortant donc du possédé, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau, d'environ deux mille, se précipita impétueusement dans la mer et s'y noya

14. Ceux qui le gardaient s'enfuirent et répandirent cette nouvelle dans la ville et dans les champs. Aussitôt les gens sortirent pour voir ce qui était arrivé.

15. Ils vinrent vers Jésus, et ils virent celui qui avait été tourmenté par le démon, assis, vêtu et sain d'esprit ; et ils furent saisis de crainte.

(Saint Marc, ch. V, v. 2-15.)

Cet homme habitait dans les sépulcres ; il brisait les chaînes dont on essayait de l'attacher. Personne ne pouvait le dompter.

Il brisait tous les liens ; il criait ; il se meurtrissait à coups de pierre.

Nuit et jour dans les sépulcres et sur les montagnes, criant, hurlant, se meurtrissant, privé d'immobilité, privé de silence.

L'habitude émousse tout, particulièrement les scènes de l'Évangile. Il faut la vaincre, il faut insister, il faut se représenter vivement cet homme dans l'horreur de sa situation, les tombeaux, cet esprit immonde, le furieux qui ne se tait ni jour ni nuit, qui se meurtrit, qui hurle, ce troupeau de porcs, cette demande des esprits, laquelle ne peut étonner que ceux qui ignorent la signification de ce mot : *Démon*.

Il faut appuyer sur cette scène terrible, il faut se représenter la peur que faisait ce possédé. Cette peur est très nécessaire pour faire entendre le dernier mot, le mot pour lequel j'écris tous les autres.

Il faut se représenter les épouvantes contenues

dans les courtes paroles de l'Évangile pour comprendre quelque chose de la profondeur du dernier mot : ils furent saisis de crainte.

Ce dernier mot contient de singuliers mystères. Voilà un homme qui faisait peur parce qu'il était agité et nu ; c'était le possédé, l'hôte des sépulcres. Le voilà assis, calme, vêtu. *Et timuerunt.* Et la crainte saisit les hommes. Ce magnifique remplacement de la peur par la crainte ouvre une fenêtre sur l'adoration.

La peur est le sentiment de l'esclave ; c'est le tremblement égoïste, étroit et servile qui naît du danger aperçu ou pressenti.

La peur est la chose qui naît de l'angoisse, à propos d'un danger fini, déterminé, ordinairement matériel. Elle est absolument contraire à la gloire, et nulle majesté n'est sentie dans son voisinage. Elle est bestiale, instinctive, et fait penser à un animal menacé ou menaçant.

La crainte est le frisson qui vient du voisinage ou de l'attouchement de la majesté. La crainte est fille du sanctuaire. La crainte éclate devant la grandeur, devant la gloire. La fumée qui sort des profondeurs du temple, l'obscurité sublime, le silence, trois fois auguste, voilà les sources d'où coule le fleuve de la crainte pour se jeter bouillonnant dans l'Océan de la gloire.

La peur redoute et déserte ; la crainte tremble et aime ; la peur maudit ; la crainte est une bénédiction, bénédiction reçue et bénédiction donnée. La crainte tressaille et frissonne

L'adoration est au fond d'elle.

Cet homme vêtu, raisonnable et assis, n'a plus rien d'effrayant. Mais son attitude raisonnable, calme et assise, éveille le souvenir de son état précédent, et éveille en même temps le sentiment de la toute-puissance qui l'a transporté de cette situation-là dans celle-ci.

Sedentem et vestitum et sanæ mentis et timuerunt.

L'Évangile, comme je l'ai déjà dit, l'Évangile et l'Écriture en général ne daignent pas se faire admirer. Mais nous avons le droit et le devoir de dire au cœur de l'homme : Écoute et regarde. Ceci est fait pour toi.

Il me semble qu'il y a, dans le tableau épouvantable de ce possédé, de cet habitant des sépulcres, de cet homme criant jour et nuit, ne supportant pas ses chaînes, et invincible aux efforts de ses impuissants dompteurs, il me semble qu'il y a là une préparation singulière à la signification profonde et à la magnificence calme du dernier mot : Ils furent saisis de crainte.

Ces hommes habitués à la vue du possédé, habitués à ses cris, habitués à ses violences, aux meurtrissures, aux coups de pierre qu'il s'infligeait à lui-même, car les démons sont par-dessus tout inhumains, ces hommes habitués à la peur, le voyant assis vêtu, et raisonnable, sont saisis de crainte.

Un homme assis, vêtu et raisonnable, n'a, par lui-même, rien de très effrayant. Mais ce n'est

pas seulement lui qu'on voit quand on regarde cet homme. On voit la toute-puissance qui vient de le toucher, et on tremble, parce qu'à travers lui le doigt de Dieu apparaît. On voit encore l'ancien possédé ; on voit celui qui criait jour et nuit dans les sépulcres, car il ne dormait pas. Il ne dormait pas, bien entendu, et son insomnie faisait partie de son épouvante. Il était l'épouvante de toute la contrée. On s'en souvient ; on le revoit même, on le voit peut-être mieux qu'on ne le voyait autrefois. Les horreurs de sa situation passée apparaissent plus distinctement que si elles étaient présentes. Cet homme apparaît, résumé par le souvenir.

Puis tout à coup, le voici : Il est assis, chose prodigieuse ! L'immobilité lui est permise. Il supporte le vêtement humain. Le voilà raisonnable.

La peur a pris la fuite, en même temps que les démons.

Et la crainte est arrivée, solennelle et divine ; car la peur est fille de l'enfer, et la crainte est fille du ciel.

Cette ambition de l'esprit impur, cette ambition d'entrer dans les porcs, Jésus la satisfait. Vous voulez entrer dans les porcs, vous entrerez dans les porcs.

Et c'étaient des esprits ; ils avaient été créés bienheureux ; ils étaient des démons ; ils avaient été des anges ! Et ils ambitionnaient d'entrer dans les porcs, et leur ambition, cette ambition-là est satisfaite.

Ceux qui, autrefois, étaient tombés par orgueil, ambitionnent d'entrer dans des porcs, et cette grâce leur est concédée.

Et à cette demande : quel est votre nom ? ils répondent : Légion.

Ils s'appellent légion parce qu'ils sont beaucoup.

Que d'hommes tombés par orgueil ambitionnent plus tard d'*entrer dans des porcs ?*

Et ce mot : *Légion !*

Il y a des moments où la parole se déclarant courte, on éprouve le besoin de se réfugier dans le silence. Voici peut-être un de ces moments.

Cœpit pavere et tædere.

(Saint Marc, ch. XIV, v. 33.)

Il commença à avoir peur et à s'ennuyer.

(Saint Marc, ch. XIV, v. 33.)

Toutes les fois qu'on regarde l'Humanité, ⅓ə qu'on la confronte avec l'idée de la Divinité, l'opposition se fait sentir. Ici la force, et là la faiblesse évidente. Ici la gloire, et là la misère. Mais où le contraste est-il absolu? Question qu'on n'a jamais posée peut-être.

Quelle est la chose de la vie humaine la plus radicalement étrangère à l'essence de la gloire?

Est-ce la naissance? Pas tout à fait. Est-ce la vie? Pas tout à fait. Quelques lueurs tombent sur elle. Est-ce la mort? Pas même, une solennité l'enveloppe qui peut quelquefois la rapprocher jusqu'à un certain point de la lumière.

Sont-ce les détails physiques de la Passion? Pas même: des lueurs d'abîme éclairent ces choses, et la couleur du sang les rougit.

Qu'est-ce donc? Quelle est la chose que rien ne pénètre, et qui est l'antipode, plein, absolu de la gloire? Quelle est la chose où la misère soit parfaite?

Cette chose, c'est la peur.

La peur, qui est indiquée au Jardin des Olives,

est l'acte impénétrable, imperméable, l'acte inouï, seul de son espèce, le plus étrange et le plus oublié.

On cite des morts héroïques. Les martyrs et les guerriers ont souvent cette auréole.

Jésus-Christ ne l'a pas, et le P. Faber dit qu'il fut plus sujet à la peur qu'aucun homme dans le monde entier.

La peur est le plus inconnu, le moins étudié des sentiments de l'homme.

Et cependant elle est caractéristique, typique, elle est parfaite en son genre.

Elle est plus totale, plus complète, plus parfaite que le mal. Le mal, quel qu'il soit, est limité. La peur ne l'est pas, ou, si elle l'est, c'est seulement par les limites de la nature sur qui elle s'exerce. La peur ôte au mal sa limite réelle. Elle le présente dans un idéal absolument épouvantable. Elle le contemple, non en lui, mais en elle. Elle voit l'image du mal grossie dans une nuée comme les voyageurs des montagnes voient quelquefois leur image.

La peur est une défaillance plus intime que le mal. Elle est une dissolution plus totale des forces de la vie. Elle est un abandonnement plus intérieur. Elle pénètre plus profondément le sang, les os et la moelle des os. Elle est une attestation de faiblesse plus authentique et plus radicale. Elle enlève à la misère ce que celle-ci pourrait avoir d'extérieur, d'accidentel.

Elle la plonge dans un océan immense et indéterminé. La peur fait comme la nuit. Elle enlève

aux objets la précision de leurs contours. Elle les revêt d'immensité. Elle enlève à l'âme les lieux de refuge et de résistance. Elle la désarme avant le combat. Elle la livre seule et nue à des ennemis qu'elle rend tout-puissants, sans limite et sans borne, à des ennemis fortifiés par toute la vertu de sa défaillance.

La peur, c'est le néant qui devient idéal.

C'est le néant qui se contemple dans son type, agrandi par son propre regard. C'est le néant qui triomphe, par la pensée, des dernières faiblesses de sa nature.

La peur, c'est l'effort de la misère, son chef-d'œuvre et son étonnement.

S'il y avait une divinité de la misère, il faudrait adorer la peur, et auprès de cette divinité là, la mort même serait une idole.

C'est la peur qui serait le vrai Dieu. Il y a des morts qui ont des airs de fierté. La peur ne connaît pas ces airs-là.

Elle est intolérante de tout ce qui n'est pas elle. Elle veut son homme tout entier. Elle est plus jalouse que la mort. Elle éteint mieux que la mort tous les souffles et toutes les flammes. Elle est plus absorbante, et sa victoire ne coûte aucun combat. Pour vaincre, elle n'a qu'à paraître. Là où elle est, il n'y a plus rien. Elle fait le vide ; elle s'assied, et son siège est un trône, puisque c'est elle qui est assise.

La peur ne ressemble à rien. Elle est pleine de particularités.

Quelqu'un a dit que l'orgueil chez un fils d'Adam est un prodige.

Pourtant ce prodige se réalise tous les jours. Et non seulement tous les jours, mais à propos de tout. Et non seulement à propos de tous les avantages qu'on peut posséder, mais à propos de tous les désavantages.

L'orgueil ne s'alimente pas seulement du génie, du talent, de la beauté. Il s'alimente des misères qu'il contemple à sa lueur. Par la vertu de l'orgueil, l'homme transfigure les faiblesses, s'admire en elles. Il admire de plus son propre orgueil, faiblesse suprême dont il se vante comme un pauvre qui, devenant fou, s'entourerait pompeusement de ses haillons déchirés qu'il prendrait pour un manteau impérial. Et la vermine qui grouillerait dans les haillons, ressemblerait pour lui aux hommages des peuples.

L'amour-propre, qui est si insatiable, se prend cependant aux infiniment petits. Il vit de tout et il vit de rien. Quand il ne sait à quoi s'accrocher, il grimpe aux murs.

Un ruban, un chapeau, la plus petite garniture de la plus petite cheminée, le plus imperceptible fil du moindre vêtement, le cadeau le plus insignifiant que puisse vous faire n'importe qui ou n'importe quoi, pour vous le retirer dans une minute, une pièce d'or, une pièce d'argent, même si elle est dans vos mains, sans être à vous, peut-être même une pièce d'or dans la main de votre voisin, une chose à la fois insignifiante, étrangère

et trompeuse, *même si vous la reconnaissez telle*, tout lui est bon, il prend tout, il mange tout, comme un sauvage. L'apparence la plus menteuse, la plus incapable de tromper vous-même ou les autres, il la prend, il la mange, et cela lui profite. Les faiblesses les plus honteuses, il les appelle des passions. Il les prend, il les mange, et cela lui profite. Il s'engraisse de tout, même de la maigreur. Il s'engraisserait d'un fil de fer.

Les désirs physiques les moins élevés, il les transforme en ardeur ; il les prend, il les mange, et cela lui profite. Il prend la boue, il la mange, et cela lui profite.

Et la purulence même de la boue qui fermente, pleine de vers et d'insectes, lui devient du pain. Il prend cela, il le mange, et cela lui profite. Les insectes microscopiques deviennent gros et gras en lui pour le nourrir et pour l'engraisser.

L'homme est fier de l'héroïsme, mais il est fier aussi du crime.

Eh bien ! il y a une chose, une seule dans l'immense univers, une seule au milieu de tous les biens et de tous les maux, une seule dont l'amour-propre ne peut pas se nourrir, une seule qui ne lui soit pas assimilable, qui ne lui soit assimilable à aucun degré.

Cette chose est sa bête d'horreur, et l'amour-propre meurt à sa vue.

Cette chose, C'EST LA PEUR.

Nul homme, jamais, ne fut fier d'avoir eu peur.

La peur est cette exception qui domine toute loi. Elle est la seule chose que l'orgueil ne revendique jamais.

Elle a par là une place à part. Elle est une réserve.

Elle est un anathème. Elle dit à l'orgueil : Tu iras jusqu'à moi, et tu n'iras pas plus loin, et à mes pieds tu briseras l'enflure de tes vagues.

La peur en général a donc des perfections que le mal n'a pas.

Mais si de la peur en général nous passons à la peur de Jésus-Christ au Jardin des Olives, nous trouverons le silence plus convenable que la parole. Sa passion est une suite d'excès, dont beaucoup nous sont inconnus, dit Angèle de Foligno. Mais ces souffrances, quelque effroyables qu'elles fussent, furent successives, et non simultanées. Dans le développement de la Passion, il ne les porta pas toutes à la fois. Mais, au Jardin des Olives, par la vertu de l'épouvante, il les porta toutes à la fois, et par la vertu de la même épouvante, elles acquirent en lui une perfection plus grande que celle qui allait leur être donnée par la réalité elle-même. Peut-être le crucifiement fut-il senti d'une manière plus terrible au Jardin des Olives que sur la croix. Car sur la croix il fut senti en réalité. Au Jardin des Olives il fut senti en esprit.

La sueur du sang est la parole de cette terreur.

En général l'homme n'a pas de sueur de sang. La sueur de sang est une chose en dehors de tout, comme la terreur de Jésus-Christ fut en dehors de tout. Il sentit peser sur lui Dieu en fureur, et il savait ce que c'était que Dieu en fureur.

Il portait la fureur substantielle de Dieu. Il voyait son avenir terrestre, qui était la passion, puis l'avenir des hommes : il voyait leurs crimes, leurs douleurs. Personne ne sait ce qu'il voyait. Personne ne sait ce qu'il sentait. Personne ne sait ce qu'il portait. Personne ne sait de quel frémissement frémissait cette nature humaine, qui n'avait d'autre support qu'une Personne divine, et qui se voyait l'objet de la fureur de Dieu.

C'est pourquoi je crois le silence plus convenable que la parole, et la sueur de sang semble l'indiquer. La sueur de sang, phénomène à part, phénomène réservé, nous indique qu'il s'agit d'une chose dont les pensées humaines n'ont pas la mesure. Il s'agit d'une chose à part, d'une chose réservée.

Et adducite vitulum saginatum.

Amenez aussi le veau gras, et tuez-le, mangeons et réjouissons-nous.

(Saint Luc, ch. XV, v. 23.)

Sine ut mortui sepeliant mortuos suos.

(Saint Luc, ch. IX, v. 60.)

Laissez les morts ensevelir leurs morts.

Ces deux textes qui ne paraissent nullement se toucher, se touchent pourtant, ce me semble, par l'apparition qu'ils manifestent, apparition pleine d'harmonie, qui n'est pas une contradiction.

Au premier regard, l'homme pourrait s'étonner.

Voici un pécheur qui a fui Dieu, qui a dissipé sa substance, et au premier moment de son retour, pas un reproche, pas une amertume : La fête ! la fête ! la fête ! et on tue le veau gras.

Voici un homme qui veut tout quitter pour Dieu. Dieu ne lui laisse pas le temps d'ensevelir son père.

Les procédés sont différents : mais au fond de cette différence il y a un accord admirable.

L'Écriture est un abîme, et le mystère habite au fond. Il y aurait un bel ouvrage à faire sous ce titre *Concordance*. Au lieu de la concordance matérielle, ce serait la concordance spirituelle. Au lieu de celle des mots, ce serait celle des choses.

Prenons pour exemple la patience et l'impatience de Dieu.

Ces deux choses sont indiquées de Dieu, patience et impatience. Dans quels cas? Voici, je crois, la loi.

Dieu, d'après l'Écriture, est patient pour les pécheurs, impatient pour les justes.

S'agit-il de l'enfant prodigue, de la monnaie perdue, de la brebis égarée, c'est la patience sans fin, c'est la recherche du Bon Pasteur.

Mais, tout à coup, la scène change. « Suis-moi, dit la voix qui appelle. — Permettez que j'aille ensevelir mon père. » Voici la réponse. Elle est sublime d'impatience.

« Laisse les morts ensevelir leurs morts. »

Quoi de plus naturel et de plus permis que d'ensevelir son père! C'est précisément parce que la chose est permise aux hommes ordinaires, qu'elle est si violemment interdite aux hommes privilégiés, dans les moments solennels. Celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière n'est plus apte... La famille de Rebecca la supplie de rester dix jours avant de suivre l'inconnu. « Non, dit la jeune fille, je partirai à l'instant même. » Car elle est appelée.

Et les apôtres, ayant entendu le maître, quittèrent tout pour le suivre.

Et la voix qui parle à l'épouse, comme elle est intolérante! « Oublie ton peuple et la maison de ton père! »

Remarquez que ce sont toujours les actes et les

sentiments les plus légitimes et les meilleurs, des actes pieux de reconnaissance, l'ensevelissement et le souvenir du père et de la mère, les choses les plus légitimes qui deviennent interdites au moment de l'appel.

Dans les cas de péché, on est sous le coup de la loi; Dieu attend avec une longanimité extraordinaire qui ressemble à de la froideur. Quand, au contraire, il adresse à un fidèle déjà fidèle à la loi un appel personnel, direct, spécial et supérieur, il refuse d'attendre absolument. Il est ardent et pressé. Il veut que vous immoliez la chose inférieure à la chose supérieure, brusquement, il veut que vous abandonniez tout, que vous couriez à sa voix, que vous vous précipitiez dans la direction nouvelle. Il veut que votre ancienne vie brûle en une seconde, foudroyée par la voix qui appelle. Il veut que rien ne reste plus de votre ancienne personne, que vous ne vous souveniez plus de votre vieille maison, ni de votre vieux nom, ni de vos habitudes, ni de votre père, ni de votre mère, que tout brûle jusqu'à la pierre du sacrifice, jusqu'à la terre qui vous portait, que vous vous jetiez à corps perdu dans la vie nouvelle, sans regarder derrière vous.

Saint Paul veut se faire anathème pour tous. Il veut attirer sur lui la fureur des lois, car telle est la vocation spéciale à laquelle il est appelé par l'esprit.

A-t-il entendu, au septième ciel, cette recommandation de haïr son âme que la terre ne com-

prend pas? Celui qui veut sauver son âme la perdra. Haïr son âme, se faire anathème, paroles mystérieuses qui sont peut-être synonymes, dans la langue du pays où il avait été transporté.

Ceux qui ont essayé de dénouer le nœud gordien ont perdu leur temps, Alexandre l'a tranché.

Le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde.

L'esprit souffle où il veut.

Ensevelir son père est une œuvre de piété qui tombe sous le coup de la réprobation, quand l'esprit souffle ailleurs. Car l'esprit est sans mesure.

L'entraînement est la loi de l'esprit, son souffle est un glaive qui tranche et ne dénoue pas.

Quant à l'enfant prodigue, puis-je le quitter ainsi?

Il est inutile de le raconter et impossible de l'analyser. Cependant, on voudrait parler de lui.

Il est tellement beau qu'on reste devant lui pensif.

La méditation qu'il provoque va plus loin que les termes dont il se sert. Il semble qu'on éprouve le besoin de suivre jusqu'au ciel ce récit terrible.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

(Saint Luc, ch. XI, v. 3.)

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Pour aborder le *Pater*, il faudrait quelque chose que je n'ai pas encore. Je n'ose pas.

Quelque chose me manque, au moins pour le moment. J'essayerai peut-être un jour. Nous verrons. Aujourd'hui je me réfugie dans le silence, qui est mon refuge ordinaire.

Cependant, comme les explorateurs de la terre promise rapportèrent à Moïse quelques-uns des fruits qu'il fut permis de goûter d'avance, est-ce que je ne pourrais pas prononcer d'avance ce mot:

Panem nostrum, notre pain?

Nous ne demandons pas seulement du pain: nous demandons notre pain, celui qui est le nôtre. Nous ne demandons pas le pain qu'il faut à notre voisin, à notre frère, mais celui qu'il nous faut à nous-même: le nôtre.

Je ne demande pas celui d'un homme quelconque. Je demande celui qui est le mien, celui dont Dieu veut que j'aie besoin moi-même: le mien!

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque

jour. Il faut insister sur chaque mot: mais il y en a deux qui peuvent être oubliés par plusieurs esprits inattentifs et qui brillent comme du feu dans cette phrase, *aujourd'hui* et *nôtre*

Nôtre est si étroitement uni à pain qu'il passe inaperçu. Il faut prendre ce mot à deux mains, et le mettre dans sa lumière.

Il ne s'agit pas d'un pain quelconque, il s'agit de votre pain, le vôtre. Considéront l'Univers : les sphères célestes en mouvement; tout ce qui a vie s'appelle *ego*, *ego*, c'est-à-dire, *Ego*, j'ai besoin. Tout ce qui a vie a besoin. Tout ce qui a vie aspire incessamment à renouveler sa substance ; tout ce qui a vie est affamé, tout ce qui a vie est avide. Mais toute créature diffère essentiellement de sa voisine.

Embrassez d'un coup d'œil toutes les forêts créées. Pas une feuille dans ce nombre énorme de feuilles ne ressemblera à sa voisine. Embrassez d'un regard tous les rivages de tous les océans, pas un grain de sable ne ressemblera à son voisin. Et si nos yeux étaient de force à étreindre d'une seule étreinte toutes les sphères célestes, si la poussière d'or jetée dans les plaines de l'Espace nous apparaissait, telle qu'elle est, si elle était tremblante et nue devant notre regard, comme devant le regard de Jéhovah, pas un grain de cette poussière-là ne serait trouvé semblable à l'autre, ni deux feuilles, ni deux grains de sable, ni deux étoiles ne se ressembleraient.

Or le pain de chacun, c'est ce qu'il faut à celui-

là, non pas à son voisin. Le caractère du pain est déterminé par le caractère de l'affamé, et le caractère du vin par le caractère de l'altéré. Le caractère de ma nourriture est déterminé par le caractère de mon estomac, de mon besoin, de mon appétit. Puisqu'il n'y a pas deux créatures identiques, il n'y a pas deux créatures qui aient besoin d'un pain identique. Le Nôtre! Le Nôtre! ô Dieu Puissant: donnez-nous le Nôtre! Je ne demande pas le pain de mon frère! Je demande mon pain à moi!

Dicebant autem multi ex ipsis: Dæmonium habet, et insanit. Quid eum auditis?

(Joannes, ch. X, v. 20.)

Beaucoup d'entre eux disaient: C'est un démoniaque et un fou. Pourquoi l'écouter?

Beaucoup d'entre eux disaient : C'est un démoniaque et un fou. Pourquoi l'écouter?

Celui-ci n'est-il pas ouvrier, fils de Marie, frère de Jacques et de Joseph, et de Jude, et de Simon? Est-ce que ses sœurs ne sont pas aussi au milieu de nous. Et ils étaient scandalisés à son sujet.

Et Jésus leur disait : Le prophète n'est nulle part sans honneur, si ce n'est dans sa patrie, dans sa maison et dans sa famille. (Marc, vi, 3, 4.)

Et il leur dit : « Je vous le dis en vérité, personne n'est reçu comme prophète dans son pays. » (Luc, xv, 24.)

Peu de paroles reviennent dans l'Écriture aussi fréquemment que ces paroles.

L'aveuglement de l'homme est un mystère. Mais l'aveuglement du frère, voilà le mystère des mystères.

On pourrait croire à première vue que l'orgueil humain a intérêt à la glorification du voisin, du frère, du compatriote.

Non pas ; l'orgueil veut bien que le voisin, que

le frère soient loués, vantés, célébrés dans l'ordre humain, surtout pour les vertus et les talents qu'ils n'ont pas. Mais s'il s'agit des vertus et des talents qu'ils ont, surtout si ces vertus sont des gloires, et si ce talent est du génie, alors l'orgueil, au lieu de se féliciter, se câbre.

Il se félicite, tant que la réputation, fausse et médiocre, rejaillit sur lui.

Il se câbre, dès que la gloire véritable menacerait de l'écraser.

L'orgueil voisin participe de la réputation mensongère. Il ne participe pas de la gloire véritable.

La première est avec lui une ressemblance. La seconde, un contraste. Dans la première, il se reconnaît. Dans la seconde, il voit le contraire de lui.

Si votre grandeur est démesurée, votre famille verra là une sorte de renonciation à elle. La commune mesure manquant, elle brisera, au lieu de partager.

Vous vous trouverez à peu près dans la même position que si vous aviez commis quelque crime épouvantable, et mérité quelque peine infamante.

Dans les deux cas, on vous reniera.

Dans les deux cas, vous aurez commis des excès, vous aurez dépassé ce qui était convenable. Vous n'avez pas la ligne. Vous êtes exclu du service.

La gloire et la honte produisent toutes deux la séparation. Elles sortent du cadre. Elles font éclater le cercle.

Dans une mesure restreinte, la première serait supportée comme la seconde.

Car, dans cette mesure-là, toutes deux attirent l'attention. Au delà de cette mesure, elles deviennent odieuses. Ces causes contraires se rencontrent dans le même effet.

L'esprit de famille, qui pourtant ne ressemble pas à la foudre, cherche comme elle cependant un bon conducteur et ne le trouve ni dans la honte ni dans la gloire. La honte et la gloire sont deux forces isolantes.

Si vous êtes riche et célèbre, l'orgueil voisin supportera volontiers sur vous ces faveurs de la réputation et de la fortune, parce qu'il les pourra partager. On dira : je le connais beaucoup, je le connais depuis mon enfance ; c'est l'ami de ma famille ; et il est de ma famille ; c'est un camarade, c'est un frère, etc., etc.

Mais si votre grandeur dépasse les pensées, les conceptions, les espérances, les désirs de votre famille, alors cette famille ne pouvant plus partager cette grandeur, la détestera.

Elle ne lui deviendra pas seulement indifférente, en tant qu'étrangère. Elle lui deviendra hostile, parce qu'elle y verra non seulement une exception aux règles par lesquelles elle veut être régie, mais une insulte aux limites dans lesquelles elle veut être renfermée.

Elle y verra une attaque personnelle d'autant plus aiguë qu'elle part de plus près, d'autant plus cruelle qu'elle est plus intime.

L'esprit de famille est par-dessus tout un esprit de propriété. Il revendique volontiers surtout ce qui n'est pas à lui. Mais il ne vole que de petites choses, et ne reçoit que de petits cadeaux. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Cela est vrai surtout pour lui. Quoiqu'il aime les cadeaux, il déteste tant la grandeur qu'il refuserait un grand cadeau. L'horreur qu'il a pour cet adjectif l'emporte sur l'amour qu'il a pour ce substantif.

D'ailleurs, voulût-il accepter, il ne pourrait pas. Il faut qu'un don soit assimilable au donataire. La grandeur n'est pas assimilable à l'esprit de famille. Si elle approche, il fuit ; s'il approche, elle fuit.

Ce sont deux quantités incommensurables entre elles. L'esprit de famille, devant la grandeur, aperçoit mieux sa petitesse. Elle lui fait l'effet d'un reproche, et s'il part de la famille même, ce reproche est plus cruel, parce qu'il est plus intime. La famille admet une piété ordinaire, comme toutes les choses ordinaires. Mais elle se câbre devant la sainteté, et si c'est de la divinité qu'il s'agit, la patrie, qui est une famille étendue, a horreur de vous et se prépare à vous tuer.

L'esprit de famille est à la fois, pour quiconque dépasse la taille ordinaire, le plus grand ennemi et le plus petit ennemi. Ces deux mots ici ne s'excluent pas. L'ennemi est d'autant plus cruel qu'il est plus petit, et quand il s'agit de meurtrir la grandeur, ce sont les plus petits qui sont les plus forts, les plus habiles et les plus inventifs. Ils n'ont pas même besoin d'inventer. Leur instinct

les sert ; il leur suggère tout ; il leur inspire des cruautés dont la petitesse augmente la qualité. Car plus une cruauté est petite, plus elle est cruelle.

L'esprit de famille, celui duquel entendait parler Jésus-Christ, l'esprit de famille rétréci et déchu, n'a pas de peine à se donner pour insulter la grandeur. Il n'a qu'à se développer, il n'a qu'à se laisser aller à sa pente, c'est un escalier qu'il descend.

Et je n'ai voulu parler que de la grandeur humaine.

Qu'a-t-il dû faire en Judée, sous les yeux de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean ?

L'esprit de famille, supporte la religion dans la mesure où celle-ci est ordinaire.

Il l'approuve même alors : il y voit une espèce de sanction de lui-même.

Mais si l'esprit divin ouvre la mer Rouge et conduit au désert, l'esprit de famille dit en regardant Moïse : Je ne connais pas cet homme.

C'était lui qui parlait par la bouche de Marie, sœur de Moïse, le jour où elle fut frappée de la lèpre. Il lui semblait que son frère et elle étaient égaux devant Dieu, étant frère et sœur.

L'esprit de famille ne sait ce que c'est que la distance, et l'esprit du désert, comme pour se jouer de lui, lui impose des distances incommensurables, qu'il persiste à ne pas voir.

Cet aveugle ne veut pas guérir.

L'exemple de Moïse ne l'a pas éclairé. La lèpre de sa sœur ne lui a rien appris. Il a continué à dire :

Celui-ci n'est-il pas ouvrier ?

Et, après le Calvaire, comme après le Thabor, et comme après le Sinaï, l'esprit de famille a continué l'œuvre de la méconnaissance entreprise depuis Caïn et peut-être depuis Adam.

Et Jésus-Christ ne pouvait faire là presque aucun miracle. Il y guérit seulement quelques rares malades par l'imposition des mains, et il était vis-à-vis de leur incrédulité dans une espèce de stupeur. (Saint Marc, ch. VI.)

Il ne pouvait ! quel mot ! Saint Thomas, dans la *Chaîne d'or,* explique que cela veut dire : Il ne voulait. Sans doute ! Mais avec quelle énergie l'Évangile dit qu'il ne voulait pas !

Nul n'est prophète dans son pays et dans sa maison et dans sa parenté.

Ce mot, d'une vérité si évidente qu'elle est devenue proverbiale, demande, comme toutes les paroles de l'Évangile, à être bien compris.

L'esprit de famille dont je viens de parler, c'est l'esprit de famille déchu, égaré ; c'est l'écueil de l'esprit de famille ; ce n'est pas sa vérité, ce n'est pas son type. La famille, qui est une patrie restreinte, et la patrie qui est une famille agrandie, sont les fondements mêmes de la société. Il y a donc un esprit de patrie et un esprit de famille parfaitement respectables, véritables et lumineux. Dans cet esprit véritable la famille et la patrie

unissent l'homme a l'humanité, au lieu de le séparer d'elle. Au lieu de détruire l'union universelle, elles en sont le lien et le ciment. Elles sont des lumières, au lieu d'être des ombres ; et des secours, au lieu d'être des embûches.

Mais, dans l'homme déchu, l'esprit de famille risque aussi de déchoir. Que fait-il alors ? Au lieu d'enseigner le respect, il engendre une certaine *familiarité* qui rabaisse ; au lieu d'unir l'homme à l'humanité, il le barricade contre elle. Au lieu de l'initier à la vie générale et à ses devoirs généraux, il le confisque à son profit personnel, et quand il l'a ainsi confisqué, il le méprise.

C'est là l'esprit de famille corrompu et défiguré. Il ne doit pas nous faire oublier l'autre, le véritable, celui qui est grand et saint. La haine des frères était proverbiale dans l'antiquité. La rareté de leur concorde et les exemples de leur fureur avaient pénétré la langue latine. Et cependant nous voyons que la parole chrétienne au moment de sa naissance, parlant aux hommes, les appelle : Mes frères, *Viri fratres*. Elle restitue au mot : *Frère,* sa vérité, son titre. Donc, si l'esprit de famille, corrompu et défiguré, est plein de jalousie et de ténèbres, s'il produit une fraternité en Caïn, n'oublions pas l'esprit de famille, dans sa vérité, dans sa lumière. Celui-là unit au lieu de barricader, élève au lieu d'abaisser, enseigne le respect au lieu de le détruire, et prépare à la grande fraternité qui est enseignée par l'Évangile.

2. Et cum jejunâsset quadraginta diebus et quadragenta noctibus, posteà esuriit.

(Math., ch. IV, v. 2.)

Et ayant jeuné quarante jours et quarante nuits, ensuite il eut faim.

Dixit: Sitio.

(Joannes, ch. XIX, v. 28.)

Il dit: J'ai soif.

Ayant passé quarante jours et quarante nuits dans le désert, Jésus-Christ a faim.

Sur la croix, il a soif.

Après le jeûne devait venir la prédication.

Il allait entrer dans la vie. Il eut faim sur la croix, tout était accompli. Il eut soif.

Il me semble que la faim ressemble au besoin; la soif, au désir.

Sortant du désert, il eut faim, il allait vivre.

Sur la croix, il eut soif: il allait mourir.

Sortant du désert, il entrait dans la vie.

Sur la croix, il entrait dans la mort.

La faim semble finie dans son objet; la soif semble infinie.

La faim semble s'appliquer au désir des choses finies, circonscrites, limitées, devant s'accomplir dans le temps et dans l'espace.

La faim s'appliquait peut-être à l'action visible, au côté historique et commensurable de sa mission.

La soif devait représenter les choses au delà, le sans mesure et le sans borne.

La faim devait s'appliquer à sa parole ; la soif, à son silence.

Sortant du désert il avait faim, parce qu'il allait faire des choses humaines.

Sur la croix il avait soif, parce qu'il allait rentrer dans le désert.

Sortant du désert, il avait faim, parce que ses désirs allaient se trouver en contact avec le fini.

Sur la croix, il avait soif, parce que ses désirs allaient se dilater dans l'infini.

Il a faim. Satan comprend un peu et offre la puissance, telle qu'il la conçoit, la puissance extérieure et politique, les royaumes de la terre.

Il suffit, pour cela, d'une génuflexion; Satan offre la puissance sous la forme grossière, et pour ainsi dire solide, qui peut être l'objet de la faim.

Mais quand Jésus-Christ a soif, Satan ne comprend plus. Le fiel et le vinaigre qu'il fait offrir, n'ont pas de rapport avec l'objet désiré. Le fiel et le vinaigre ne sont qu'une ironie et non une tentative de séduction.

La soif qui est en rapport avec la matière liquide porte sur un objet plus rapproché du principe des choses. L'eau est plus près que le pain du principe de la matière.

La soif de Jésus-Christ devait porter sur quelque désir profondément intime et très inhérent à l'essence des choses. Elle devait être en relation avec quelque abîme inconnu de la divinité.

La faim semble en rapport avec la matière, la soif avec l'esprit.

Ou, si nous suivons l'application précédente, la faim serait en rapport avec l'esprit avoisinant la matière, c'est-à-dire avec les actes spirituels qui s'accomplissent dans le temps et dans l'espace, par le moyen de la matière.

La soif de Jésus-Christ sur la croix porte probablement sur ce qu'il y a de plus spirituel dans le domaine de l'esprit, de plus essentiel dans le domaine de l'essence, de plus suressentiel dans le domaine de la suressence. Elle signifie un désir surpassant les actes.

Elle signifie un désir élargi par la mort voisine et qui commence à sentir de plus près les atteintes de l'infini.

Surrexit autem Saulus de terrâ, apertisque oculis nihil videbat ; ad manus autem illum trahentes, introduxerunt Damascum.

(Actus Apost., ch. IV, v. 8.)

Saül, se levant de terre, les yeux ouverts, ne voyait rien. Le traînant par la main, ils le conduisirent à Damas.

Les yeux ouverts, il ne voyait rien. J'ai parlé ailleurs de la conversion de saint Paul. Mais il me semble que je n'en ai rien dit. Je ne vais rien en dire encore ; mais je vais demander au silence un mot, un geste, un accent.

Les yeux ouverts, il ne voyait rien. La foudre, qui venait de le frapper, l'avait emporté plus haut que les domaines de la lumière. Là où l'avait ravi la foudre, la lumière ne l'avait pas suivi.

Les ténèbres profondes où il passa trois jours et trois nuits se chargèrent de lui dire le nom du Dieu inconnu qu'il allait prêcher ensuite aux Athéniens. La foudre, le prenant par la main, l'avait introduit dans les ténèbres. Ses amis le conduisant par la main, le conduisirent à Damas.

Lui, Paul, le disciple de la foudre et des ténèbres, quand il prêcha aux Athéniens, le Dieu inconnu, réveilla Denys, qui devint saint Denys, saint Denys, le disciple de Paul et d'Hiérothie, saint Denys, le docteur des ténèbres transcendantes.

On dirait que l'obscurité divine où fut enseveli

le regard de saint Paul, comme Jonas dans la baleine, fut l'initiation sublime de la théologie des aigles, et le foyer incandescent de la lumière si haute qu'elle perd son nom dans la nuit noire.

Elias erat homo, similis nobis, passibilis.

(Jacobus, Épitre, ch. V, v. 17.)

Élie était un homme semblable à nous, passible.

L'homme a une tendance marquée vers une idée vague que voici. Il pense que les hommes historiques et surtout les hommes légendaires ne sont pas de même race que lui. C'est contre cette tendance que lutte saint Jacques dans le texte que je viens de citer. Il éprouve le besoin de rappeler aux hommes qu'Élie était un homme.

Les hommes en effet semblent se débarrasser des soucis que leur laisserait l'exemple des grands Personnages, si les grands Personnages étaient des hommes comme eux,

Et dans leur zèle à se débarrasser, ils jettent dans le lointain de la légende les grands Personnages. Ils les relèguent loin d'eux, plus loin, plus loin, plus loin, très loin, et quand ils les ont placés assez loin pour être à l'abri de la contagion, ils les placent haut, plus haut, plus haut, très haut, afin d'être garantis par la Hauteur, comme par la distance, contre les inconvénients que pourrait entraîner le voisinage de la grandeur.

Vous leur citez quelque chose de beau. Sans

doute, répondent-ils, je ne vous dis pas le contraire. Mais c'était un saint!

C'est comme s'ils disaient: ce n'était pas un homme! c'était un saint. Donc cela ne me regarde pas! Je ne suis pas un saint, moi, ni du bois dont on les fait! C'est une Race étrangère dont les actes m'intéressent tout au plus à titre de curiosité, mais ne peuvent avoir pour moi aucun intérêt pratique. Que me font ces gens dont le nom est dans le calendrier; c'est une Espèce disparue, dont le moule perdu ne sera pas retrouvé par moi.

C'est pourquoi il est intéressant de remarquer qu'Élie était un homme, semblable à nous, capable de sentiments humains

Élie eut peur, dit l'Écriture. Mais dans quel moment eut-il peur? Voilà la merveille.

C'est après le grand Drame du feu et de l'eau. Il venait de commander aux Éléments et aux hommes.

Il avait bravé Achab ; il avait bravé les prêtres de Balaam.

Il avait appelé le feu du ciel sur l'holocauste et le feu du ciel était descendu. Et non content de dévorer l'holocauste, le feu du ciel avait dévoré le bois, les pierres, la poussière, la poussière elle-même ; ce n'est pas tout: le feu du ciel avait dévoré l'eau qui coulait autour de l'autel.

Le feu du ciel avait mis une certaine affectation à combler et à surpasser les désirs d'Élie. Le feu du ciel avait fait plus qu'on ne lui demandait;

il avait dévoré avec magnificence. Et le peuple était tombé la Face contre terre, criant: C'est le Seigneur qui est Dieu !

Et les prêtres de Baal avaient été égorgés. Après le feu du ciel, Élie avait obtenu le sang des coupables.

Et après le Sang, voici l'Eau.

Élie monte au sommet du Carmel. Il prie, la tête entre ses genoux, et envoie son serviteur regarder si la pluie tombe. Et le serviteur obéit sept fois. A la septième inspection, un petit Nuage paraît, bientôt suivi d'une pluie énorme. En général, dans l'Écriture, tout ce qui va être énorme, commence pour être tout petit.

Voici les Ténèbres, voici la Nue ; voici la Tempête, voici l'Eau qui tombe par torrents.

L'Eau, le Sang et le Feu, si souvent unis dans l'Écriture, coulent tous trois, par ordre d'Élie, dans ce Drame terrible, où la Toute-Puissance semble s'être mise au service du Prophète.

Il avait vu, entendu, senti, touché, palpé le secours de Dieu. Il avait appelé le feu, il était venu; l'eau, elle était venue.

Il avait fermé, puis rouvert le ciel; bravé Achab et Baal, bravé tyran et démon.

Holocauste, pierre, poussière et eau, toutes ces choses dévorées rendaient témoignage à sa Puissance.

Il avait triomphé des éléments, des hommes, des démons.

Il avait appelé Dieu et Dieu avait répondu.

Quel moment pour avoir peur!

Et c'est à ce moment-là qu'il eut peur.

Celui que Dieu venait de glorifier par le témoignage de l'eau, du sang et du feu, celui-là prit la fuite devant une femme, tremblant.

Il avait peur, peur de qui?

Peur de Jésabel!

Et il s'appelait Élie!

Et il avait peur de celle qu'allaient écraser les chevaux et manger les chiens!

Lui qui avait fait pour la méprise de si haut; lui qui venait de braver superbement son idole et de détruire superbement ses abominables serviteurs; lui qui, dans le triomphe de sa Force et de sa Justice, venait d'être couronné des mains de la Foudre;

Lui,

Élie,

Il tremble devant Jésabel.

Et tel fut son tremblement que, d'après une tradition hébraïque, le char de feu l'emporta, par pitié pour sa peur. Ce fut à force de ne pas pouvoir supporter la peur; ce fut à force de trembler jusqu'à ne plus pouvoir supporter la terre, qu'il fut enlevé, dit la tradition, dans le char de feu. Le char de feu fut la miséricorde de celui qui, mesurant la peur d'Élie et mesurant en même temps tout ce qu'il était, le ravit glorieusement à la terre et à la peur, et l'enleva d'un

enlèvement superbe dans le lieu qui l'attendait.

N'est-il pas clair maintenant qu'Élie était un homme semblable aux autres? Sa peur défend d'en douter

Et n'est-il pas clair que l'homme est homme? Quel pléonasme! mais quel paradoxe? Combien de fois par jour l'homme oublie-t-il qu'il est homme?

Un Empereur disait: il n'y a de grand que l'homme à qui je parle et dans le moment où je lui parle.

Transposez cette parole et placez-la dans la bouche de Dieu.

Vous aurez une vérité magnifique, magnifiquement exprimée.

Élie trembla devant Jésabel!

Et dans quel moment? Et malgré quel souvenir et quel souvenir tout récent? Et malgré quelle protection divine? Et malgré quelle magnificence dans la protection? Mais il ne faut pas même s'étonner.

Il n'y a de grand que celui à qui Dieu parle, et dans le moment où Dieu lui parle.

Respondit Thomas et dixit ei: Dominus meus et Deus meus.

(Joannes, cap. XX, v. 28.)

Thomas répondit et dit: Mon Seigneur et mon Dieu!

SAINT THOMAS L'APOTRE

Saint Thomas, dit sainte Brigitte, est le trésor de Dieu et la lumière du monde. Un Père de l'Église dit que son doigt qui a touché la plaie du côté est le maître de la terre. Quelques sentiments me sont venus sur lui.

Dieu étant au-dessus de la substance et incompréhensible aux pensées, la matière a pour objet, pour fin, de rendre témoignage à ce qui est au-dessus de l'esprit. La matière, c'est l'âne de Balaam qui parle et qui enseigne l'homme.

Les cinq plaies, de Jésus-Christ, et en particulier la plaie du cœur, touchée par saint Thomas; les cinq plaies, en tant qu'elles sont le sensible par excellence, l'objet de la vue et le triomphe du toucher, représentent les abîmes de Dieu, absolument inconnus, quant à la totalité de leur profondeur où Dieu se repose éternellement au fond de lui et triomphe dans sa gloire. Plus la chose

signifiée est au-dessus de l'esprit, plus matériel est le témoignage. C'est pourquoi le Cantique des Cantiques est si matériel dans ses images : c'est qu'il raconte des choses plus spirituelles que les idées. Ne pouvant atteindre là-haut, la Parole, au désespoir, se réfugie dans la matière, comme une criminelle qui se cache dans l'ombre.

Dieu connaît par le même acte, les abîmes de son être éternel, et les cinq plaies que les hommes ont faites, et cet acte, c'est l'*acte pur*.

Quand l'homme, ébloui de gloire, est mort quant à la pensée, parce qu'il a vu la face de Dieu, alors il recule, et adore, par ses mains, l'épouvantable majesté dont son esprit n'est pas capable.

Entre son esprit et l'esprit de Dieu manque la commune mesure. Mais l'adoration matérielle du doigt de saint Thomas est un aveu de cette défaillance, aveu arraché à la nature des choses, et cet aveu comble, aux yeux de Dieu, la distance incommensurable.

C'est pourquoi saint Paul dit que Jésus-Christ est le Dieu inconnu. C'est pourquoi le Verbe s'est fait chair, afin qu'on pût toucher ce qu'on ne peut comprendre.

La plaie du cœur, touchée par le doigt de saint Thomas, est placée au delà de la parole et du silence. Elle est placée, par la complaisance de Dieu, au-dessus de la parole et du silence, pour dire ce qu'ils n'ont pas dit. Leur défaillance indique en Dieu cette plénitude absolue qui fait tout

mourir à son approche. L'absence en Jésus-Christ, l'absence de personne humaine, signifie ce vide absolu de la chose qui meurt devant Dieu.

La personne humaine absente, cela est au-dessus des pensées humaines. Mais la chair humaine est présente. Et le doigt de saint Thomas est là pour l'attester.

O utilité et magnificence des témoignages sensibles ! Seigneur, que la matière porte enfin la parole et rende gloire par ma voix !

Eloi, Eloi, lamma sabacthani !

(Marc, ch. XV, v. 34.)

Pourquoi trouve-t-on, dans la Vulgate, certains mots hébreux qui subsistent au milieu des mots latins ?

Par exemple:

Horma, anathema, anatheme. Amen.

Alleluia.

Eloi, Eloi, lamma sabacthani. Ephpheta. Ouvrez-vous.

La guérison du sourd-muet est accentuée, à la différence des autres, par la conservation du mot hébreu qui l'a accompagnée.

Et Jésus, en prononçant ce mot, poussa un soupir. Pour guérir le sourd-muet, un soupir et un mot hébreu.

Sur la croix, pour la chose inénarrable, un cri et un mot hébreu.

Les paroles des vieillards et des saints dans l'éternité, un chant et deux mots hébreux : *Amen, Alleluia.*

On a beaucoup discuté sur le sens précis où il est vrai que Jésus ait été abandonné par le Père. Je n'entrerai pas dans la discussion; j'aurais peur

de profaner l'Horreur dans le temple, dans le sanctuaire et dans le saint des saints. Le mot est jeté là, il est jeté là en hébreu; il me semble que les mots de l'Écriture, que la Vulgate conserve en hébreu, ont quelque chose de particulier. On dirait que le texte est tellement empreint d'un cachet spécial, qu'il ne peut être traduit, du moins avant d'être cité. L'*Amen* et l'*Alleluia* restent dits en hébreu. On dirait que ces mots-là sont français, si nous parlons français; latins, si nous parlons latin; grecs, si nous parlons grec. Ils sont sortis de la spécialité d'une langue unique, pour entrer dans une langue universelle. Ils sont vainqueurs de Babel.

Je me demande si ces mots qui ne sont pas traduits dans les langues accidentelles et diverses, qui retentissent en hébreu sur toutes les parties de la terre, comme s'ils avaient quelque chose de trop essentiel pour se plier aux détails et aux infirmités que le morcellement comporte; je me demande si ces mots ne sont pas des souvenirs et des espérances d'un ordre à part; des souvenirs d'avant Babel.

Babel, c'est la confusion, c'est le multiple, non dans sa forme légitime qui est la diversité, mais dans sa forme maudite qui est la confusion. On a parlé avant Babal et on s'entendait.

Il me semble qu'il y a des choses qu'il ne faut pas déterminer, et que ces choses sont précisément celles qui sont exprimées ou indiquées par l'invincible obstination de la langue hébraïque.

Quand elle nous poursuit parmi les autres langues relativement modernes, gardant intacte la prononciation de certains mots qui persistent à côté de leur traduction, et ne veulent pas être remplacés par elle, c'est que la langue hébraïque à ses raisons pour nous poursuivre. Je ne chercherai donc pas quelle est cette chose ; je n'essayerai pas de traduire en français *Eloi, Eloi, lamma sabacthani*. J'entends par traduire en français : expliquer, déterminer. La langue française est la langue de la détermination. Je regarde le mot en hébreu ; je le contemple de loin ; je le laisse dans sa langue natale.

Cette chose, quelle qu'elle soit, est pour l'homme, quel qu'il soit, un poids épouvantable. Mais l'homme, s'il est égaré, ne le sent pas parfaitement ; son égarement est pour lui une distraction. Promené dans son erreur, il ne voit pas son état, et l'absence du regard intérieur lui dissimule beaucoup l'absence de Celui qui cherche l'âme.

Si l'homme est plus près de Dieu, le supplice de l'absence que j'indique sans le déterminer, car je ne sais de quelle absence je parle, le supplice de l'absence est beaucoup plus sensible.

Si l'homme est très près de Dieu, ce même supplice glace en lui les sources de la vie ; il n'a plus de paroles pour l'exprimer ; il n'a plus de pensées pour le définir ; il n'a plus de regards pour le voir. Ce supplice est au-dessus des paroles, des pensées, des regards ; il atteint la substance

à une profondeur où celle-ci ne se connaît pas elle-même. Il se perd dans la nuit de l'abîme, et celui-là même qui le subit, le subit sans le comprendre. C'est l'incompréhensible, c'est l'inouï; on dirait: c'est l'impossible, si l'on ne savait que la chose existe. C'est un déchirement qui ne peut être raconté, ni compris, ni même senti pleinement. La force manque au supplicié pour sentir son supplice, et peut-être, s'il n'en meurt pas, s'il n'en est pas anéanti, c'est parce qu'il est protégé par sa faiblesse et par la légèreté inhérente à la personne humaine, contre les excès, contre les violences, contre les fureurs, contre les délires, contre les horreurs de son supplice; s'il ne meurt pas, c'est par faiblesse.

Voilà pour l'homme qui n'est qu'homme et possède une personne humaine.

Mais, en Jésus-Christ, la personne humaine n'était pas! la légèreté n'était pas! La personne humaine n'étant pas, la Divinité était le support même de l'humanité. En dedans de celle-là, celle-ci n'avait pas de point d'appui, et c'était Jésus qui criait :

Eloi, Eloi, lamma sabacthani!

L'union qui l'unissait à la Divinité n'était pas une union ordinaire; ce n'était pas l'union connue des saints, c'était l'union hypostatique, et c'était Jésus qui criait:

Eloi, Eloi, lamma sabacthani!

Et il n'avait pas la consolation de la légèreté, la consolation de l'ignorance, la consolation de la

personne humaine ! Il n'avait pas cette consolation d'ignorer sa souffrance ; il la voyait dans une lumière impitoyable. La plénitude de sa vue donnait à son supplice une plénitude inexprimable. L'intensité de sa douleur s'augmentait de l'intensité de la connaissance qu'il avait d'elle. Il n'avait pas, pour aller à droite et à gauche, nos échappatoires. Il ne se promenait pas autour de son supplice ; il le regardait face à face, et le sentait dans toute la mesure où il était capable de le sentir. Il ne fuyait son supplice par aucune tangente ; il n'avait pas contre lui les ressources que nous trouvons dans notre corruption même, laquelle nous dissimule beaucoup de choses terribles. Il était livré à ce supplice, dans toute la plénitude de la volonté, par laquelle il s'était livré à lui, dans toute la plénitude de l'énergie effroyable avec laquelle il s'était abandonné. C'était un tête-à-tête, un face-à-face. Le sentiment même qu'il avait de sa nature et de son supplice donnait à celui-ci contre celle-là des armes, dont la cruauté est un secret pour tout esprit.

L'absence de personne humaine est en lui une gloire inexprimable. Son humanité repose sur la seconde personne divine ; mais la gloire même de cette absence devait produire ici quelque torture incommensurable. La personne humaine n'était pas là pour apporter à la nature humaine le *je ne sais quoi* qu'elle apporte, quand l'homme sent la terre crouler sous lui ; le *je ne sais quoi* qu'elle apporte aux heures d'effondrement.

C'est pourquoi nul ne peut suivre du regard les détours de cet abîme ; nul n'en peut sonder la profondeur ; nul n'en peut mesurer la longueur, la largeur et la hauteur ; nul n'a compté les grains de sable de ce désert ; nul n'a étendu le bras, ni le regard dans l'épaisseur de cette désolation ; nul ne sait d'où est parti le cri terrible, où il va, par où il va. C'est le mystère de l'horreur, son secret, sa réserve. Et pour employer encore un mot hébreu, je dirais : l'*Horma* de l'horreur. *Horma* veut dire anathème. C'est la chose à laquelle il n'est pas permis de toucher : c'est la part du Seigneur.

Anathema.

Vocavit nomen loci illius Horma, id est Anathema.

(Nomb., ch. XXI, v. 3.)

Il nomma ce lieu du nom de Horma, c'est-à-dire Anathème.

Sitque civitas hæc Anathema.

(Josué, ch. VI, v. 17.)

Et que cette cité soit Anathème

Et ait illi Ephphetha, quod est adaperire.

(Marc, ch. VII, v. 34.)

Et il lui dit: Ephphetha, c'est-à-dire : Ouvre-toi.

Quant au mot *Anathema* ou *Horma*, je me suis expliqué sur lui quand j'ai parlé du septième jour du Sabbat (1.) Il indique la Réserve du Seigneur, la chose consacrée, à laquelle nul ne peut toucher sans mourir. Il est la propriété de la gloire, sa réserve, et la mort semble inventée pour punir l'attentat dont il est l'objet. Il y a entre l'anathème et la mort les rapports les plus singuliers. Partout où l'anathème apparaît, la mort le suit. Depuis le fruit défendu, première réserve, tout ce que le Seigneur s'est réservé a été réservé sous peine de mort. Le butin de Jéricho et peut-être en général tout ce qui est pris sur l'ennemi de Dieu ; tout ce qui est la conquête directe et spéciale du Seigneur, cela dit anathème, et autour de l'anathème la mort fait la garde ; comme l'archange au glaive de feu veille à la porte du Paradis, la mort fait tournoyer et flamboyer le glaive du Seigneur autour de sa conquête et de sa demeure sacrée. Car, il me semble

1. *Le Jour du Seigneur*. Épuisé.

qu'il y a entre sa conquête et sa demeure quelque corrélation. Un seul arbre défendu, une seule Vierge Marie conçue sans péché, et dans cette personne Dieu fait sa demeure, d'une façon mystérieuse.

Celui qui m'a créée a demeuré dans mon tabernacle.

Dieu, dans la multitude des peuples, se réserve un peuple. Et voici l'arche d'alliance, voici le Propitiatoire. Voici la fumée qui remplit le temple. Voici la gloire du Seigneur qui éblouit et qui écrase. Le Seigneur fait sa demeure dans le lieu réservé. Il habite ce qu'il a choisi, et le mystère de la Prédestination, celui que Thomassin appelle le mystère horrible, *horrendum mysterium,* apparaît dans le lointain autour des nuages de gloire qui désignent et couronnent l'Anathème du Seigneur.

Plus une chose est éloignée de Dieu, plus elle est accessible à sa pensée créée et à la lumière naturelle. Ainsi la loi qui s'applique aux créatures est promulguée en termes précis. Plus nous sommes dans le multiple, dans le monde des choses nombreuses et profanes, plus l'idée est distincte et la parole claire.

Plus au contraire nous nous enfonçons dans les choses divines, plus le Nuage sacré qui répand l'Ombre est près de nous, et si nous nous enfonçons davantage, voici que l'ombre épaissit. Le soleil éclaire les choses que Dieu a livrées aux créatures. Le Nuage protège et garde celles qu'il

a réservées pour lui-même. Aussi les Personnes et les Choses consacrées d'une consécration exceptionnelle se dérobent aux jugements humains, et l'esprit créé se trouble à leur approche, comme il arrive devant des Étrangers qui parlent une langue qu'on ne sait pas, et disent dans cette langue inconnue des secrets trop terribles pour être exprimés par les mots que l'homme comprend. On dirait que l'Incompréhensible qui préside à leurs discours est une condescendance et une miséricorde, ils ne veulent pas effrayer.

La loi est faite pour tous ; l'Exception est faite pour un seul. Le mystère de l'Anathème est le mystère de l'Exception. On dirait qu'en promulguant la loi, Dieu parle des autres, et qu'en désignant l'Anathème, Dieu parle de lui. Quand il parle des six jours et de la loi du travail, Dieu pourvoit aux créatures. Quand il parle du septième et de son Sabbat redoutable, Dieu parle de lui! Il ouvre une fenêtre qui donne sur ses propriétés. Quand il parle des six jours, il semble que Dieu regarde du côté des créatures. Quand il parle du septième, il les invite à regarder de son côté. Quand il parle des six jours, Dieu abaisse ses regards sur les créatures. Quand il parle du septième, il les invite à lever les yeux vers lui. L'attentat des créatures contre l'Anathème, c'est l'attentat spécial et direct contre Dieu. C'est l'attentat qui vise au cœur, c'est l'attentat de la haine, et non celui de la faiblesse.

Certes le mot Horma est cité à propos, et la

langue hébraïque est à sa place ici. La chose qu'il s'agit d'indiquer est si essentiellement et si absolument primitive que la création elle-même ne semble pas primitive à côté d'elle. Il s'agit de réveiller ou plutôt d'éveiller dans l'âme humaine des Échos qui répètent des Paroles extra *antéhistoriques*. Il s'agit de se placer en dehors du temps, avant et après lui, pour découvrir en lui ce qui est la Réserve de l'Éternité. Il s'agit de découvrir parmi les dépôts confiés aux siècles ceux qui sont le plus singulièrement possédés par un autre que par eux, ceux dont il leur sera redemandé un compte particulier et spécial. En effet l'Étranger est plus spécialement sacré que l'habitant. Homère déclare qu'il vient de la part du Seigneur, ainsi que le Pauvre. Le Pauvre et l'Étranger portent sur le front des reflets singuliers. Ils ne sont pas chez eux. Loth les protège, à quelque prix que ce soit, et quand la foule menace de lui arracher ceux qui viennent de loin, il ne recule devant rien pour les sauver.

Non seulement l'Écriture garde ici le mot Hébreu, mais quand elle le traduit, elle le traduit en grec plutôt qu'en latin, comme si elle allait toujours chercher une langue plus ou moins lointaine pour exprimer une des idées les plus lointaines qui soient. La langue française, la langue la plus accidentelle peut-être et la moins essentielle qui soit, n'a pas de mot pour traduire l'Horma des Hébreux. Aucun mot latin ne vient à son secours pour l'aider dans la fabrication d'uu

terme qu'elle ignore, et elle répète en grec : ἀνα, ανω, ou τίθημι ; elle parle en grec de Celui qui est placé loin, ou qui est placé haut, et ne fait pas pour fabriquer un mot original un effort que d'avance elle sentirait inutile.

Horma, qui veut dire Anathème, veut dire aussi destruction. Il semble qu'une certaine destruction serve de base à la consécration de l'Anathème. Il semble que la Destruction soit la matière dont l'Anathème est la forme.

La Destruction est le fondement, l'Anathème est l'Édifice.

Quelle est cette voix que j'entends ? Quels sont les cris de ces troupeaux, disait Samuel à Saül ? C'étaient les cris des troupeaux, épargnés contre l'ordre suprême, épargnés au mépris de l'Anathème qui exigeait leur destruction. Et à propos de cette destruction omise, voici un des mots les plus terribles et les plus mystérieux de l'Écriture qui arrive inopinément.

Je me repens, dit le Seigneur, d'avoir établi Saül roi.

Le mot qui précède le déluge réapparaît ici. Voici le Repentir de Dieu.

Peut-être que l'Anathème et le Repentir de Dieu sont deux mots qui s'appellent et se répondent dans quelque langue inconnue.

Jéricho est prise : le son des trompettes sacrées a renversé ses murailles. Jéricho est anathème. La conquête de Josué appartient au Seigneur qui

la réclame. Voici encore la conquête, la destruction et l'Anathème qui apparaissent ensemble. Dieu fait sa demeure en pays conquis. Mais Israël, qui doit être vainqueur, est vaincu. Qu'est-ce que cela veut dire?

Seigneur, mon Dieu, que dirais-je, s'écrie Josué, voyant Israël tourner le dos ? Et cet homme qui avait vu Moïse fait une prière à la Moïse. Il se répand devant Dieu en obsécration. Il invoque le grand Nom du Seigneur, Celui dont Moïse semblait l'ange gardien.

Et l'attentat contre l'Anathème lui est révélé, et la mort d'Achan qui avait enlevé une partie du butin rend la victoire aux armes de Josué.

Quelle vérité, dit de Maistre, ne se trouve pas dans le paganisme? Rome croyait que la victoire abandonnait ses légions si une de ses vestales était infidèle à ses vœux, et qu'il fallait l'enterrer vive pour redevenir invincible. C'est la contrefaçon exacte et parfaite de l'Horma des Hébreux.

Le sens précis de ce mot, *Anathema*, échappe à la détermination. Il défie l'analyse. Plus l'homme s'éloigne de Dieu, moins il le comprend et moins il le sent. Quand il se rapproche de Dieu, je n'oserais pas dire qu'il le comprend, mais il incline à le sentir. Plus il incline, plus il prie. Ce n'est pas une affaire d'explication, c'est un acte de prière.

Plus l'homme est baigné dans l'Océan divin,

plus il sent ce mot mystérieux qui a l'air de venir d'une langue supérieure à la langue humaine. On dirait un Étranger, et de l'accueil qui lui est fait beaucoup de choses dépendent peut-être pour celui qui le reçoit ou qui le repousse.

Vraiment le Seigneur est ici, et je ne le savais pas, dit Jacob.

Et tremblant : que ce lieu est terrible ; il n'est pas autre que la demeure de Dieu, et la porte du ciel !

Ne vous semble-t-il pas qu'il est des instants où l'on a besoin de se réfugier dans le silence, comme s'il n'était pas tout à fait étranger aux choses comprises dans ce mot : *Anathema*, comme s'il n'était pas étranger à la demeure de Dieu et à la porte du ciel ?

Voici maintenant Ephpheta qui est encore resté dans la Vulgate, tel qu'il a été prononcé. Il s'agit des lèvres et des oreilles du sourd-muet et le mot Ephpheta est précédé d'un Soupir. Ce soupir a l'air de sortir d'une Profondeur immense, où la chute humaine a été aperçue tout entière. Ces oreilles faites pour entendre et pour croire, ces oreilles, faites pour recevoir le Verbe, pour lui donner l'hospitalité, elles étaient fermées, comme les portes de l'avare. Ces lèvres faites pour célébrer la gloire et pour chanter la louange, elles étaient fermées, comme la bourse de l'avare. Qui pourra dire ce que c'est que la bouche de

l'homme fermée ! Cette bouche, organe et louange de la Création, cette bouche en qui l'univers a placé sa confiance, ces lèvres à qui l'univers a dit : Porte la Parole à ma place, puisque tu es ma voix et ma louange, ces lèvres entre lesquelles réside la Parole d'amour et de gloire par qui les pierres deviennent vivantes pour adorer et pour bénir, ces lèvres, elles, ne rendaient plus aucun son. Elles étaient infidèles à leur mission superbe. Elles laissaient dans l'ennui, dans le mutisme, dans l'impuissance et dans la langueur les désirs de la création qui voulait louer et bénir. Qui pourra dire ce que c'est qu'une bouche d'homme fermée ? Celui qui aurait mesuré cette horreur, Celui qui en aurait fait le tour, Celui qui la connaîtrait comme elle est, Celui-là ne saurait de quel abîme tirer un soupir digne de sa douleur. Il ne saurait dans quel silence se réfugier pour pleurer dignement la perte de la Parole humaine. Il comprendrait quelque chose à ce Soupir qui dut être Immense, et à l'Ephpheta qui a suivi le Soupir. Et pour réclamer ce Soupir et pour réclamer cet Ephpheta, il n'est pas nécessaire d'avoir absolument perdu la Parole, dans le sens matériel ; il suffit d'avoir perdu la Joie de la Parole, qui chante, la Joie de la Parole qui loue ! il suffit d'avoir perdu la Liberté de l'Adoration. Il suffit de ne plus dire, dans la Joie de son âme : *Alleluia, alleluia !*

LES

LARMES DANS L'ÉCRITURE

Et Spiritus Dei ferebatur super aquas.
(Gen. chap. I, v. 2.)

Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Au commencement l'esprit de Dieu était porté sur les Eaux.

Les Paroles de l'Écriture ont des échos prolongés.

Qu'est-ce que ces Eaux singulières qui tombent des yeux de l'homme et de son cœur?

Je reprends :

Les ténèbres étaient sur la Face de l'Abîme et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Dieu, dit

ailleurs l'Écriture, a sondé l'Abîme et le cœur de l'homme. Elle veut par là dire et montrer que rien n'échappe aux Regards du Tout-Puissant : elle cite l'Abîme et le Cœur de l'homme, comme étant ceux qui se cacheraient si quelque chose pouvait se cacher. L'Abîme et le Cœur de l'homme sont des frères également couverts par les ailes des ténèbres. Le rapprochement de leur nom semble nous indiquer un rapprochement de mystère, une certaine parité qui les unit sous les ailes de l'Ombre. L'Abîme est caché comme le Cœur humain. Le Cœur humain est caché comme l'Abîme. Le secret de l'un semble symbolisé par le secret de l'autre.

Les ténèbres sont sur la Face de l'Abîme et les ténèbres sont sur le Cœur humain.

Et l'Esprit de Dieu est porté sur les Eaux.

Il y a des Eaux qui sortent du cœur par une fenêtre. Ce sont les larmes qui coulent des yeux.

Il y a dans l'Écriture un certain nombre de choses qui sont unies intimement et dont l'union révélatrice déchire, comme un éclair, les ténèbres de ce monde. *In caliginoso loco*, dans le lieu caligineux, nous avons besoin de tous les secours, et les échappées de lumière sont si précieuses qu'il faut que rien d'elles, s'il est possible, ne soit perdu. Parmi ces unions révélatrices que nous offrent les textes sacrés, il faut compter l'union de la prière et des larmes. Les larmes sont des choses inconnues qui ont pour caractères de triompher toujours. Devant les larmes, la Force

s'étonne et plie. Les larmes sont parmi les meilleures armes que Dieu donne à l'homme quand il veut que l'homme triomphe de lui. Car la gloire de Dieu est de céder à la prière de l'homme. Les prières et les larmes sont les instruments de combat qu'il nous met entre les mains, car c'est lui qui nous les donne, c'est lui qui nous prépare et qui nous arme pour le combat qu'il nous ordonne de lui livrer. La lutte de Jacob et de l'Ange est le drame sublime de la Prière. La lutte de Moïse et de Dieu continue le même Drame.

Enfin, par la bouche d'Ézéchiel, Dieu nous dit qu'il a cherché un homme qui se tînt debout, opposé à lui, en faveur de la terre...

Pour un pareil combat, il faut des armes, et celui-là seul peut les donner qui convie à la lutte. Que notre immense faiblesse vienne à notre secours! Que la prière et les larmes, signes de faiblesse, soient notre Force et notre Puissance!

Sainte Rose de Lima disait que les larmes sont à Dieu, et que quiconque les verse sans songer à lui, les lui vole.

La Sainteté des Larmes apparaît dans cette parole. Les larmes ont été profanées; elles ont été dépouillées de leur splendeur et de leur pureté; mais elles restent ce qu'elles sont en principe, elles restent une possession divine, quelque chose comme la réserve de Dieu, l'Anathème.

Beaucoup d'actes humains sont des travaux. Les larmes sont un certain Repos. La Prière, la contemplation trouvent dans les larmes leur Sab-

bat. Elles semblent ramener à Dieu ce qu'elles touchent, quand elles sont saintes ! Elles dépouillent de certaines choses, elles revêtent de certaines autres. Elles calment, elles rafraîchissent, elles embellissent. Ce sont les perles de la grande mer, les perles très précieuses.

Presque tous les actes humains ressemblent aux travaux des six jours. Les larmes ressemblent au Repos du septième.

Elles ont des apaisements, des beautés, des recueillements, des silences. Elles disent des secrets que la Parole ne peut pas dire.

Elles peuvent être versées, à propos des hommes, mais elles ne leur appartiennent pas.

L'Esprit de Dieu les revendique, et dans ce qu'elles ont de sublime, c'est de lui qu'elles dépendent.

Ainsi les larmes précèdent les grandes manifestations de la Puissance.

Les larmes, qui signifient la faiblesse, et qui passent, aux yeux des hommes ordinaires, pour des faiblesses, les larmes dont les hommes rougissent quelquefois, les larmes, dans l'ordre divin, précèdent et sollicitent les manifestations de la Force.

Dans l'ordre divin, les larmes sont un acte.

Dans l'ordre humain, beaucoup se cachent pour pleurer. Il y a des hommes sur la terre qui regardent les larmes comme indignes d'eux. Ils ne savent pas que ce sont eux qui sont indignes des larmes !

Ils croient les larmes bonnes pour les femmes et ce mot-là dans leur bouche est un terme de mépris. Ils abandonnent les larmes à celles qu'ils croient trop faibles pour agir.

OR LES LARMES SONT LES ACTES.

Voilà la grande Vérité, voilà l'auguste Vérité.

Le langage catholique a des splendeurs oubliées.

Il est arrivé à ces splendeurs le même accident qu'aux astres du ciel : *assiduitate viluerunt*. Si je voulais traduire le mot latin par un vers français, je dirais peut-être :

Ils se font oublier en se montrant toujours.

Le langage catholique nomme l'acte de Foi, l'acte de l'Espérance, l'acte de Charité, l'acte de Contrition.

Aux yeux des hommes du monde, la Foi et l'Espérancee sont les consolations des faibles. La Charité est un mot qui, dans l'esprit du monde, implique une sorte de pitié dédaigneuse, et Contrition veut dire : brisement.

Le brisement n'inspire-t-il pas aussi, à ceux qui l'ignorent, le genre de mépris qu'inspire l'impuissance ?

Cependant la Foi, l'Espérance, la Charité, la Contrition sont en vérité des actes, des actes intenses. Ce sont des actes de Force, ce sont des actes par excellence.

Croire est un acte ; espérer est un acte ; aimer est un acte. Le brisement est un acte.

Ces choses qui, aux yeux fermés par l'esprit du

monde, représentent des défaillances, signifient et sont en réalité des Actions, des Forces, des Puissances.

La Contrition est avec les larmes dans un rapport spécial qui doit fixer sur elle ici notre attention.

Un homme brisé, dans le langage du monde, est un homme qui n'est plus capable de rien. Un homme contrit, dans le langage de la Vérité, c'est Celui qui fait l'acte suprême, l'acte de Violence.

C'est Celui qui emporte le Royaume des cieux.

Samson était emprisonné dans la ville de Gaza, et les Philistins en gardaient les portes. Ils se croyaient sûrs de leur proie. Ils tenaient leur ennemi. Mais Samson, se levant au milieu de la Nuit, prit sur ses épaules les portes de sa Prison et les emporta sur la montagne.

Voilà l'acte de Force accompli par l'Homme de la Force.

Voyons maintenant ce que fait l'homme brisé, l'Homme contrit.

Il se lève au milieu de la Nuit, ses ennemis l'environnent. Les choses de la mort et celles de l'Enfer entourent sa demeure et croient la cerner. Mais voici la contrition; voici les larmes. Les portes de la Prison où il gémit ne s'ouvrent pas seulement; il les emporte sur la montagne, sur la montagne qu'il arrose des larmes de ses yeux. Les choses qui font couler ses pleurs l'accompagnent sur la Hauteur. Il vit là-Haut en compagnie

de son repentir ; il le transporte dans la Région sublime que peut-être sans lui il n'aurait jamais connue.

Ainsi l'Eau de la Contrition, où plusieurs voient une faiblesse, ainsi l'Eau de la Contrition fait comme le héros hébreu.

Elle emporte sur la montagne les portes de la Prison.

L'erreur et l'habitude ont déshonoré les choses et les mots.

Il y a une façon basse de considérer toutes les majestés qui leur enlèvent leur splendeur.

La Majesté des larmes n'a pas été plus respectée que les autres.

Elle a subi l'outrage de l'erreur, et l'outrage de l'habitude.

L'outrage de l'erreur est un outrage qui méconnaît. L'outrage de l'habitude est un outrage qui rabaisse.

L'habitude émousse tous les glaives. Elle éteint leurs éclairs, elle refroidit leurs tranchants.

L'habitude de parler faiblement des choses fortes donne aux choses fortes des apparences de faiblesse.

Il est temps de venger les larmes.

Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai le monde.

Quand porterai-je sur la montagne les portes de ma prison ?

Non videbo morientem puerum, et sedens contra levavit vocem suam et flevit.

(Gen. chap. XXI, v. 26.)

Non, je ne verrai pas mourir cet enfant; et s'asseyant en face, elle éleva la voix et pleura.

Agar errait dans le Désert de Bersabée.

Elle avait pour provision de voyage un pain et une outre pleine d'eau. Mais la provision d'eau s'épuisa. Elle posa Ismaël sous un arbre, puis s'en alla, à une portée de flèche, s'assit, éleva la voix et pleura.

Nous pouvons soupçonner quelque chose des sentiments qui l'agitaient.

C'est à propos d'Agar, si je ne me trompe, que les larmes sont nommées pour la première fois dans l'Ecriture.

Je ne crois pas qu'elles soient indiquées dans le récit des premières catastrophes du monde.

Adam est chassé du Paradis. L'Ecriture est muette sur ses larmes.

Le Déluge engloutit presque toute sa race. Je ne vois pas que les pleurs soient écrites dans les Livres saints, les pleurs de ce moment-là.

Agar voit son Fils mourir de soif dans le désert.

Elle s'assied en pleurant.

Cette Inauguration des larmes, ou du moins

de leur histoire écrite, a quelque chose de solennel.

Elle pleure et voici l'Ange.

Dieu ouvre les yeux d'Agar, et lui montre un puits plein d'eau. Elle remplit l'outre et donne à boire à l'Enfant.

Il y a très souvent, entre les grands secours de Dieu et les sources d'eau tout à coup jaillissantes ou tout à coup découvertes de très singulières relations. La Fontaine des grâces apparaît très souvent en même temps que son symbole, et la source d'eau et la source visible devient le témoignage et le mémorial des sources invisibles qui vont couler.

Qu'est-ce que les larmes? Mystère à la fois physique et moral! Mystère humain où l'âme et le corps, unis ensemble, parlent un langage déchirant!

Une source vient de s'ouvrir dans le cœur d'Agar. Elle a pleuré, et l'immortelle Parole dont l'Inaltérable jeunesse fleurit à travers les siècles, la Parole de l'Ecriture consacre ses larmes. Ce sont les premières larmes que l'Ecriture recueille, et pas une d'elle ne sera perdue. Elles vivront à jamais dans le souvenir des générations.

Et au moment où cette source vient de s'ouvrir dans les yeux d'Agar, voici qu'une source d'eau vive lui apparaît, sortant de la terre, un puits que Dieu qui sait tout avait placé là où elle devait pleurer.

Le Dieu de l'Eternité avait prévu de toute

Eternité la soif de l'Enfant dans le désert, et quand le temps fut commencé, il creusa un puits là où Ismaël devait avoir soif, là où sa mère devait pleurer.

Quelquefois les larmes aveuglent. Ici elles éclairent.

Agar ne voyait pas le puits. Mais quand ses yeux sont remplis par les pleurs, Dieu ouvre ces yeux mouillés, et elle voit ce qu'elle ne voyait pas.

L'Eau fait deux apparitions. Une source s'ouvre dans le cœur d'Agar, plus désolé que la Face du désert.

Une source est aperçue, sortant des entrailles de la terre.

Non, je ne verrai pas mourir cet Enfant! Quelle douleur dans ce mot! C'est la douleur d'une mère qui introduit pour la première fois les larmes dans le récit sacré.

Que de déchirements dans ce mot si court! Mais voici la source que la mère pleurante aperçoit à travers les larmes. L'Enfant ne va pas mourir.

Et le Désert consacré par les illustres larmes d'Agar, la servante, et d'Agar la mère, apparaît dans le lointain de l'histoire, magnifiquement enveloppé dans les miséricordes du Seigneur!

Avertit se parumper et flevit.

(Gen. chap. XLII, v. 24.)

Il se détourna un peu et pleura.

L'histoire de Joseph est pleine de larmes. Elle est donc pleine de victoires.

Jacob a pleuré quand il a cru Joseph mort.

Mais Joseph n'était pas mort et Jacob l'a revu en Egypte, amené directement par la main du Seigneur.

Joseph pleure aussi, et ses larmes indiquent la victoire que ses frères repentants vont remporter sur lui-même : quand il reconnaît ses frères, en Egypte, ses frères suppliants, qui ne le reconnaissent pas, mais qui s'accusent et déclarent qu'ils ont mérité par leur crime passé leur malheur actuel, Joseph se détourne un peu pour pleurer ; car il ne se fait pas connaître encore, mais il a pleuré. Il est vainqueur de la colère, et ses frères repentants sont vainqueurs au fond de lui-même.

Et quand il se découvre enfin, il pleure, et se jette en pleurant au cou de Benjamin. Les larmes précédentes avaient préparé et annoncé sa victoire. Les larmes d'aujourd'hui la consacrent et la célèbrent.

Je suis Joseph, mon Père vit-il encore ?

La scène est immortelle et trop simple pour être racontée. Je n'ose y toucher. Elle a été consacrée par les larmes des générations : les larmes de Joseph ont éveillé des échos qui se sont levés de siècle en siècle, parlant à leur tour et répondant.

Puis Jacob mourant demande à Joseph le pardon de ses frères. Joseph pleure. Joseph répond par les larmes. Donc Joseph est vainqueur : le pardon est accordé, puisque les larmes coulent.

Et l'Esprit était porté sur la Face de l'abîme.

Jacob était entre Joseph et ses autres fils comme l'ordre paternel de Pardonner. C'était un Pardon auguste et vivant qui marchait avec toute la majesté Patriarcale au milieu de ses fils autrefois divisés. Mais Jacob meurt ; ses fils tremblent ; ils font rappeler à Joseph les recommandations de leur Père mort ; ils citent en propres termes les Paroles du grand Patriarche ; Joseph pleure, le Pardon est confirmé.

La victoire du Père mort est attestée par les larmes du Fils Puissant.

Que de larmes et que de victoires dans cette vie de Joseph !

Je suis Pharaon, avait dit le roi d'Egypte. Personne, sans ton ordre, ne remuera la main ou le pied sur toute la terre d'Egypte.

Cette phrase contient une magnifique affirmation de la souveraineté

Cette affirmation est une délégation. C'est au moment où il confie toute la Puissance à un autre que Pharaon se sent Puissant et fait acte de Puissance. La conscience de sa souveraineté s'éveille et s'affirme en lui au moment où il délègue la Puissance. Je suis Pharaon ! dit-il, puis il investit Joseph de l'autorité. C'est alors qu'il se sent roi et qu'il s'écrie : Je suis Pharaon !

Da mihi benedictionem, quia terram arentem dedisti mihi, da et irriguam aquis.

(Juges, cap. I, v. 13.)

Accordez-moi une grâce : vous m'avez donné une terre aride, donnez-moi aussi une terre arrosée.

Le partage venait d'être fait entre les enfants d'Israël.

Axa soupirait. Qu'as-tu, lui dit Caleb?

Accordez-moi, dit Axa, une bénédiction.

Vous m'avez donné une terre aride.

Oh ! donnez-moi une terre arrosée.

Et Caleb lui donna une terre arrosee par en haut et par en bas.

Sans doute il s'agit d'une terre arrosée, car il s'agit de tout dans l'Ecriture, et la réalité historique a ses droits sacrés dont la violation supprimerait, au lieu de les consacrer, les droits de la chose spirituelle, qui est cachée sous le fait.

Elle voulait une terre arrosée. Quoi de plus justifié que ce désir et cette demande ? L'eau a trop d'avantages pour qu'on puisse les compter. Elle rafraîchit, elle charme, elle féconde, et comme l'harmonie est la gloire des soirées printanières, elle amène, dit-on, les Rossignols. Là où il n'y a pas de cours d'eau, les Rossignols ne viennent pas, et les perles ne tombent pas de leur gosier mystérieux.

L'Eau est une bénédiction, et qui peut mesurer

les influences d'une bénédiction ? Axa désirait une terre arrosée.

Mais quand je vois quelque part, dans l'Ecriture, des sources, je me souviens des larmes.

Est-ce que le don des larmes n'est pas caché quelque part sous la prière d'Axa, avide de cours d'eau, de source et de rosée ?

Il me semble que le don des larmes est dans le voisinage. Elle a soupiré. Est-ce que le soupir n'est pas dans la direction des larmes ? Il est si humain, et elles sont si humaines ?

Qu'as-tu, lui dit son Père ?

Il y a dans ce mot une sollicitude qui est une promesse. La prière sollicitée est une prière exaucée.

Caleb donne à sa fille une terre arrosée par en haut et par en bas.

Il lui donne avec surabondance ce qu'elle a demandé. Il exauce magnifiquement la prière qu'il a provoquée.

O larmes précédées par un soupir !

O larmes ! ô terre des larmes, qui est la terre désirée, même au sein de la terre promise, ô larmes, source mystérieuse des grâces inconnues, signe mystérieux des bénédictions mystérieuses, que le Seigneur, qui vous a faites, vous donne aujourd'hui avec magnificence à tous ceux qui vous désirent, à tous ceux qui vous demandent, à tous ceux pour qui vous êtes demandées, à tous ceux et à toutes celles qui, le sachant ou ne le sachant pas, ont besoin de vous, larmes sacrées !

Quamobrem omnes filii Israel venerunt in domum Dei et sedentes flebant coram Domino...

(Juges, ch. XX, v. 26.)

C'est pourquoi tous les enfants d'Israël vinrent dans la maison de Dieu, et, assis, pleuraient devant le Seigneur.

Israël s'était laissé corrompre par les Madianites, et était tombé dans l'idolâtrie de Belphégor. Le Seigneur irrité parla à Moïse, et tout Israël pleurait, sentant qu'il fallait un châtiment. Alors Phinées, fils d'Éléazar, et petit-fils d'Aaron, s'institua vengeur de Dieu, et le Seigneur agréa tellement son indignation jalouse, qu'il fit un pacte avec lui et établit le sacerdoce dans sa famille, et l'alliance de paix résulta du sang versé pour la justice.

Mais, remarquons-le, les enfants d'Israël avaient pleuré : Phinées avait vu leurs larmes ; il avait vu leurs larmes quand il prit le poignard. Le rapprochement des larmes et du poignard fait éclater d'un éclat superbe l'alliance magnifique de la miséricorde et de la justice, alliance représentée ici par Phinées. Le grand sacrificateur d'Israël sauve le peuple par sa colère.

Il est donc aussi miséricordieux que juste ; il y a autant de clémence que d'indignation dans la force qui pousse son bras.

On dirait que les larmes d'Israël entrent pour

quelque chose dans la fureur divine de Phinées. Il y a des larmes dans les fondements de cette fureur. Il y a de la rosée près de cette foudre, et le sacerdoce est fixé dans la famille du vengeur.

Quand il s'agit de châtier les Madianites, c'est Phinées qui est un des élus de Moïse.

Et plus tard, quand il s'agit de châtier la tribu de Benjamin, que de pleurs dans Israël !

Les larmes du peuple sont plusieurs fois signalées par l'Écriture en cette circonstance. Et voici Phinées, le terrible Phinées qui vient encore une fois au secours de ceux qui pleurent.

J'aime à constater que cet homme formidable est suscité quand Israël est en larmes. Phinées était alors préposé à la Maison du Seigneur. L'arche sainte était là.

Le Seigneur, consulté, ordonna de livrer la bataille où les coupables devaient enfin trouver la mort.

Mais n'est-il pas intéressant et superbe de voir que ce bras de Phinées, qui semble seulement le bras de la justice, est aussi le bras de la miséricorde, et que quand pleurent les enfants du peuple, cet homme formidable se met en mouvement?

Saint Paul dit que le temps lui manquerait s'il voulait compter tous les héros de la foi. Le jour me manquerait si je voulais compter les héros des larmes.

J'ai déjà nommé Judith, Esther, Ruth, Tobie. Mais il faudrait les reprendre un à un et une à une, et, après avoir regardé leur physionomie,

jeter un coup d'œil sur les larmes qui posent sur elles le sceau de la force.

David, dans son ascension sur le mont des Oliviers, pleure, les pieds nus et la tête couverte.

Les pieds nus ! la poussière touche la poussière ! la tête couverte : la face, qui représente la fierté, la face, marque de l'homme, son apanage, son signe, la face est voilée, et il pleure. Les circonstances de la prière sont accumulées sur lui.

La victoire n'était pas loin.

L'histoire de Tobie est si pleine de larmes qu'on la dirait ensanglantée.

Tout est déchirant. Tout le monde pleure ; tout le monde désire.

Si les faits qui préparent le dénoûment sont ensanglantés de douleurs, le dénoûment lui-même sera illuminé des feux croisés de mille joies réunies.

Lumière des yeux rendue à Tobie ; lumière prophétique donnée à Tobie. Superbe évidence d'un ange de lumière qui s'est caché pour servir, et qui apparaît pour rendre gloire, qui apparaît au moment de sa disparition, et qui ne montre ses ailes qu'au moment où il les déploie pour s'envoler !

Le dénoûment de Tobie pourrait s'appeler la Fête de la Lumière.

C'est l'embrassement des flammes, et comme si l'horizon prenait feu, l'avenir, caché au delà, s'ouvre devant Tobie.

Cum esset Anna amaro animo, oravit ad Dominum, flens largiter.

(Rois, liv. I, cap I, v. 10.)

Comme Anna avait l'amertume dans l'âme, elle pria vers le Seigneur, pleurant avec abondance.

Le nom d'Anna a quelque chose de mystérieux. Les femmes stériles, qui désirent la fécondité, et qui doivent être exaucées après une longue attente, semblent quelquefois prédestinées à ce nom, ou, si vous aimez mieux, ce nom semble prédestiné à elles. Le mot de grâce et celui de prière semblent contenus dans le nom d'Anna.

Anna, mère de Samuel, Anna, mère de Marie, ont longtemps attendu.

Saint Nicolas, le grand archevêque dont le nom est devenu populaire, saint Nicolas a été très longtemps attendu par ses parents. Sa naissance était devenue invraisemblable, quand elle a enfin été obtenue, et elle a été obtenue par une mère, longtemps stérile, qui s'appelait Anne.

Anne, mère de Samuel, est une de celles dont l'Écriture a consacré les larmes. L'Écriture ne parle pas au hasard. Ses silences et ses paroles ont des intentions qu'il ne faut pas négliger. Ses silences et ses paroles sont des enseignements. Quand elle dit une chose, quand elle en tait une autre, une raison profonde est cachée là.

Les larmes d'Anne sont au nombre des larmes racontées.

Et voici que le grand prêtre, la voyant pleurer et prier en silence, car ses lèvres remuaient, mais sa voix ne s'entendait pas, le grand prêtre crut qu'elle avait bu trop de vin.

Erreur bizarre et qui devait devenir historique. Erreur profonde, dans tous les sens de ce mot : erreur instructive, dont le souvenir, consigné dans les livres saints, nous laisse un enseignement singulier.

Hélie, le grand prêtre, observait la bouche.

Et il jugea qu'elle était ivre.

Que d'ivresses dans l'Écriture ! Il faudrait tout dire en une seule parole ! Il faudrait réunir le sommeil, le rire, l'ivresse, les larmes ! Et quand on aurait tout dit, ou n'aurait encore rien dit. Qu'est-ce que *tout*, auprès de ce que l'âme désire ?

Qu'est-ce que *tout* auprès de Celui qui est l'amour du désir ?

Cette prière d'Anna impressionne profondément. Cet Hélie qui se trompe d'ivresse, nous jette dans de singuliers étonnements.

Il la jugea ivre :

« Ne jugez, pas, » dit l'Évangile.

Et il ajouta :

Jusques à quand seras-tu ivre ? Laisse reposer un peu le vin dont tu es remplie.

L'Écriture ose tout. Elle a voulu nous faire connaître ces paroles.

Mais Anna répondit :

Non, mon Seigneur; je suis une malheureuse, je n'ai bu ni vin ni aucune liqueur enivrante. Mais j'ai répandu mon âme en présence du Seigueur.

Ne me prenez pas pour une des filles de Bélial : j'ai parlé dans l'immensité de mon chagrin et de ma douleur.

Alors Hélie reprit :

Allez en paix. Et que le Dieu d'Israël vous accorde ce que vous lui avez demandé.

Hélie comprend son erreur. Ayant pris la prière pour l'ivresse, il éprouve le besoin de réparer son erreur en s'associant à la prière qu'il a méconnue.

Que votre servante trouve grâce devant vos yeux ! dit Anna.

Elle ne s'irrite pas; elle ne s'aigrit pas. Elle rétablit la vérité, mais sans aigreur. Elle ne fait pas de reproche. Elle ajoute une prière à ses prières. Elle désire trouver grâce devant les yeux de celui qui a méconnu la grâce dont elle est pleine.

Sa prière a en elle une substance d'humilité qui confond à la fois l'erreur de l'orgueil et l'orgueil de l'erreur.

Anna était trop profondément plongée, absorbée dans la prière pour s'irriter vulgairement contre celui qui prenait cette prière pour de l'ivresse.

Si elle eût été moins complète, l'erreur d'Hélie eût pu produire la colère chez Anna; mais, au degré où il se trompait, il produisit chez elle une nouvelle prière adressée à lui-même.

Si Anna eût été plus près de l'ivresse humaine, elle eût été plus près de l'aigreur ; mais, dans la profondeur de son recueillement, elle trouva une parole douce.

Ses larmes l'avaient armée même contre la méconnaissance singulière dont elle allait devenir l'objet.

Samuel naquit.

Et dans le cantique de sa joie, Anna dira ce qu'on dit quand on chante. Elle célébrera les vicissitudes, les changements, les élévations et les abaissements.

L'arc des forts a été dompté, et les faibles ont été environnés de force.

Les anciens rassassiés se sont loués pour du pain. Et les affamés ont été rassassiés. . . .

C'est le Seigneur qui donne la mort et la vie.

. . . . . .

C'est le Seigneur qui fait le pauvre et qui fait le riche, qui humilie et qui élève, etc., etc.

On dirait l'écho de Job et le prélude du *Magnificat*.

Flevit itaque Ezechias fletu magno.

(Rois, IV, chap. XX, v. 3.)

Et Ézéchias pleura de grandes larmes.

Ézéchias était malade jusqu'à la mort, et le prophète Isaïe lui dit de la part du Seigneur Dieu : Mets ordre aux choses de ta maison. Car ta vie est terminée et tu vas mourir.

Il est difficile d'imaginer une parole plus claire. Ce n'est pas une menace, c'est une affirmation : tu vas mourir. Et cette affirmation n'est pas celle d'un homme. Isaïe vient de parler de la part du Seigneur. C'est un prophète véridique qui dit une parole authentique.

Oui, mais il reste à Ézéchias ses larmes.

Il se tourne vers la muraille, s'adresse à Dieu, et dit :

Je vous en conjure, Seigneur, je vous en conjure, souvenez-vous que j'ai marché devant vous dans la vérité et dans la perfection de mon cœur, et que j'ai fait ce que vous aimez.

Et il pleura de grandes larmes.

La parole d'Isaïe avait été bien péremptoire. Quoiqu'elle fût conditionnelle, elle ne semblait pas l'être. Elle ne laissait à l'espérance aucune porte qui fût ouverte manifestement. Le mot *si*

n'avait pas été articulé ; aucun correctif n'avait été placé explicitement près de la redoutable annonce. Mais il y avait un correctif implicite. Il y avait un sous-entendu.

Voici la prière et les larmes qui se lèvent dans le fond du tableau, et voici la mort qui recule, quoique annoncée par Isaïe. Isaïe n'avait pas conseillé de prière ; sa parole semblait même capable de décourager la prière, si la prière pouvait être découragée. Mais plus cette parole est terrible, péremptoire, affirmative et décisive en apparence, plus glorieuse sera la victoire des larmes.

Les larmes sont aux prises avec la mort, et la mort n'est pas seulement menaçante ; elle est annoncée, et annoncée par Isaïe. La mort se croit sûre de sa proie ; elle n'a plus d'effort à faire, elle tient Ézéchias ; c'est Isaïe qui l'a dit. Les circonstances donnent à la mort une telle confiance, que cela ressemble à de la certitude. Or ces circonstances vont précisément servir à relever, par l'extrémité du danger, la puissance des larmes, devant qui va reculer la mort.

Ne la voyez-vous pas d'ici, comptant si bien sur sa victime, qu'elle ne se donne plus la peine de la serrer de plus près. Outre les vraisemblances naturelles de la maladie, la mort a pour elle la parole du prophète.

Mais voici que contre elle les larmes s'avancent sur le champ de bataille. C'est la réserve de la miséricorde qui donne au moment terrible.

Si elles peuvent espérer la victoire, vous pensez

au moins, n'est-ce pas? que la bataille sera longue et disputée.

Non! la victoire est emportée du premier coup. Les trois mots de César : *Veni, vidi, vici*, n'expriment rien de plus rapide.

Isaïe n'avait pas encore franchi le milieu du vestibule que le Seigneur l'arrête pour lui parler

Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple : Voici ce que dit le Seigneur, Dieu de David, ton père : « J'ai entendu ta prière, et j'ai vu tes larmes : voici que je t'ai guéri, et dans trois jours tu monteras au temple du Seigneur. »

L'Écriture, qui ne dit pas une parole inutile, nous avertit solennellement qu'Isaïe n'avait pas passé la moitié du vestibule, car la rapidité de la victoire est une de ses splendeurs, et il nous importait de savoir à quel point les larmes avaient été promptement exaucées.

Vous voyez que la foudre était dans ces larmes.

Isaïe n'avait pas passé la moitié du vestibule. La foudre, puissance et rapidité, la foudre était bien là.

Mais voici quelque chose d'admirable qui indique à quel point Ézéchias se croyait perdu. Lui qui n'a pas désespéré sous le coup de l'annonce terrible, il a de la peine à espérer sous le coup de l'annonce rassurante. Telle a été sa terreur devant la maladie et la mort, qu'il lui faut un signe de sa guérison.

Et Isaïe ne s'étonne pas. Il pousse même al complaisance jusqu'à lui donner le choix du signe.

Veux-tu que l'ombre du soleil monte ou rétrograde de dix degrés ?

Que l'ombre monte de dix lignes, répond Ézéchias, cela est facile et ce n'est pas ce que je veux ! Je veux qu'elle rétrograde de dix degrés !

Comme ces choses divines portent bien la marque divine, et comme l'humanité palpite en dessous ! comme Ézéchias est humain dans sa peine, dans ses exigences ! Il ne se contente pas d'un signe quelconque. Il lui en faut un qui corresponde à sa faiblesse par l'étonnement qu'il lui causera. Il est facile de croire que l'ombre monte de dix lignes. Il oublie que tout est facile à Dieu. Mais Isaïe va le lui prouver. Isaïe pria le Seigneur, et le prodige eut lieu suivant le désir du roi.

Ézéchias, parlant de *facilité*, avait parlé en homme.

Isaïe avait répondu en prophète, et Dieu avait agi en Dieu.

Mais Ézéchias avait prié. Ézéchias avait pleuré de grandes larmes !

Le fait est raconté plusieurs fois dans l'Écriture. Après avoir été écrit dans le livre des Rois, il est consigné de nouveau dans les Prophéties d'Isaïe.

Isaïe dit à Ézéchias deux paroles opposées.

D'abord : Tu mourras.

Ensuite : Tu vivras.

Et quoique la seconde parole se réalise seule, nous sentons également la vérité des deux paro-

les. Nous sentons la première aussi vraie que la seconde. Nous sentons que la prière et les larmes ont eu à combattre un ennemi réel et présent. Nous sentons que la mort était là au moment où Isaïe a affirmé sa présence.

Et quand l'Ecclésiastique loue, au trente-huitième chapitre, Ézéchias et Isaïe, il rappelle le fait glorieux, le signe donné, la vie du roi prolongée, et la magnifique rétractation qui fut accordée par surcroît, à la prière du prophète.

Mais écoutez le verset suivant :

Eclairé par un grand esprit, il vit la fin des temps, et il consola ceux qui pleuraient dans Sion.

Voici encore des larmes, et des larmes consolées !

Cumque audissem verba hujus modi, sedi et flevi, et luxi diebus multis.

(Esdras, II, chap. I, v. 4.)

Et ayant entendu ces paroles, je m'assis et je pleurai, et je versai des larmes pendant bien des jours.

Parmi les héros des larmes il faut aussi compter Esdras.

Les héros des larmes ? Croyez-vous que j'aie fait exprès de rapprocher ces deux mots ? Pas le moins du monde. L'héroïsme et les pleurs peuvent, dans les pensées du monde, habiter aux deux extrémités des choses. Mais, dans les pensées vraies, une de ces choses ne s'étonnera jamais du voisinage de l'autre. La grandeur d'âme qui produit l'une produit l'autre. Ce langage des pleurs, qui rappellent la femme et l'enfant, conviennent supérieurement à l'homme, et suscitent quelquefois en lui la force vraie. On dirait que la force fausse, la force vaniteuse et menteuse, celle qui fait parade d'elle-même, celle qui parle et n'agit pas, on dirait que celle-là s'écoule avec les larmes, et le vide qu'elle fait en se retirant prépare la place à la force vraie. La force vraie, c'est celle qui est bâtie sur le sentiment de la faiblesse, comme une citadelle, comme un rocher, comme une chapelle sur une montagne. Et par là les larmes sont un des actes constitutifs de l'hé-

roïsme. Car les larmes dont je parle sont des actions. Les hommes se sont habitués à considérer les larmes comme appartenant toutes au domaine de la passion.

Ce point de vue, singulièrement étroit et exclusif, est attentatoire à la gloire des larmes.

La gloire des larmes !

La chose est belle, et le mot semble superbe aussi. Je voudrais élever un monument à la gloire des larmes.

Et pour leur restituer leur gloire, il faut montrer leur action. Il faut les montrer comme elles sont actives, fécondes. Car il n'y a de gloire que là où il y a activité. Le repos est l'activité suprême, et si les larmes reposent, c'est précisément parce qu'elles nous conduisent dans le cœur de l'activité. Il y a mille actes, bons ou mauvais, qui participent à l'activité d'une participation plus ou moins inférieure.

Permettez-moi de considérer l'activité comme ayant des membres, et comme ayant un cœur. Une foule d'actions se trouvera en rapport avec les membres de l'activité.

Les larmes entreront dans son cœur et agiront avec elles.

Les larmes vaines et fausses sont des fruits de mort qui tombent sans activité de l'arbre des passions.

Les larmes pleines et fortes sont des actes suprêmes qui mettent en mouvement le cœur de la vie, et le cœur de la vie bat avec plénitude.

Il y a des larmes pitoyables qui, étant faibles, augmentent la faiblesse de celui qui pleure.

Il y a des larmes fortes qui augmentent la force de celui qui les verse.

Les larmes faibles sont des larmes vaines. Elles sortent du vide, font le vide, et tombent dans le vide, et, tombant dans le vide, elles le font plus vide encore.

Il y a des larmes pleines qui, étant fortes, augmentent la plénitude de l'âme.

Il y a des Madeleines qui, dans la première partie de leur vie, ont pleuré des larmes vides ; et qui, dans la seconde partie, pleurent des larmes fortes et pleines, destinées à combler le vide qu'ont creusé les premières.

La prière d'Esdras, faite pour ceux qui veulent craindre le nom du Seigneur, est vraiment la prière d'un héros. Car cette crainte est vraiment la substance de l'héroïsme.

Il demande humblement et ardemment ; il prie pour ceux qui veulent craindre. Il faut être plongé profondément dans les choses de l'Esprit pour bien comprendre la profondeur de ce désir. Pour craindre, il faut croire ; pour craindre, il faut espérer. Pour avoir peur, il suffit de sentir un danger, un maître.

Mais pour craindre il faut toute autre chose. Il faut le sentiment de la majesté de Celui qui est l'objet de la crainte. Pour craindre, il faut respecter, et l'adoration contient une immense quantité de crainte.

Dans le ciel, dans le paradis, dans l'éternité très heureuse, la peur ne sera pas.

Mais, suivant la remarque profonde du P. Faber, la crainte sera toujours.

La peur n'aura pas sa place au ciel ; la crainte aura la sienne.

La crainte a des destinées superbes et éternelles ; la crainte est trop divine pour mourir.

Et le Psalmiste :

Lætetur cor meum ut timeat nomen tuum.

Que mon cœur se réjouisse, afin de craindre votre Nom !

David est d'accord avec Esdras. Tous deux demandent la crainte, la crainte sacrée, la crainte qui est un don.

Pour tous deux, la crainte entre dans leur désir, dans leur prière et dans l'*Amen* de leur prière.

Que Jérusalem soit bâtie, afin que nous ayons la crainte de votre Nom ! Que mon cœur se réjouisse, afin de craindre votre nom !

La crainte est un des fruits de la prière exaucée.

Voici quelles paroles avait entendues Esdras :

Le mur de Jérusalem est tombé, et ses portes ont été dévorées par le feu.

Alors, dit-il, je m'assis, et je versai des larmes, et je pleurai plusieurs jours. Je jeûnais et je priais devant la face du Dieu du ciel.

Et je dis : Je vous en conjure, Seigneur, Dieu du ciel, Dieu fort, Dieu grand, Dieu terrible, qui

gardez le pacte et la miséricorde avec ceux qui vous aiment et vous obéissent.

Que vos oreilles deviennent auscultantes et vos yeux ouverts, pour entendre la prière de votre serviteur, celle que je fais aujourd'hui devant vous, nuit et jour, pour les fils d'Israël, vos servants. Et je confesse que les enfants d'Israël ont péché contre vous. Moi et la maison de mon père, nous avons péché. Séduits par la vanité, nous avons trahi votre commandement, votre culte et les choses justes que vous avez prescrites à Moïse, votre serviteur.

Souvenez-vous de la parole que vous avez confiée à Moïse : Si vous prévariquez, je vous disperserai parmi les peuples.

Mais si vous revenez à moi, si vous observez et exécutez mes ordres, eussiez-vous été portés aux extrémités du ciel, je vous rassemblerai de là, et je vous ramènerai dans le lieu que j'ai choisi, afin que mon Nom y habite.

Seigneur, voici vos serviteurs, voici votre peuple, voici ceux que vous avez rachetés dans votre grande force et dans votre main puissante.

Seigneur, je vous en conjure, que votre oreille soit attentive à la prière de votre serviteur et à celle de vos serviteurs qui veulent craindre votre nom. Et dirigez aujourd'hui votre serviteur, et faites-lui miséricorde devant la face de cet homme.

Car j'étais l'échanson du roi.

Que de larmes dans cette prière ! Que de larmes et que de prières dans ce mot : Ceux qui veulent craindre votre Nom !

On pourrait croire, à regarder légèrement, que la crainte et la volonté sont étrangères l'une à l'autre. Ce serait une erreur profonde, comme toutes les erreurs qui viennent de la légèreté.

La peur et la volonté sont étrangères l'une à l'autre. L'homme ne veut pas avoir peur, parce que la peur est une faiblesse, au moins ordinairement.

Mais l'homme peut et doit vouloir craindre, parce que la crainte du nom de Dieu est une force.

Ici nous nous trouvons encore en face de ce mystère de la force.

La peur est habituellement une faiblesse.

Les larmes qui coulent de la fontaine des passions sont des faiblesses.

Mais la crainte de Dieu est une force. Elle est le commencement de la sagesse, qui est la force suprême.

La crainte ne ressemble pas plus à la peur que les larmes faibles ne ressemblent aux larmes fortes.

La prière exaucée écrit dans l'âme le nom de Dieu, et la crainte sacrée de ce Nom augmente avec la prière.

La prière exaucée est un commentaire du nom de Dieu : elle accentue dans l'âme la crainte en accentuant la prière.

Esdras n'était pas à ses débuts dans la carrière des larmes.

Le jour où il avait appris que les fils des Israélites s'étaient unis à des filles étrangères, il avait pleuré, étendu devant le temple. Et telle avait été la puissance de ses larmes, qu'elles avaient entraîné les larmes de tout le peuple, et telle fut la puissance de ces larmes combinées, qu'Esdras, triomphant des hommes et des choses, des peuples ennemis, des circonstances ennemies et de l'espace ennemi, bâtit les murs de Jérusalem.

Et les murs de Jérusalem eurent les larmes pour fondement.

Et dans les fondements de l'Église on peut voir aussi les larmes de saint Pierre.

Les grandes cités, les grands monuments, les chefs-d'œuvre de la pierre et du granit ont des larmes cachées sous la terre qui les porte.

Après ses grandes larmes, Esdras parut languissant devant la face du roi.

Que demandes-tu ? dit Artaxercès.

Esdras, avant de nous raconter sa réponse, nous parle de sa prière.

Artaxercès lui fait la question importante et attendue : Que demandes-tu ?

Alors, dit Esdras, je priais le Dieu du ciel.

Après s'être adressé à Dieu, il répond au roi.

Ce dialogue, entrecoupé de prière, est magnifique. On sent qu'Esdras ne s'adresse à Artaxercès qu'accidentellement. Artaxercès, duquel tout dépend en apparence, n'est en réalité qu'un personnage très secondaire. Il sera tout au plus l'occasion et le moyen de la prière exaucée. C'est à Dieu, en vérité, que s'adresse Esdras.

Aussi Artaxercès lui accorde tout ce qu'il demande, l'envoie en Judée avec des lettres de recommandation, l'envoie rebâtir Jérusalem.

Et tout cela advint, dit Esdras, parce que la main favorable de mon Dieu était avec moi.

Il vint donc à Jérusalem, sans confier à personne son projet de la rebâtir.

Et pendant la nuit il considéra le mur de Jérusalem abattu et les portes consumées par le feu.

Il me semble que cette scène nocturne et ce regard d'Esdras sur Jérusalem renversée pourraient tenter la main d'un grand peintre.

Cumque elevassent procul oculos suos non cognove runt eum, et exclamantes ploraverunt.

(Job, chap. II, v. 12.)

Et ayant levé les yeux de loin, ils ne le reconnurent pas, et pleurèrent en criant...

Et viduæ iliius non plorabunt.

(Job. chap. XXVII, v. 12.)

Et ses veuves ne pleureront pas.

Flebam quondam super eo qui afflictus erat.

(Job, chap. XXV, v. 23.)

Je pleurais autrefois sur celui qui était affligé.

J'ai déjà parlé de Job et de ses amis. Mais, puisque je parle des larmes, comment ne pas revenir sur ce singulier et sublime héros?

Ecoutez, en invoquant la miséricorde de Dieu, le titre qu'il invoque.

Je pleurais avec celui qui était affligé, et mon âme compatissait au pauvre.

Il y a eu des larmes dans son passé ; il les appelle à son secours. Contre ses malheurs, à lui, il appelle à son secours les larmes qu'il a versées sur les malheurs des autres. La compassion que Job riche eut autrefois pour les pauvres est l'arme dont se sert Job, pauvre à son tour, parlant à celui qui tient les richesses dans sa main. Il a pleuré ; voilà son espérance.

Maintenant, voulez-vous entendre sa menace? Job parle de l'impie et lui prédit le malheur. Les choses terribles se présentent à lui, et il ne recule pas devant elles. L'impie lui apparaît comme appartenant à sa vengeance, et il ne ménage pas les expressions par lesquelles il peint la colère divine tombant sur lui.

« Si ses enfants se multiplient, ils seront la proie du glaive, et ses descendants ne connaîtront pas le rassasiement que le pain donne. »

« Ceux qui resteront de lui serent ensevelis dans la ruine. »

Cette dernière parole signifie peut-être qu'ils seront privés de sépulture, qu'ils n'auront pas d'autre sépulture que la catastrophe même dans laquelle ils périront

Mais écoutez le trait suivant. Voici le couronnement. Il s'agit de nous épouvanter en nous montrant la part de l'impie, et, après le sort de ses enfants sans pain, de ses enfants massacrés, et peut-être sans sépulture après leur mort, comme ils auront été sans pain avant leur mort, il s'agit de nous parler du sort de ces veuves : Que va-t-il leur arriver d'effroyable? Quelle sera cette destinée qui va être mise en regard de la destinée des enfants, telle qu'elle vient d'être décrite? En regard de ces enfants sans pain, dévoués au glaive, massacrés et ensevelis dans la ruine, voyons maintenant la part des veuves.

Et viduæ ejus non plorabunt.

Et ses veuves ne pleureront pas.

Les veuves ne pleureront pas ! Voilà un de ses châtiments ! Parmi toutes ces menaces suprêmes, Job intercale cette menace courte :

Et ses veuves ne pleureront pas.

Quel frisson dans ce mot! Qu'est-ce donc, Seigneur, que les larmes, pour que leur absence

puisse figurer dans l'énumération si courte et si terrible des châtiments de l'impie? Il s'agit de dire un petit nombre de choses épouvantables. Il faut les choisir, terribles et peu nombreuses. Quelques mots doivent résumer des calamités effroyables, et parmi les traits qui doivent épouvanter le monde, Job compte la sécheresse des yeux des veuves.

Et quant aux amis de Job, que leur position est singulière ! Dieu les blâme, et, voulant leur pardonner, sollicite en leur faveur les prières de Job.

Mais je répète ce que j'ai déjà dit :

Ils ont pleuré d'abord.

Ils ont parlé ensuite, il est vrai.

Mais d'abord ils avaient pleuré, et il est probable qu'ils ont pleuré encore après la délivrance de Job et leur pardon. Il est probable que des larmes, dont l'Ecriture ne parle pas, ont consommé leur histoire ouverte par les larmes dont l'Ecriture parle.

Les amis de Job sont pardonnés.

Sedit Jeremias propheta flens.

(En tête des Lamentations).

Le prophète Jérémie s'assit, pleurant.

Quant à Jérémie, les larmes semblent être devenues quelque chose comme le synonyme de son nom.

La lamentation qu'il représente et sa personne sont devenues inséparables, et la postérité essayerait vainement de le voir dans une autre attitude que l'attitude décrite en tête de ses paroles qui sont des larmes écrites :

Et il arriva qu'Israël ayant été réduit en captivité, et Jérusalem étant déserte, le prophète Jérémie s'assit, pleurant, et il se lamenta ainsi sur Jérusalem, soupirant dans l'amertume de son âme, pleurant et disant :

« Comment la cité populeuse est-elle assise dans la solitude ! »

Il faudrait tout citer ; c'est pourquoi j'arrête la citation. Quelques versets n'en donneraient aucune idée. Il faudrait aller jusqu'au bout.

Cette illustre lamentation puise dans la répétition de la même plainte une solennité singulière. Cette profusion de larmes ressemble à l'Océan. La mer et le ciel se touchent à l'horizon sans se

confondre. Comme les eaux de l'Océan, les larmes de Jérémie peuvent remplir les regards sans les fatiguer. On pourrait croire que cette nappe d'eau produit, par sa grandeur, la monotonie. Le contraire arrive. Elle échappe à la monotonie par sa grandeur. Les eaux de l'Océan et les larmes de Jérémie ont le secret de rajeunir comme les ailes de l'aigle, et leur seconde jeunesse vient de leur profondeur.

C'est une jeunesse qui sort de l'abîme, enivrée de sels et de parfums. Et ces parfums sont fortifiants.

Ce qui sort des lamentations de Jérémie, c'est l'espérance ; car elles viennent de Dieu : il y a des lueurs de gloire dans la profondeur de ces désolations.

In diebus illis Ego Daniel lugebam tribus hebdomadum diebus.

(Daniel, chap. X, v. 2.)

Et ces jours-là, moi Daniel, je pleurai pendant les jours de trois semaines.

Daniel pleura trois semaines.

Et le vingt-quatrième jour du premier mois, il était près du grand fleuve, près du Tigre.

Et il vit quelqu'un qui était vêtu de lin, et les reins de celui-là étaient ceints d'un or très pur.

La face de celui qui apparaissait était semblable à la foudre, et ses yeux à une lampe ardente.

Et il fit à Daniel la révélation extraordinaire du combat qui se livrait autour du roi des Perses : c'était un combat d'Anges ; c'était une bataille entre les Esprits.

Celui qui parlait était probablement Gabriel. La question était de savoir quand les Juifs reviendraient dans leur patrie ; combien de temps ils séjourneraient en Perse. Or celui qui est appelé ici le Prince du royaume de Perse, selon la plupart des interprètes, n'est pas un homme, mais un Esprit. Il résiste à Gabriel, et Michel, un des premiers d'entre les Princes, se joignant à Gabriel, fait pencher la victoire du côté de celui-ci.

Mais remarquons deux paroles, particulière-

ment, dans les paroles de l'Ange. Voici la première :

Daniel, homme de désirs, entends les paroles que je te dis.

Daniel avait pleuré trois semaines ; les désirs et les larmes s'unissent dans une unité mystérieuse, et peut-être dans une langue inconnue et supérieure, porteraient le même nom. Les désirs sont des larmes intérieures ; les larmes sont des désirs qui coulent par les yeux.

Voici la seconde parole :

Le prince du royaume des Perses m'a résisté pendant vingt et un jours.

Or Daniel avait pleuré pendant vingt et un jours.

Le combat entre les Esprits avait duré aussi longtemps que les larmes du Prophète.

Et, après trois semaines de larmes, Michel était venu décider la victoire en faveur de celui qui avait pleuré.

Daniel veut dire : Jugement de Dieu.

Je ne reviendrai pas ici sur Balthazar dont j'ai parlé plus haut.

Mais je ne puis m'empêcher de constater que Daniel a pris place dans l'histoire entre Baltazar et Suzanne.

Condamner celui qui est méchant et fort ; dé

fendre celle qui est faible et innocente, voilà les deux actes de la Justice, voilà le mouvement de ses deux mains.

Or la Justice est l'objet même du désir, l'objet de l'immense désir. C'est sur elle que portent la faim et la soif.

Aussi Daniel, l'homme des désirs, l'homme des larmes, s'appelle : Jugement de Dieu.

L'Ange l'a sacré de ce nom sublime : Homme des désirs, et autour de lui la Justice éclate.

Les trois mots terribles : *Manè, Thecel, Pharès,* lui disent leurs secrets. Il lit à livre ouvert dans les choses mystérieuses ; il montre du doigt le crime ; il montre du doigt l'innocence.

Il apparaît devant nous, Homme de désirs, instrument de Justice, ayant Suzanne à sa droite, et à sa gauche Balthazar.

Daniel, qui connaissait par expérience la vertu des larmes, ne nous permet pas d'oublier celles de Suzanne.

Accusée par les deux vieillards, elle semble parfaitement et absolument perdue.

Mais tous les siens pleuraient, nous dit l'Ecriture ; tous ceux qui la connaissaient étaient en larmes.

Elle-même leva les yeux au ciel en pleurant, car son cœur avait confiance en Dieu.

Ce *car* donne aux larmes de Suzanne une admirable explication. Ce *car* détermine la nature de ses larmes. Ce n'étaient pas les larmes de la rage; ce n'étaient pas les larmes qui accompagnent les

grincements de dents : c'étaient les larmes de l'Espérance.

Et voici un enfant, nommé Daniel, qui crie au milieu de la foule, qui réclame en faveur de la Justice, et qui confond les calomniateurs par le procédé le plus simple et le plus ingénieux.

Suzanne avait pleuré, CAR elle avait confiance.

Et continuo exclamans Pater pueri, cum lacrymis aiebat : Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.

(Marc, chap. IX. v. 23.)

Et aussitôt le père de l'enfant s'écria en pleurant : Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité.

Le père de l'enfant s'écria en pleurant : Je crois, Seigneur !

Je crois : aidez mon incrédulité.

Quelle parole singulière, et comme elle se contredit dans les termes !

Je crois : aidez mon incrédulité.

Croit-il ou ne croit-il pas celui qui parle ainsi ! Il est homme, voilà la réponse.

Quelle sincérité dans cette contradiction, et quel désir d'être exaucé !

Tout est possible à celui qui croit, dit Jésus-Christ.

Je crois ! voilà le premier mot de la réponse. Puisque tout est possible au croyant, alors je crois ! Il commence par affirmer ses droits, par faire valoir ses titres.

Voilà le cri, voilà l'espérance, voilà la demande hardie !

Puis voici la demande timide !

Je crois, c'était le premier cri de celui qui veut obtenir. Mais la réflexion vient avec la crainte. Celui qui vient de crier : *Oui !* va dire maintenant peut-être !

Je crois ; mais est-ce que je crois assez ? Est-ce que je crois vraiment ? Est-ce que je crois d'une foi sérieuse, réelle, véritable, parfaite ? Est-ce que je crois de cette foi toute-puissante dont vient de parler celui que j'implore ?

Ah ! je n'en sais plus rien ! Que devenir ?

Il ne me reste plus qu'à invoquer pour la foi celui-là même que j'invoque pour la guérison ! Il me dit qu'il faut croire pour être guéri ; eh bien ! comme je ne sais comment il faut faire ni pour être guéri, ni pour croire, je vais demander la foi et la guérison à celui qui peut l'une et l'autre.

Jésus-Christ descendait du Thabor ; il venait de donner à trois de ses apôtres un aperçu de sa gloire.

Pierre représente la Foi.

Probablement Jacques représente l'Espérance et Jean la Charité.

Jacques fut, entre les apôtres, le premier martyr.

Étienne fut martyrisé avant lui mais il n'était pas apôtre.

Étienne fut le premier martyr. Jacques fut le premier apôtre martyr.

Il y a entre le sacrifice et l'espérance, des liens si étroits, que le représentant du sacrifice doit être aussi le représentant de l'espérance.

Jean est celui dont la charité a rempli la bouche, et sa bouche parlait de l'abondance du cœur, Jean appelle les hommes ; *Mes biens-aimés !* Voyez

quelle charité a eue pour nous le Père, dit-il[1] !

Et plus loin :

Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, parce que Dieu est amour[2].

La simplicité de cette dernière parole est un masque jeté sur sa profondeur, comme un pont est jeté quelquefois sur un abîme.

Sans le pont, personne ne passerait sur l'abîme et ne regarderait en bas les cataractes se précipitant dans la profondeur.

Sans la simplicité, la profondeur de cette phrase l'eût peut-être reléguée dans les phrases inconnues.

Ces trois hommes, Pierre, Jacques et Jean, étaient là sur le Thabor, comme pour se prémunir contre les terreurs qui allaient bientôt se préparer. Et cependant le chant du coq attendait Pierre, et le Thabor n'allait pas empêcher les trois reniements prédits.

Le Thabor, au lieu d'être étonnant, est plutôt une trêve faite aux étonnements.

Au lieu d'être un prodige, le Thabor est plutôt une cessation du prodige habituel qui arrêtait la gloire, et lui interdisait de faire resplendir avant le temps le corps de l'Homme-Dieu.

Élie et Moïse étaient aussi sur la montagne. Le passé était là, l'Ancien Testament assistait à la splendeur. Pierre, Jacques et Jean étaient là : le Nouveau Testament assistait à la splendeur. Le passé était là, représenté par Élie et Moïse. Le

1. Jean, épitre I, chap. III, v. 1.
2. Jean, épitre I, chap. III, v 8.

présent était là, représenté par Pierre, Jacques et Jean.

L'avenir était là, l'avenir représenté par la splendeur elle-même.

Et le silence leur fût recommandé en descendant de la montagne, jusqu'au jour où le Fils de l'Homme serait ressuscité d'entre les morts. Et ils se demandaient ce que cette parole voulait dire.

Peut-être étaient-ils très étonnés à la pensée de la mort, à la pensée de la mort se préparant à frapper un jour celui qu'ils venaient de voir, et de voir sur le Thabor.

Jésus-Christ n'avait pas oublié la mort sur le Thabor ; mais les autres l'avaient oubliée peut-être. Peu d'instants après, voici un homme qui amène à Jésus-Christ, descendu du Thabor, son fils possédé d'un esprit muet.

Il l'avait amené aux disciples, mais les disciples n'avaient pas pu le délivrer.

Ici se place une de ces interrogations fréquentes dans l'Évangile, où Jésus-Christ demande des choses qu'il sait. Il se fait expliquer et raconter ce qu'il sait beaucoup mieux que celui qui explique et raconte.

Le père dit le malheur affreux de son fils, il le dit avec une simplicité parfaite, sans embarras et sans détour.

Le malheur enlève beaucoup aux précautions de la parole humaine. Il dit les choses comme il les voit, comme il les a vues depuis l'enfance de

son fils, sans explication, sans commentaire. L'esprit se jette sur cet enfant qui grince des dents et qui écume ; il le jette tantôt dans l'eau, tantôt dans le feu.

Si vous pouvez quelque chose, dit le père, aidez-nous, ayez pitié de nous.

On sent un homme qui n'en peut plus, qui ne sait plus où il en est, qui se précipite dans une dernière espérance, sans savoir comment il sera accueilli par elle.

Si vous pouvez quelque chose !

Si !

Ce si est déchirant ! Qui sait combien cet homme a fait d'efforts pour se raccrocher à un espérance dernière !

Si !

Et à ce *si*, Jésus-Christ répond par un autre *si*.

Si vous pouvez croire, tout est possible au croyant.

On dirait que ce second *si* est attiré par le premier.

Et aussitôt le père s'écrie en pleurant : Je crois. Seigneur ; aidez mon incrédulité.

Dans son désir naïf et dans sa prière désolée, il ne songe guère à mettre ses paroles d'accord entre elles. Il ne se demande pas si elles nous seront transmises ; il ne pense pas à la postérité, qui cependant l'écoutera, sans qu'il s'en soit douté le moins du monde. Il dit dans la même phrase le *oui* et le *non*. Quoi de plus humain ! Il dit qu'il croit et qu'il ne croit pas. Il demande secours,

secours contre tout. Voulant profiter de ce moment où le maître est là, il dit ce qu'il faut pour que son fils soit guéri. Il ne s'inquiète pas de ce qu'il dit; il dit ce qu'il faut pour faire pitié, et cependant pour accomplir la condition indiquée.

Je crois ! voilà le premier mot. Tout est possible, dites-vous, au croyant. Eh bien ! je vous prends au mot : je crois ; ne me repoussez pas.

Je crois signifie, surtout dans cette phrase : *Je veux croire.*

Je veux croire. Mais cela suffit-il ? ô vous qui pouvez tout, pendant que je ne peux rien ; eh bien ! faites-moi croire, je ne crois pas comme il faut. Guérissez mon fils de sa possession et moi de mon incrédulité.

Je vous demande tout ce qu'il nous faut, sans savoir tout ce qu'il nous faut, ni dans quelle mesure je suis indigne, ni quel obstacle j'apporte où je n'apporte pas aux demandes que je fais. Aidez-nous pour toutes choses, puisque vous voyez ce que nous sommes !

Mais ce cri humain : Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité ; ce cri humain plein de désir et de contradiction, est accompagné d'une autre chose, la plus humaine peut-être de toutes les choses, plus humaine que la parole ; il est accompagné de larmes.

Le rôle des larmes dans l'Écriture est immense et profond. Quoi de plus mystérieux que les larmes ? Est-ce que l'union de l'âme et du corps n'est pas singulièrement manifestée par ce phé-

nomène physique qui signifie le sentiment dans ce qu'il a de plus intime, de plus cordial, de plus profond, de plus déchirant. Les larmes sont le signe de la faiblesse, et c'est pour cela que partout elles sont données dans l'Écriture comme le signe de la puissance. Faut-il le redire encore une fois, les larmes sont peut-être ce qu'il y a dans la nature humaine de plus irrésistible. A chaque instant, presque toujours, l'Écriture, quand elle va nous parler d'une prière exaucée, nous avertit que celui qui priait a pleuré en priant. On dirait que cette faiblesse suprême produit la force. Les larmes désarment le fort ; elle sont sans réplique. Il faudrait prendre ce mot et le suivre dans toute l'Écriture ; ce serait une espèce de *concordance* qui donnerait peut-être de singulières et précieuses indications.

Cet homme pleurait. Jésus menaça l'esprit immonde, et lui ordonna de sortir, de sortir *et de ne plus rentrer*. Cette seconde parole n'est pas inutile, car il n'y a rien d'inutile dans l'Écriture. Remarquons l'importance de fermer la porte à l'esprit mauvais qui est sorti.

Et l'enfant parut comme mort ; il était délivré ; il avait l'air mort.

Jésus-Christ prit sa main, le souleva, et l'enfant se leva.

A travers ce récit si bref tâchons de saisir le drame.

Quelle action venait de subir cet enfant ? Il avait été le théâtre de choses terribles. Jeté dans

l'eau, jeté dans le feu, écumant, le voilà conduit à Jésus.

Mais son père a pleuré. Le démon, sourd et muet, entend l'ordre qui lui est donné.

La violence de l'action subie précipite en apparence l'enfant dans les bras de la mort.

Mais voici la main de Jésus.

L'enfant se leva, et on ne parle plus de lui.

Après la main de Jésus, le drame est terminé. La mort apparante est vaincue comme la possession véritable. Tout est fini.

Car voici la main de Jésus.

Et lacrymatus est Jesus.

(Jean, chap. XI, v. 35.)

Et Jésus pleura.

Et Jésus pleura.

Voyez la gradation des larmes racontées dans l'Évangile :

La fille de Jaïre venait de mourir dans le moment où Jésus la ressuscita.

Le fils de la veuve de Naïm était déjà sur le point d'être enseveli. On l'arrachait à sa mère ; on le portait en terre.

Il était déjà plus loin de la vie, plus avancé dans la mort.

Mais Lazare, lui, était très loin de la vie, très avancé dans la mort.

Il était enterré, enterré depuis quatre jours, et personne n'espérait plus.

On avait espéré, mais on n'espérait plus : car la mort avait accompli son œuvre, son chef-d'œuvre, la pourriture.

Lazare sentait mauvais.

Le sobre Évangile, dans sa concision singulière, nous donne ce détail effrayant qui va devenir un détail rassurant.

Marthe prévient Jésus-Christ que Lazare sent déjà mauvais.

Ce n'est pas Marie qui fait cette observation, c'est Marthe. Noublions pas qu'elle vient de Marthe et non pas de Marie-Madeleine.

C'était Marthe aussi qui venait de dire, parlant de son frère :

Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

Jésus avait prononcé cette parole :

Votre frère ressuscitera.

Et elle avait répondu :

Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

Marthe remettait la résurrection de son frère au jour de la résurrection générale. Elle ne savait pas que la situation de Lazare mort n'était pas celle de tous les morts ; elle ne savait pas le mystère particulier, elle le confondait avec le mystère général. Elle ne voyait que la loi, elle ne voyait pas l'exception. Voir l'exception ! quelle gloire ! Marthe ne l'avait pas encore. Et au bout d'un instant, quand Jésus-Christ dit : Otez la pierre ! Marthe répond : Seigneur, il sent déjà mauvais.

Comme elle insiste sur la mort et comme elle appuie sur elle !

Et Jésus répond :

Ne vous avais-je pas dit que, si vous aviez la foi, vous verriez la gloire de Dieu.

La gloire de Dieu ! Il désigne de ce nom la résurrection exceptionnelle du mort exceptionnel. Il répond à Marthe ; il lui explique la parole de tout à l'heure : Votre frère ressuscitera. Il n'entendait pas parler seulement de la résurrection

générale, mais de la réssurrection spéciale. Il n'entend pas que Lazare soit traité comme les autres. Et parlant de cette différence, de cette particularité, de cette exception, il nomme la gloire de Dieu.

Otez cette pierre, dit Jésus-Christ, avant d'appeler Lazare. Il pouvait l'ôter lui-même par la force de la même volonté, qui allait arracher à la mort la proie qu'elle tenait ; mais il laisse aux hommes ce soin, parce que les hommes en sont capables. Il se réserve de ressusciter le mort, parce que lui seul en est capable.

Il leur laisse leur part dans l'œuvre, celle qui est à la portée de leurs bras. Saint Augustin constate cette attention, ce partage. Les hommes, en ôtant la pierre du tombeau, concourent, pour leur petite part, à la résurrection qu'ils ne peuvent opérer. Mais celui qui peut opérer la chose possible et la chose impossible leur laisse la première, et se réserve la seconde.

Mais les larmes de Jésus ont coulé ! La résurrection n'est pas loin. *Amen.*

Dans les deux autres résurrections racontées par l'Évangile, ce sont les autres qui pleurent. Dans la résurrection de Lazare, c'est Jésus lui-même.

D'où partaient ces larmes ? De quelle profondeur, de quel abîme ?

Lui, Jésus, pleurait.

Il avait devant lui Lazare mort. Lazare qui était un homme, et qui, en même temps, représentait l'homme.

Il avait un mort devant les yeux, et en même temps il avait la mort.

Et ce mort était son ami.

Quel sentiment dut soulever dans le cœur de Jésus ce mort, et quel sentiment dut soulever la mort!

Qui peut savoir de quel œil il la comtempla, à quelle profondeur il la sentit!

Qui peut savoir ce qu'était pour lui ce mot, et ce qu'était pour lui cette chose, la mort!

Les hommes ont, en face d'elle, la ressource de l'oubli, la ressource de la légèreté, la ressource de la bravade, mille ressources, comme ils savent en trouver, et l'amour-propre fournit sa part d'aveuglement, et cet aveuglement se mêle aux distractions de la vie.

Mais Jésus n'avait ni amour-propre, ni aveuglement, ni légèreté, et il voyait la mort comme elle est. Il la voyait sans déguisement ; il la voyait dans sa nudité horrible ; il voyait le péché, dont elle était la suite et l'ombre, et il le voyait comme il est, et il savait ce qu'il allait lui coûter.

Et Jésus pleura.

Et ce mot constitue un verset tout entier. Tout un alinéa est consacré à ces larmes.

Lacrymis cepit rigare pedes ejus.

(Luc, chap. VII, v. 38.)

Elle commença à arroser ses pieds de larmes.

Que dire de Madeleine? Ses larmes sont devenues tellement illustres, qu'elles sont incorporées à sa personne, identifiées à son souvenir et immortalisées dans sa gloire.

Madeleine et ses larmes ne peuvent pas être séparées dans la mémoire des hommes. Madeleine et ses larmes sont unies dans la langue terrestre. Au ciel, elle ne pleure pas. Mais les larmes qu'elle a versées l'ont introduite dans la place qu'elle y occupe. Qui peut sur terre se représenter Madeleine autrement que pleurant? L'Art a consacré ses larmes par toutes les consécrations dont il dispose. La Peinture et la Sculpture se mettent sous l'angle qui leur convient pour la voir pleurer. Elles étudient son repentir, et les pleurs qu'elle verse font partie du patrimoine du genre humain. Excité par le souvenir de Madeleine, Canova a su faire pleurer le marbre. La chose la plus froide et la plus dure qui soit, celle même qui symbolise la froideur et la dureté, le marbre, en faveur de Madeleine est devenu pathétique

Et comme si les hommes n'avaient pas été

dignes de les voir couler, ces larmes de Madeleine ont été données en spectacle au désert. Elle a versé devant les hommes quelques larmes que l'histoire a recueillies et que le genre humain a contemplées. Mais bientôt elle est allée au désert, et là ont coulé ces torrents de pleurs qui sont restés des secrets pour les hommes.

Saint Pierre offre, lui, quelque chose de tout à fait particulier.

Il montre la faiblesse et la force, les larmes et la pierre incrustées dans sa personne et dans son nom.

Lui, le rocher, lui la force sur laquelle est posée l'Église contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront pas, lui-même a des larmes dans son histoire, et que de larmes, et quelles larmes!

Celui dont le nom doit signifier la force, lui, l'invincible représentant de l'Église invincible ; lui en qui sont condensées tant de souveraines énergies; lui qui est Pierre, et sur cette pierre Jésus-Christ a bâti son Église, lui, lui, Pierre!

Il pleure, il pleure amèrement! Le chant du coq l'avertit qu'il a renié son maître, qu'il l'a renié par peur d'une servante, et de cette faiblesse, les larmes, aveu sublime de la faiblesse repentante, vont sortir par torrents, et Pierre est Pierre, saint Pierre à jamais, et les clefs sont entre ses mains, qui doivent lier et relier.

Que de larmes! que de larmes dans les fondements de l'Église! Quelles larmes durent être les

larmes de Pierre! c'est le rocher qui se fendait!

Quelle affectation semblent mettre la force et la faiblesse à s'embrasser dans le nom de Pierre et dans son répentir!

L'un s'exprime par le rocher et l'autre par les larmes!

A l'instant où il renia son maître, Pierre se chauffait. Je suis toujours très frappé quand je trouve dans l'Évangile une circonstance qui semble indifférente au sujet du drame. Je suis certain d'avance qu'elle est particulièrement intéressante. Quelquefois je suis embarrassé, et j'ignore la nature de cette importance.

Dans ce moment terrible, Pierre se chauffait. Je suis bien loin de lui en faire un reproche. Il avait peut-être mille fois raison de se chauffer Mais le soin que prend l'Évangile de constater ce détail, lui donne je ne sais quel air singulier. Pierre se chauffait. *Calefaciens se.* Ce petit mot *se* donne à sa manière de se chauffer dans ce moment solennel je ne sais quelle immortalité étrange.

Saint Jean nous dit que Pierre se chauffait:

Erat autem Simon Petrus stans et calefaciens se.

Or, Simon Pierre était debout, se chauffant[1].

Et saint Marc, nous parlant d'une des servantes du grand-prêtre, ajoute:

. . . . . .

Et cùm vidisset Petrum calefacientem se,

1. Joannes, cap. XVIII, v. 25.

Et quand elle eût vu Pierre se chauffant[1].

Et un instant auparavant saint Marc venait de dire :

« Quelques-uns se mirent à cracher sur lui (sur Jésus-Christ), à voiler sa face : on le déchirait à coups de poing. On lui disait : Prophétise ! et les serviteurs l'écrasaient de soufflets. »

Le même récit nous avertit un instant après que saint Pierre se chauffait.

Il était monté sur le Thabor et il renia Jésus-Christ. Faut-il s'en étonner? Pas le moins du monde. Celui qui connaît l'homme ne s'étonne pas de l'histoire humaine. Celui qui a fait l'homme s'étonne encore bien moins ; et il a donné le gouvernement à celui qui avait renié, parce qu'ensuite il avait pleuré.

Il n'y a de grand que celui à qui Dieu parle, ei dans le monde où il lui parle

Le chant du coq réveilla en saint Pierre le crt de la conscience. Le chant du coq, qui ne semble avoir avec le reniement ou le repentir aucun rapport apparent, est frappant et étrange comme toutes les circonstances rapportées et non expliquées par l'Évangile. Peut-être le chant du coq, qui indique la fin de la nuit, symbolise-t-il par là même le repentir ? En tout cas il oublit la source des larmes, et les larmes fendirent la pierre du

1. Marc., cap. XIV, v. 67.

rocher, et Jésus-Christ vint un peu plus tard dire à celui qui avait pleuré:

Pais mes brebis, pais mes agneaux.

Il est intéressant de constater que saint Marc appuie beaucoup sur les fautes de saint Pierre. Il ne le ménage jamais; il le charge beaucoup.

Or, quelle est l'explication? car il y a une explication.

Voici le fait:

Saint Marc était particulièrement l'ami et le disciple de saint Pierre.

Il l'accompagna souvent. Il était imbu de son esprit et pénétré de ses sentiments. Voilà pourquoi il appuie ainsi sur ses fautes. C'est qu'il participait de lui-même. Le repentir de saint Pierre était souvent devant les yeux de saint Marc. Saint Pierre lui avait tant parlé de ses fautes, que saint Marc ne pouvait plus les oublier. Saint Pierre avait fait de lui l'historien de sa faiblesse.

Les larmes de saint Pierre, si profondes, si célèbres, ces larmes historiques appartiennent au patrimoine de l'humanité, aux archives et aux fondements de l'Église.

Peut-on parler des larmes sans parler de sainte Monique? Il y a des souvenirs qui s'imposent. Souvenir! singulier mot quand il s'agit d'une personne historique que les siècles séparent de nous! Et pourtant il me semble que le mot est applicable. Il semble que sainte Monique soit pour nous un souvenir personnel. Ses larmes

nous la font toucher, sentir. Ses larmes la rapprochent de nous. Ses larmes, victorieuses des siècles, la font contemporaine de tous les grands désirs. Son mari, Patrice, était païen. N'oublions pas qu'il mourut chrétien. Il ne faut pas que la gloire voisine l'ensevelisse absolument.

Quant à son fils, inutile de le nommer. Augustin est tellement inséparable de Monique, qu'on pourrait presque défier la mémoire humaine de penser à elle sans penser à lui. La mémoire humaine est féconde en caprices; mais le lien qui unit Augustin à Monique est plus fort que les fantaisies de l'imagination. Ces deux noms sont ainsi unis, que l'homme ne peut plus les séparer. Pourquoi donc? C'est que l'édifice de leur union est cimenté par des larmes. S'il y avait autre chose dans les fondements, nous pourrions peut-être les séparer dans notre esprit. Mais quand ce sont les larmes qui unissent les siècles et les fantaisies, tout cela roule et passe, et l'union dure à jamais. Sainte Monique est fixée dans le souvenir des hommes par les larmes qu'elle a versées sur Augustin infidèle. C'est pourquoi rien ne branle dans ce souvenir, qui a vaincu la légèreté de l'histoire.

Rien de plus commun que la maternité. Mais celle de Monique ne ressemble pas à toutes les autres. Elle a des plénitudes qui la font singulière.

Elle ne se contente pas d'être mère par le sang: elle est mère par l'eau et par l'esprit. Les larmes

sont un enfantement particulier, prolongé, énorme, et qui correspond par là à la grandeur de celui qu'il s'agissait d'enfanter. Elle demandait la conversion d'Augustin. Mais il n'est pas seulement Augustin converti, il devient saint Augustin. Il ne reçoit pas seulement la lumière nécessaire à son salut individuel, il devient celui par qui Dieu sauve les autres. Il devient un flambeau qui éclaire les peuples et les siècles. Et quand nous lisons le commentaire de saint Augustin sur saint Jean, nous contemplons le temple bâti avec les larmes de sainte Monique.

Cela dura dix-sept ans, et que de tentatives le découragement peut faire pendant dix-sept années! Que d'assauts il a le temps de livrer à l'âme! et comme il est facile à la pauvre âme de faiblir, de décheoir des grandes larmes, fortes et fécondes, et d'en venir aux pleurs du découragement!

Sainte Monique sut ne pas décheoir. Pèlerine de Dieu, un jour elle alla trouver saint Ambroise pour recommander Augustin à ses prières.

« Allez en paix, madame, lui dit l'évêque, il est impossible que périsse le fils de si grandes larmes. »

Voyez quelle impression sainte Monique avait faite sur saint Ambroise. Il ne dit pas: il est impossible que périsse le fils d'une telle femme, mais le fils de si grandes larmes.

Filius tantarum lacrymarum. Le mot est bien plus beau en latin. Saint Ambroise n'appelle plus Augustin le fils de Monique, mais le fils des larmes de Monique.

Monique, dans cette phrase auguste, est remplacée par ses larmes. La première maternité, celle du sang, disparaît sous la seconde. Le fils de Monique a couru vers la mort; mais le *fils des larmes* de Monique courra triomphant dans les voies de la vie.

Les larmes et le désir ne font qu'un l'un avec l'autre, et ne font qu'un avec le sang.

Et si ces grandes larmes ont enfanté dans saint Augustin la lumière que voient les peuples et les siècles, qui sait ce qu'elles ont enfanté dans sainte Monique elle-même? Sainte Monique serait-elle la même sainte Monique, si ces larmes, mères de saint Augustin, n'avaient pas aussi versé dans sainte Monique elle-même l'abîme que le Ciel voit, l'abîme que le Ciel comble?

Dans les lieux célèbres, dans les lieux illustrés par quelque grande grâce, dans ces lieux où le commerce du ciel et de la terre semble, je ne dirai pas moins mystérieux, mais moins caché, moins clandestin, plus sensible et plus pathétique, il y a souvent une montagne et souvent une fontaine. La source d'eau qui, dans l'ordre naturel, attire le regard et invite au silence, attire l'autre regard et attire l'autre silence quand elle est illustrée par des grâces d'un autre ordre, qui font le regard plus intérieur et le silence plus sérieux, plus profond, plus substantiel.

Est-ce que la montagne ne ressemble pas au désert? est-ce que la source d'eau ne ressemble pas aux larmes?

Celui qui monte a soif. La montagne parle de délivrance; car elle écarte les horizons, la prison s'élargit, les murs reculent. Ainsi fait le désir.

La source d'eau, ouverte dans le cœur de la terre, peut-être dans le cœur du désir ou dans le cœur du rocher, ne ressemble-t-elle pas aux larmes qui partent du fond de l'homme quand le centre s'entr'ouvre, et qu'il se sent créature en relation avec le ciel, avec la terre, créature tremblante de mille tremblements au pied des montagnes et au bord des abîmes ?

AMEN

AMEN

J'aurais pu commencer par le mot: *Amen.* J'aurais pu continuer par le mot: *Amen.* Je finis par le mot: *Amen.*

Telle est en effet la gloire de ce mot, qu'il est au principe, au milieu et à la consommation des choses. L'embarras du choix de sa place prouve la grandeur de sa fonction.

L'antiquité a eu de la peine à croire que la création ait été faite de rien; elle s'est fatiguée à chercher une matière première d'où fût tirée la création.

La toute-puissance agissant sur le rien, c'était trop simple.

Et aujourd'hui encore voilà que c'est trop simple. L'homme croit en principe que Dieu a tout fait de rien: Mais combien d'hommes connaissez-vous qui croient en pratique que Dieu puisse — actuellement — tout faire de rien?

L'homme moderne fait comme l'antiquité; il se demande avec quelle matière première Dieu pourrait bien créer.

La matière première que tout homme se figure en face des événements possibles, c'est la vraisemblance. Il lui semble que Dieu ne peut pas tirer le vrai d'autre part. Or le vrai peut être tiré de l'invraisemblance absolue.

Tel est le jeu de l'*Amen*.

Dieu peut créer le monde de rien, et de l'obstacle il peut faire un moyen, quand le monde une fois créé a besoin d'un nouvel attouchement de sa main toute-puissante.

Fiat traduit dans une certaine mesure le magnifique : *Amen*.

Mais le mot hébreu est si simple, qu'il a beaucoup de significations.

Saint Anselme dit excellemment :

« *Amen*. — O Dieu des Hébreux, tu as voulu » que je sache qu'*Amen* n'est ni grec ni latin, » mais hébraïque ; et, à cause de son excellence, » n'a pas été transporté par les interprètes, ni » changé, afin de désigner ton nom, qui est admi- » rable et immuable.

» C'est pourquoi tu as voulu que cette parole » eût trois significations ; car, d'abord, *Amen* est » pris substantivement ; il est un nom, et signifie » ce saint et terrible nom qui est le tien, comme » nous lisons dans l'Apocalypse. (III, 14.)

» Voilà ce que dit : *Amen*, témoin fidèle et vrai, » qui est le principe de la créature de Dieu. A toi » donc, Seigneur mon Dieu, qui seul est désigné » par ce nom, je demande, je réclame par les bat- » tements de tout mon cœur que, pour l'honneur

» de ce nom saint qui est le tien, tu établisses » mon nom au livre de vie ; et qu'avec ceux qui » gardèrent tes sabbats et choisirent ce que tu as » voulu, et gardèrent ton alliance, tu me donnes » dans ta maison et dans tes murs un lieu et un » nom meilleur que celui qui vient des fils et des » filles, et un nom éternel qui ne subira plus » d'autre mort.

» Secondement — *Amen* — est pris adverbialement.

» Et lorsque toi, mon Dieu, visible sur terre, et » conversant avec les hommes tu as voulu affirmer quelque vérité, tu as plusieurs fois ajouté : » — *En vérité je vous le dis*,, — c'est-à-dire : Je » vous dis vraiment, ou, — véritablement, — ou » — infailliblement, — que cela est comme je » vous le dis. Et souvent tu as redoublé : — » *Amen*, *Amen*, — afin que ce redoublement lui-même fût une plus grande expression de la » vérité.

» C'est pourquoi, vérité vraie et chère charité » qui ne trompes pas, je te prie en suppliant, que » ta vérité resplendisse toujours dans mon cœur, » et que toute fausseté mondaine et diabolique » soit anéantie.

» Mais en troisième lieu, *Amen* se prend verbalement et c'est un verbe, comme tous les souhaits, alors que : — *Amen*, c'est-à-dire qu'il » soit fait, est la réponse de tous ceux qui souhaitent et qui désirent ce qui est demandé.

» C'est là ce que le Psalmiste, lui aussi, a répété

» à la fin de quelques-uns des psaumes, où l'on » dit : *Fiat, fiat.*

» Et c'est en ce sens qu'à la fin de la prière » présente où sont renfermés mes vœux et mes » désirs, je dis : — *Amen*, — c'est-à-dire ainsi » soit-il. Afin qu'à toi, Père, Fils et Saint-Esprit, » triple et un Dieu, soit la gloire dans les siècles » des siècles. *Amen.* »

Ainsi, d'après le docteur de Cantorbéry, *Amen*, pris substantivement, signifie le Nom trois fois saint, le Nom terrible, le Nom inconnu, le Nom de Dieu.

Amen est le principe et la consommation, la parole qui commence et la parole qui couronne.

Amen a fait la lumière et l'a séparée des ténèbres. Et le témoin fidèle et véritable de l'Apocalypse porte le nom d'*Amen*.

Amen est le mot qui ordonne et le mot qui demande et le mot qui constate l'ordre exécuté et la chose obtenu.

Amen est le souffle des lèvres de la puissance au moment où elle veut. *Amen* est le regard de son œil sur la chose faite au moment où elle a voulu.

Amen est l'acte initial de la volonté, l'acte consommateur de la béatitude.

Amen est l'acte qui ouvre le temps et qui le ferme, et il est la clef qui tourne la porte des siècles pour l'ouvrir et pour la fermer,

Amen est la parole de la Genèse, qui est l'Apocalypse de l'ouverture.

Amen est la parole de l'Apocalypse, qui est la Genèse de la consommation.

Amen est principe.

Amen est fin.

Amen est centre.

Car le voilà au moment où l'incarnation se propose, le voilà sur les lèvres de la Vierge, qui dit : Oui.

L'*Amen* de la mère est l'écho de l'*Amen* du père par qui le germe des étoiles est sorti du néant, pour étinceler par millions, par millions et par milliards, couronnant les nuits d'été.

Amen est sa propre suffisance. Il ignore les besoins, les conditions, les préparations.

Les siècles dépendent de lui, et il ne dépend pas des siècles.

Amen est le glaive qui sépare ce qui doit être séparé.

Amen est la parole de la puissance et la parole de la supplication.

Il est la parole de la prière qui demande et de la prière qui contemple, puisant dans la chose obtenue le principe d'une chose à obtenir, et mouillant ses lèvres dans l'eau vive qui a jailli de la pierre, afin d'augmenter sa soif et de creuser plus profondément le rocher d'où la source sortira plus abondante et plus émerveillée.

Parole d'initiation, de médiation, de consommation.

Amen est la parole qui retentit de montagnes en montagnes dans le temps et l'éternité, pro-

longeant ses échos, traçant la route aux tonnerres, et traçant la route aux ailes de l'aigle.

Amen, Amen, Amen.

Création, rédemption, paroles de Dieu, paroles de Marie, création de la lumière, message de Gabriel, réponse de celle qui était fille d'Abraham, et qui fût mère de Dieu.

Pourquoi ne pas prendre un bain de lumière : pourquoi ne pas mêler nos voix à tant de voix : *Fiat, Amen.*

Cette puissance de l'homme qui a le droit de dire *oui* à Dieu, témoigne à la fois notre dépendance et notre grandeur. Que pouvons-nous faire sans Celui qui Est ? Jésus-Christ a répondu, et il a répondu, *Vous ne pouvez rien faire.* Mais avec son secours, nous pouvons dire *Amen* à la parole de Dieu qui nous parle éternellement ; nous pouvons dire *oui.*

Oui ! nous pouvons dire *Amen* à la parole qui a dit : *Fiat lux.* Nous pouvons dire *Amen* à Celui qui a dit : *Je suis celui qui suis.*

Amen est l'adhésion de l'homme à la Vérité, le cri de triomphe, l'hymne de gloire. Qu'est-ce en effet que l'hymne de gloire, sinon l'affirmation de l'Être qui resplendit ?

L'homme doit se transformer en un cri de triomphe, devenir l'*Amen* vivant qui monte de la terre au ciel. Que faire de nos âmes et de nos corps, sinon des voix qui disent : *Amen ?* Que faire de nos paroles, de nos pensées, de nos gestes, de nos regards, sinon des *Amen* triomphants ?

Amen dit : *Oui, Seigneur*, à celui qui est la plénitude. En dehors de l'*Amen*, c'est le vide qui nous menace, le précipice qui nous attire. En dehors de l'*Amen*, la vie humaine, qui doit être une affirmation vivante de la vérité, perd sa destination et sa raison d'être.

Quelle parole que celle qui se dit avant et après la prière.

Amen ! c'est le résumé de ce que les puissances de l'âme humaine peuvent souhaiter de gloire à Dieu.

Voulez-vous entendre cette parole retentir dans les cieux ? Imaginez un homme qui lance sur l'histoire de l'humanité un regard rétrospectif. Ce regard profond, admirateur, universel, va chercher partout, dans le passé et dans le présent, dans l'ordre visible et dans l'ordre invisible, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, dans la création, dans la rédemption, dans la vie des saints, dans la vie des hommes, et dans la vie de tout ce qui vit, tous les dons du Créateur reçus par la Créature, ce regard pénètre, embrasse et résume, autant que possible, tout ce que nous tenons de Dieu, tout ce que Dieu a donné à la créature. Ce regard, dans son voyage immense, devrait faire jusqu'à une descente aux enfers, afin de se rappeler, avec les regrets de l'amour, les grâces autrefois faites aux démons et aux maudits, les grâces refusées, et de les recueillir dans son butin. Imaginez l'homme dont je parle, revenant à Dieu après cette excursion, et lui jetant à

la face toute la reconnaissance de l'Univers avec ce cri : Oui, Seigneur, cela est bien! Imaginez cet homme pliant sous le fardeau des richesses qu'il contemple, réduit par ce poids glorieux à la taille d'un enfant, portant joyeusement sa corbeille de fleurs, et ajoutant la splendeur de son humilité à celle de son trésor.

Voilà encore le sens du mot : *Amen.*

Au-dessus des voix humaines éclatent d'autres voix. L'*Amen* de la terre est l'accompagnement de l'*Amen* du ciel.

« *Et omnes angeli stabant in circuitu throni et seniorum et quatuor animalium, et ceciderunt in conspectu throni in facies tuas et adoraverunt Deum.*

Dicentes : Amen, Benedictio et charitas et sapientia et gratiarum actio, honor et virtus et fortitudo Deo nostro in secula seculorum ! Amen. »

Que l'*Amen* des Anges rajeunisse donc l'*Amen* des hommes, menacés par les fumées de la terre, et que nos lèvres portent enfin leur fruit, leur fruit de feu ; l'*Amen* de la paix, l'*Amen* de la joie, l'*Amen* qui monte, au-dessus du tonnerre, dans les régions toujours sereines ; l'*Amen* triomphant, l'*Amen* embrasé qui fécondera la terre et réjouira le ciel, s'unissant à la louange éternelle du Verbe qui est la louange, et par qui adorent tous les esprits qui adorent :

« *Per quem majestatem tuam angeli, adorant*

dominationes, tremunt potestates, cœli cœlorumque virtutes ac beati Seraphim Socia exultatione concelebrant, cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes.

» *Sanctus, sanctus, sanctus,*
» *Dominus Deus Sabaoth.* »

O Dieu, feu dévorant, *Amen.*

AMEN, AMEN.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR V

PRÉFACE VII

PREMIÈRE PARTIE

ANCIEN TESTAMENT

Le sommeil d'Adam 1
Les trois fils de Noé 9
Rébecca à la fontaine 15
Vie patriarcale, Joseph 23
Moïse et l'intérieur du Désert 37
Salomon dans sa gloire 47
Raphaël et Tobie 55
La Neige et la Grêle 63
Job 67
Job, son cri 71
Job, sa parole et son silence 75
Les torrents de l'Injustice 87
David et le Désir 93
David, les Cieux et les Étoiles 99
David et la Prière 103
David et le Nid des tourterelles 109
David et le Seigneur 113
David et la Parole 121
De Profundis 127
David et la Justice 137
La Paix 141

Israël..... 147
Manè, Thecel, Pharès..... 153
L'Abîme..... 159
Alexandre..... 161

DEUXIÈME PARTIE

Le Symbolisme dans l'Écriture..... 165

TROISIÈME PARTIE

NOUVEAU TESTAMENT

J'ai eu faim, j'ai eu soif..... 219
La Puissance et la Crainte..... 231
La Peur..... 239
Le Veau gras..... 247
Notre Pain..... 253
Ce qu'on disait..... 257
Sitio..... 265
Le chemin de Damas..... 269
Élie..... 273
Mon Seigneur et mon Dieu..... 279
Eloi, Eloi..... 283
Ephphetha..... 291

QUATRIÈME PARTIE

LES LARMES DANS L'ÉCRITURE

L'Esprit de Dieu..... 301
Les larmes et le Désert..... 309
Les larmes et le Pardon..... 313
Terre arrosée..... 317
Les larmes et les enfants d'Israël..... 321
Les larmes d'Anna et Samuel..... 325
Ézéchias et les grandes larmes..... 331
Esdras assis..... 337
Les veuves sans larmes..... 347

JÉRÉMIE..... 351
DANIEL..... 355
Les larmes du Père..... 361
Au tombeau de Lazare..... 371
Dans les fondements..... 377
AMEN..... 387

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BINDING SECT. MAR 12 1964

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BS
538
H4
1923

Hello, Ernest
Paroles de Dieu Nouv. éd.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 11 05 13 003 4